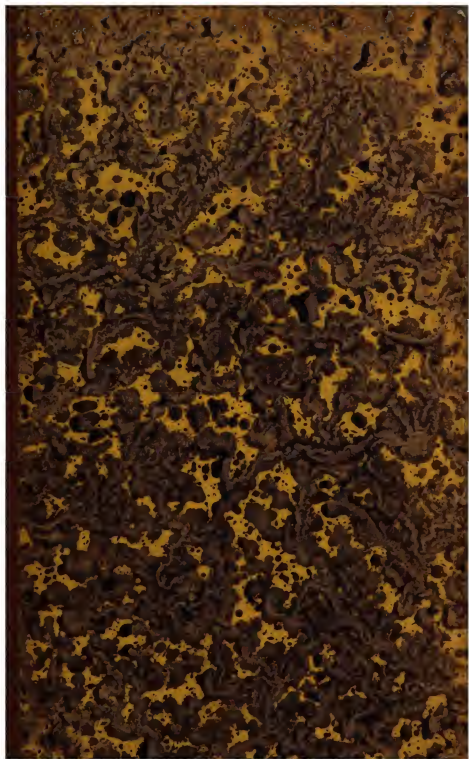




NAZIONALE

FONDO
DORIA

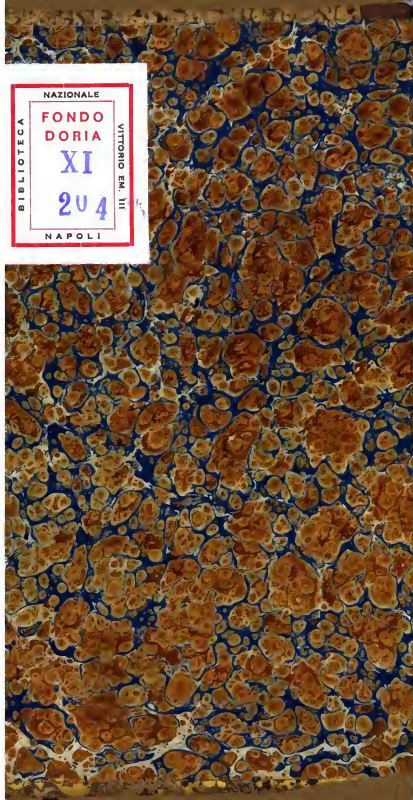
XI

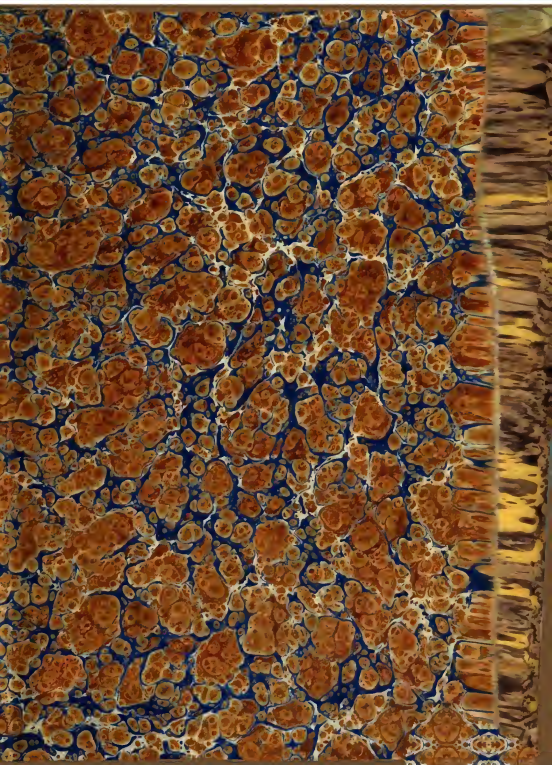
204

NAPOLI

BIBLIOTECA

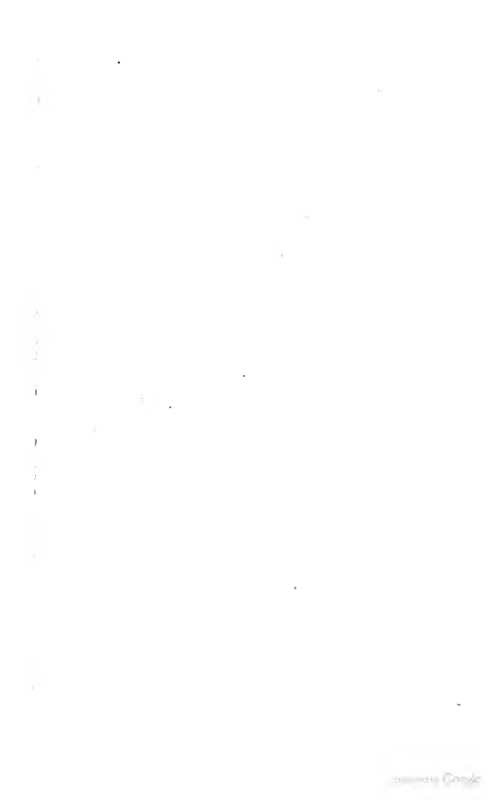
VITTORIO EM. III











BIBLIOTHÈQUE
PHILOSOPHIQUE.

2^e Série. — 9^e Livraison.

Dulaurens. — Tome III.



IMPRIMERIE DE LOUIS TENCÉ, A BRUXELLES.



Tome 3.



JOHN E. MATHIAS

JOHN E. MATHIAS

JOHN E. MATHIAS

JOHN E. MATHIAS

JOHN E. MATHIAS

JOHN E. MATHIAS



LE
COMPÈRE MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES

DE L'ESPRIT HUMAIN,

PAR L'ABBÉ DULAURENS.

*Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence
du Vulgaire est, à ses yeux, ou sacré ou
profane, ou abominable. Tom. I.*

TOME TROISIÈME.

Bruxelles.

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE,

PRETTE RUE DES MOINEAUX, n° 864.

LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE DE COSTER ET C^{ie}.

—
1830.

Fornio Dnie XL 204³

8653 03



LE
COMPÈRE MATHIEU,

OU
LES BIGARRURES

DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Suite des Aventures de Jérôme.

Je dormais d'un profond sommeil, lorsque, vers le minuit, un bruit soudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux, je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna, de la part du Saint-Office, de le suivre à l'instant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raison pourquoi ; mais il me réitéra son ordre d'un ton si ferme, que je pris le

Dulaurens.—Tome III.

parti de m'habiller au plus vite , et de le suivre sans murmurer, jusqu'à ce qu'il m'eût conduit et enfermé dans un des cachots de l'Inquisition.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en carré , sur autant de hauteur , à plus de vingt-cinq pieds sous terre , où il est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit ; où l'on a , pour toute nourriture , un peu de pain noir , et quelques fèves mal cuites , et de l'eau puante : où quelques brins de paille à demi-pourrie , servent d'oreiller et de grabat ; où l'on est quelquefois des mois entiers , même des années , sans parler à personne ; où l'on est assommé de coups de nerf de bœuf , lorsqu'on se plaint un peu trop haut de sa situation : voilà quelle était ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire , surtout au bout de quelques jours de séjour : jugez si je me ressouvins de mon entretien dont j'ai parlé.

Après six semaines d'emprisonnement , celui qui avait coutume de m'apporter mon nécessaire , me parla pour la première fois , et me conseilla de demander l'audience des révérends Pères Inquisiteurs : je la demandai dès l'instant même , et elle me fut accordée pour le lendemain. Lorsque je fus devant ces messieurs , l'un d'eux me demanda ce que je voulais ? Je lui dis que je suppliais leurs Révérences de me faire élargir , ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avait arrêté. L'on ne me répondit rien , et l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après , je comparus derechef de-

vant le sacré tribunal. L'on me fit la même demande ; je fis la même réponse , et l'on me renvoya à mon trou. A peine y fus-je rentré , que la rage et le désespoir me saisirent à un tel point , que je me frappai de toutes mes forces la tête contre une ancre de fer qui était attachée à la muraille : le sang que je sentis ruisseler sur mon visage , augmenta ma fureur : deux semblables coups allaient mettre fin à tous mes maux ; mais ayant aperçu que l'ancre était cassée par la violence du coup que je m'étais donné , je réfléchis que je pouvais par son moyen , me procurer ma délivrance , en me conservant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur et la force suffisantes pour ce que je voulais faire , je me mis à l'ouvrage dès l'instant même , et en moins de deux jours , je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avais ôtée me procura la facilité d'en ôter une seconde ; celle-ci , une troisième ; tellement qu'au bout de six jours , la muraille se trouva percée , et le trou assez grand pour y passer. Ce trou donnait dans un souterrain d'une grandeur prodigieuse , et aussi obscur que le cachot même. Je ne suis pas plus tôt dans ce nouvel endroit , que je rôde , que je tâtonne , que je furette partout ; et je ne rencontre que des cordes , des poulies , des billots , des roucs , des chevalets , et autres attirails patibulaires : à la fin , je trouve une porte , mais elle était trop bien fermée pour que je pusse l'ouvrir : je rôde

de nouveau; je découvre une cheminée; je crois mon évasion certaine, l'espoir redouble mes forces; je m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je me guinde, je parviens au milieu, où, par un malheur inattendu, je rencontre une grille de fer qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre, que j'avais eu soin d'emporter; je parviens d'emporter un morceau de la cheminée au-dessous de la grille. Ce dernier trou donnait dans un grenier rempli de grains, et dont le toit communiquait aux maisons voisines; mais comme c'était en plein jour, je n'osai hasarder de continuer ma route: je résolus de descendre dans le souterrain pour y attendre la nuit. Je risquais d'autant moins à prendre ce parti, que quelque temps avant ma sortie du cachot, mon pourvoyeur m'avait apporté ma pitance pour vingt-quatre heures, et que je n'avais plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Étant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étaient tombées dans le foyer de la cheminée; je les cachai derrière quelques planches qui étaient contre la muraille; je bouchai, je barricadai le trou que j'avais fait entre mon cachot et le souterrain.

Je finissais à peine cette dernière besogne, que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré le plus vite qu'il me fut possible derrière les mêmes planches où j'avais mis les décombres, la porte s'ouvrit, et comme ces planches n'étaient pas

trop serrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards et farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, et ayant deux pistolets à la ceinture. Trois gros Pères dominicains, (dont l'un était mon souhaiter de bon voyage), et un secrétaire du Saint-Office qui les suivait, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle était un bénitier d'un côté, un missel de l'autre, et, au milieu, un crucifix passé en sautoir sur une épée nue. A ce spectacle épouvantable, je me crus perdu sans ressource; l'on pouvait découvrir le trou que j'avais fait, et me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros personnages eurent ri et goguenardé entre eux environ un demi-quart d'heure, ils se levèrent, et récitèrent d'un ton mâle et vigoureux, le psaume *Exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux se tinrent debout à côté de la table, et me parurent plus terribles que jamais.

Le psaume était à peine fini, que j'entendis quelques gémissements, sans que je susse trop de quel côté, ils partaient. Un instant après, la porte du souterrain s'ouvrit derechef. Une fille d'environ dix-sept ans, qui, malgré sa douleur et son abattement, était plus belle que le jour, parut au milieu de quatre spectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant sur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche;

en un mot, tel que le portent ces Frères Pénitents que l'on voit dans quelques villes de France, en Italie et ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avancée à pas chancelants, et les yeux baissés jusqu'àuprès de la table, se jeta aux pieds de ses juges, en répandant un torrent de larmes, et sans pouvoir prononcer une seule parole. Mais ses soupirs et ses sanglots étant un peu apaisés, elle leur dit en français, et d'une voix capable d'attendrir les rochers : Hélas, mes Pères ! qu'allez vous faire de moi ? n'ai-je point assez souffert depuis un an que je suis ensevelie dans un cachot affreux, où, accablée de la plus cruelle misère, où, livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus tristes, les plus noires... Levez-vous, ma belle enfant, interrompit un des Inquisiteurs ; l'on vous a amenée cette fois devant nous, pour que vous confessiez ingénument tous les crimes dont vous êtes accusée dans votre procès, et que vous méritiez, par cet aveu sincère, d'éprouver la douceur, la clémence et la charité du Saint-Office.

Eh ! quel aveu, quelle confession puis-je vous faire ? reprit la fille ; je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire la première fois que je parus devant vous ; je vous le répète encore : je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je sers et que j'adore : je ne erois pas avoir jamais offensé un père que j'aime et que j'honore, non plus qu'une mère tendre et respectable,

dont la mémoire me sera toujours en vénération, dont les leçons de sagesse, les exemples de vertu me seront éternellement devant les yeux : je ne crois pas non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qui m'était possible, et auquel je souhaite tout le bonheur qui puisse m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre... Brisons, s'il vous plaît, sur ces liens communs, interrompit derechef le Dominicain ; nous avons les oreilles rebattues de ces sortes de propos : il semble que les trois quarts de ceux qui paraissent devant nous se soient donné le mot pour nous débiter les mêmes discours. Venons au fait, ma chère enfant : avouez de bonne foi que votre père, qui s'est échappé à nos recherches, est un de ces impies, qui, méprisant cette quantité prodigieuse, mais respectable, de mystères et d'articles de foi, que notre mère la Sainte-Eglise croit, enseigne et commande de croire, ainsi que toutes les pratiques pieuses et salutaires qu'elle a instituées pour la sanctification de nos âmes, se sont ingérés de réduire leur croyance presque à rien, et de borner leur morale à la simple observation de la loi naturelle (1) : de sorte que sous les apparences trom-

(1) Ces mots ne me laisserent plus douter que cette malheureuse ne fût la fille du vieillard Hollandais ; car la plupart des Unitaires de Hollande rejettent, non-seulement les mystères que l'Eglise Romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la raison humaine, quoique reçu parmi les Protestants : telle est la

peuses d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entière des opinions d'autrui, pour qu'on tolère les leurs; de même qu'à force de se rendre officieux, complaisants, nécessaires, et de paraître les plus paisibles, les plus fidèles et les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, et par conséquent dans la nasse de Satan, cette maudite engeance a déjà fait une brèche considérable au troupeau des fidèles. O race indigne et détestable! que n'es-tu engloutie dans le fond de l'abyme, avec Coré, Dathan et Abiron, ainsi qu'avec tous les païens, les juifs, les hérétiques, et tous les sorciers qui existent sur la terre!.... Mais, non, subsistez encore; continuez d'être l'objet de la charité, du zèle, des travaux et des veilles des ministres du Seigneur, et notamment du Saint-Office, qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut de vos âmes. Ah! ma chère fille! vous ignorez encore jusqu'où vont ce zèle, cette charité, qui nous animent pour le redressement des pauvres fourvoyés!

Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous. Avouez que votre père ne vous eut pas plus tôt inculqué ses principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la religion catholique, apostolique et

doctrine du péché originel, etc. D'ailleurs, si cette fille s'explique en français, c'est apparemment qu'elle ignore encore l'espagnol, et que l'inquisiteur n'entend point le hollandais.

Romaine, et une haine implacable pour la très-Sainte-Inquisition ; qu'à l'ombre de ce mépris , de cette haine , le diable s'est emparé de vous ; qu'il vous a séduite par ses illusions ; que vous vous êtes donnée à lui : que vous avez usé de maléfices et de sortilèges : avouez , dis-je , avouez ces crimes horribles envers l'Église et ses ministres ; nommez-nous vos complices ; révélez-nous la retraite de votre père , ainsi que celle de tous ceux qui lui ressemblent , pour que nous leur ouvrons les yeux sur leurs égarements ; et que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils sont... Ah ! pour mon père ! s'écria la fille , süssé-je mille fois où il est, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirai sur ce point qu'à la voix de la nature : cette voix aimable et touchante ne nous crierà jamais de vendre notre propre sang. Pour ceux qui ressemblent à ce père si chéri , si respectable , j'en connais peu ; mais ce sont des personnes sages , vertueuses qui ne diffèrent de vos opinions qu'autant que la raison le leur enseigne , et qu'une conscience éclairée les y oblige ; qui font le bien pour l'amour du bien ; qui , autant qu'ils le peuvent , ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits , et je ne garderais bien aussi de vous les nommer , si je savais où ils sont : au contraire , si la foi la plus pure , la vertu la plus sévère , dont j'ai fait profession toute ma vie , sont récompensées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai soufferts depuis que je suis entre vos mains , et que je

souffrirai peut-être encore, je prie le ciel de les préserver d'une telle récompense. Pour ce qui est du mépris, de la haine, que l'on m'accuse d'avoir pour l'église et ses ministres, je puis vous protester, dans toute la sincérité de mon âme, que l'un des premiers devoirs que mes parents m'ont enseignés, a été de ne haïr ni mépriser personne, de telle religion qu'il fût; ce qu'à leur exemple, j'ai constamment pratiqué jusqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois, qu'il n'y avait que la superstition de méprisable, que le vice de haïssable; qu'il fallait se borner à déplorer le sort du superstitieux et celui du vicieux; les plaindre l'un et l'autre, les éclairer s'il était possible, les traiter en tout comme nos frères. Et tel est le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que, malgré les peines que j'ai souffertes depuis que je suis en votre pouvoir, ma patience, et l'espoir que j'ai toujours eu que le temps et la vérité vous feraient un jour ouvrir les yeux sur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout ressentiment. Or cette haine, ce mépris, ainsi que ces prétendues illusions du diable, et tout ce qui s'ensuit, n'existent que dans le cerveau de ceux qui, par faiblesse, ou par méchanceté, sont venus vous débiter la plus absurde et la plus sanglante des calomnies... Ma chère enfant, dit l'inquisiteur, vous venez d'avouer, sans y penser, que vous êtes hérétique. Courage, dites-nous en quoi consiste plus particulièrement votre hérésie, et les suites qu'elle a eues: ne nous obligez point d'avoir recours à la

rigueur, avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire subir la question.

Grand Dieu! s'écria cette malheureuse, la question! hélas!... pourrais-je la supporter!... ah! mes Pères! qui vous autorise à tourmenter vos semblables, qui, avec toutes les vertus morales possibles ont le malheur d'être d'un autre sentiment que vous? — Qui nous autorise? repartit l'inquisiteur, l'honneur de la religion, la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des armées... Arrêtez! s'écria la fille; ce Dieu-là n'est point mon Dieu; mon Dieu n'est point terrible; il n'est point le Dieu des armées: mon Dieu n'approuve ni ne conduit les persécutions, ni la désolation du genre humain; il hait la discorde, l'injustice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur et généralement tous ces funestes fruits de l'ambition, du fanatisme et de l'intérêt. Mon Dieu est bon: toute la nature me l'annonce ainsi. Elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne et répand partout la terreur et l'effroi: elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel et capricieux, qui s'abreuve de sang et de pleurs, ou qui s'apaise par des pratiques insensées et par des grimaces de gueux. Elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ses plus tendres soins, qui nous a prodigué ses largesses, qui nous a donné une raison pour nous conduire dans la jouissance de ses bienfaits: elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la justice, la charité, la bienfaisance,

et qui exige de nous la pratique de ces vertus ; un Dieu qui a pitié de nos faiblesses , qui , s'il nous punit , nous punit en père. Et s'il réserve , ce Dieu , quelque supplice épouvantable , ce n'est que pour les méchants obstinément méchants , et surtout pour ces hommes vains et cruels , qui se sont fait un Dieu semblable à eux ; c'est-à-dire , un monstre composé de l'odieux assemblage de toutes les passions et de tous les vices ; un monstre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts ; au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniser les consciences , d'être les fléaux de l'humanité , l'horreur et l'opprobre de la nature.

Juste ciel ! quelle impiété ! s'écria l'inquisiteur : Créature abominable ! il n'y a que le démon qui puisse t'avoir inspiré de tels blasphèmes contre les attributs de la divinité , si solidement établis dans l'Écriture sainte , et contre son divin culte , si étroitement prescrit par l'Église..... Bourreaux ! faites votre devoir : arrachez-lui , à force de tourments , la confession de ses liaisons avec Satan son maître , le détail de ses autres crimes , et la révélation de ses complices.

L'inquisiteur eut à peine prononcé ces paroles , que deux des quatre spectres qui avaient amené cette créature infortunée , se mirent à la dépouiller des haillons dont elle était couverte : les deux autres préparèrent ce qu'il fallait pour cette exécution.

Le profond silence qui régnait dans ce lugubre

lieu pendant ces préparatifs effrayants, la sombre lueur dont il était éclairé, les funestes instruments dont il était meublé, la douleur, l'accablement de la victime, les regards irrités des juges, l'air féroce des bourreaux, suspendirent tous mes sens, et firent de me faire mourir de frayeur et d'angoisse.

Quand cette malheureuse fut entièrement dépouillée, à la réserve des parties que l'on ne nomme pas, les bourreaux lui lièrent les mains derrière le dos, y attachèrent une corde passée dans une poulie qui tenait à la voûte, et l'élevèrent par ce moyen aussi haut qu'ils purent. L'ayant tenu quelque temps ainsi suspendue, ils lâchèrent la corde, et elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre : cette secousse terrible lui disloqua toutes les jointures ; la corde qui lui serrait les poignets lui entra dans la chair jusqu'aux nerfs ; et la douleur qu'elle en ressentit, lui fit pousser des cris effroyables. Un instant après, l'on recommença ce cruel supplice ; ses plaintes, ses cris redoublèrent ; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fût sorcière, parce qu'elle ne l'était pas ; ni le lieu où son père s'était caché aux poursuites du Saint-Office, ni celui où s'étaient retirés ceux de sa croyance (1), parce qu'elle ne le savait pas, parce qu'elle aimait mieux mourir que d'exposer autrui au même malheur qu'elle.

(1) C'étaient apparemment quelques ouvriers que son père avait amenés de Hollande.

Il y avait environ une heure qu'on lui faisait souffrir des tourments inexprimables, lorsque ses forces lui manquant tout-à-coup, elle parut comme morte. Un des inquisiteurs s'étant levé, appliqua sa main infame sur le sein livide et meurtri de cette malheureuse, et dit, d'un ton de scélérat, qu'il n'était point nécessaire d'appeler le médecin, qu'il suffisait de lui introduire quelques gouttes d'eau de mélisse dans les narines, pour lui faire revenir les forces.

En effet, cette essence lui rendit la connaissance; mais elle demeura étendue par terre sans pouvoir remuer aucun membre. Alors les inquisiteurs s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha dans les termes les plus durs, les blasphèmes inouis qu'elle avait vomis contre la divinité et son saint culte : il ajouta ensuite qu'elle ne devait pourtant point désespérer de la miséricorde de Dieu; il lui prêcha le zèle et la charité du Saint-Office, qui ne voulait point la mort du pécheur, mais le salut de son âme, etc. Ce discours, les promesses et les menaces qui le suivirent, ne l'ébranlèrent point; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandait. Mais lorsque cet inquisiteur eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher : Hélas! mes Pères! avez-vous renoncé à toute humanité! ce spectacle douloureux ne vous touche-t-il pas! ah, considérez ces membres disloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, et ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur et de

désespoir; ayez pitié de mon sexe, de ma jeunesse et de mon triste sort !... Non, barbares, s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne sont point faits pour être sensibles; je lis dans vos yeux toute la férocité des lions et des tigres furieux. Monstres abominables ! voici mon corps; jetez-vous dessus; rassasiez-vous du plaisir horrible de le déchirer; abreuvez-vous de mon sang; assouvissez votre rage exécration : je respire encore.... et vous ! ô déplorables victimes ! qui gémissiez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis, puissent les tourments que j'endure adoucir votre malheureux sort, et vous garantir des maux qu'on vous prépare ! puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes bourreaux ! Elle allait continuer ; mais on la ressaisit de nouveau, on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomac, ensuite on la coucha dans un banc creux, où on la serra d'une si cruelle force qu'elle perdit derechef connaissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la première fois ; et tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu : après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard, et autres matières pénétrantes ; on les lui chauffa d'une si terrible manière, qu'en moins d'une heure, la chair était tellement crevassée, que les nerfs et les os paraissaient de toutes parts. De si horribles tourments ne furent plus capables de lui arracher une seule plainte : son courage, sa résignation, bravèrent la

cruauté des inquisiteurs et l'acharnement de leurs ministres. Enfin, ses forces l'ayant abandonnée pour la troisième fois, on l'emporta. Et à ce que j'appris par la suite, trois jours après, elle fut trainée dans un vil tombereau en la place publique, où chargée des imprécations de ses juges et de l'exécration d'un peuple immense, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre que si toutes les vertus morales possibles suffissent pour nous faire tolérer, estimer, honorer les peuples les plus barbares, elles passent pour des crimes énormes chez une nation qui fait gloire de professer une religion établie par un homme divin, qui ne prêchait que la douceur et la charité, et qui mourut sur une croix, en pouvant de son souffle anéantir ses bourreaux.

Lorsque je me vis seul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même : O les abominables scélérats que ces inquisiteurs ! tout ce que l'on m'avait conté de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étais imaginé que la prudence suffisait à un homme pour vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle fût ; mais je vois tout le contraire.... Le sacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfants à un bouc infect, était du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance ; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabo-

lique, n'a d'autre objet que la satisfaction exécrationnelle d'assouvir sa rage de meurtre et de sang... Quoi ! les prêtres d'un Dieu de vérité, les prêtres d'un Dieu de paix et de miséricorde, non contents de repaître de mensonges et d'impostures l'esprit d'un peuple auquel ils doivent leur naissance et leur opulence ; non contents de leurs querelles intestines, et de la haine implacable qu'ils portent au-dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou qui les ont offensés ; non contents, enfin, de pouvoir allumer le flambeau de la discorde par leur souffle empoisonné, et d'avoir armé mille fois la moitié du genre humain contre l'autre, ces prêtres abominables se sont érigés des tribunaux où ils jugent sans raison, sans pitié, sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte ; et descendant de ces tribunaux odieux, ils montent à l'autel, où les mains ensanglantées du meurtre de leurs frères, ils osent offrir des sacrifices à l'Éternel !... Grand Dieu ! si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime !

CHAPITRE II.

Suite de mes aventures.

J'eus à peine fini ces réflexions , que je regimpai au plus vite dans la cheminée , et j'entraï dans le grenier que j'avais découvert. Comme c'était le soir, Je passai par une lucarne , je courus de toit en toit , et je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne sus que devenir : je n'osais descendre dans aucune maison , de crainte d'être vendu. L'Inquisition est si cruelle, que si elle venait à savoir qu'un Espagnol eût osé favoriser l'évasion d'un de ses prisonniers , un tel homme serait sûr d'être brûlé vif pour prix de sa charité. Cependant je franchis le pas ; je me mis à descendre dans une de ces maisons , résolu d'assommer de mon ancre , que je tenais toujours , le premier qui s'opposerait à mon évasion.

Je suis à peine au second étage , qu'une servante qui faisait un lit dans une chambre , m'aperçut sur l'escalier. A mon accoutrement , qui était une robe de toile noire , à ma barbe longue , à mon visage exténué , à mes yeux étincelants de crainte , de colère et de désespoir , cette fille me prit pour le dia-

ble ; elle poussa un cri épouvantable et tomba à la renverse. Ce cri fit monter le maître de la maison , qui faillit de s'évanouir à son tour , lorsqu'il me vit ; mais je le rassurai , je m'approchai de lui , et je le reconnus pour le médecin Français qui m'avait guéri du coup de soleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à son tour , me sauta au cou , m'embrassa et m'arrosa de ses larmes. Étant descendus dans son cabinet , je lui contai généralement tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais quitté. Il me plaignit de tout son cœur ; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avais eue de parler aux dominicains avec aussi peu de retenue que j'avais fait , la veille de mon emprisonnement. Comment ! me dit-il , un homme de votre âge a ignoré jusqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expose dans ce pays , lorsqu'on s'avise de blâmer la conduite et la façon de penser des ecclésiastiques ? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis de ces gens-là , non-seulement en Espagne , mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

Je savais , lui répondis-je , que les ecclésiastiques sont très-dangereux en ce pays ; mais je ne les croyais pas tels que je les connais aujourd'hui : pour ailleurs , ils sont beaucoup moins à craindre ; ils piaillent , ils tempêtent , ils tourmentent les gens ; mais ils ne les mettent point à la torture ; ils ne les brûlent pas.

S'ils ne les brûlent pas , ce n'est pas leur faute ,

reprit le médecin : qu'on leur donne carte blanche , l'on verra beau jeu : qu'on leur permette demain d'établir l'inquisition partout où elle n'est pas , dans deux mois les bûchers seront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté et de la fureur n'en existe pas moins dans leur âme atroce , quoiqu'il n'y paraisse pas : il ne leur manque qu'une entière liberté , pour que ce germe se développe , pour qu'il prenne un accroissement subit et prodigieux ; pour qu'il devienne capable d'embraser tout l'univers (1).

(1) Entre les portraits de toute espèce que Manzoni, autrement dit Palingène, nous a laissés dans son *Zodiacus vitæ humanæ*, l'on reconnaîtra aisément les originaux d'après lesquels il a fait les vers suivants :

Post , sequitur medius digitus , qui infamis habetur ,
In quâ sede aliud genus est tibi constituendum ,
Illorum quibus est magna inertia mentis ,
Ingenique vigor , nec non vis magna loquendi ;
Sed pravi sunt , injusti , vitilique referti ,
In terras curvi , nunquam æthera suspicientes ;
Astuti in primis , falsoque in pectore vulpem
Gestantes , torbamque ignaram decipientes .
Quumque odio virtutem habeant , quum numina temnant ,
Se simulant justos tamen ac virtutis amantes ,
Proque albis nigra , et pro nigris alba loquuntur :
Omnia vel lueri faciunt vel laudis amore ,
Nec nisi præsentem vitam sperantive timentive ;
Hi sunt qui semper prudentibus adversantur ,
Armatisque dolis ; confidentesque favori ,
(Quem sibi servitio turpi vel munere blando
Cauellare solent) sanctis conatibus nstant
Prudentum , et nubem veris rationibus obdunt :

Non contents du mal que certains d'entr'eux ont fait sur la terre ; ils ont craint que la postérité sacerdotale ne dégénérât ; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entre autres, un Nicolas Eymeric (1) a eu l'audace détestable d'avancer dans son *Directorium Inquisitorum*, que non-seulement les hommes privés, mais que les princes et les rois peuvent être jugés secrètement par l'inquisition, sans être entendus, et ensuite être mis à mort par

Que si non prosunt artes, tunc res agitur vi,
Utuntur ferro, flammis, atroque veneno ;
Lædere si nequeunt furtim, grassantur aperte.

.....
.....
.....
.....
.....

Qui quum sceptrâ tenent et presunt nrhibus, ætas
Ferreâ regreditur, mavortia bella resurgunt :
Justitiam et leges vincit furor . omnia demum
Bacchantur vitia impune, et jacet obruta virtus.
Hoc hominum genere est nullum sceleratius inter
Mortales, nec caliculis odiosius ullum est.

Saotrr., p. 202.

Ceux qui n'entendent point ce latin, pourront voir la traduction que M. de la Monnerie en a faite en 1751.

(1) Ce Nicolas Eymeric était un dominicain, natif de Gironne. Il fut inquisiteur général sous le pape Innocent VI ; puis chapelain de Grégoire XI, et juge des causes d'hérésies. Son *Directorium Inquisitorum* fut imprimé successivement à Barcelonne, à Rome, à Venise, etc. Les éditions les plus complètes sont celles où se trouvent les commentaires.

le fer ou par le poison. Un autre scélérat, nommé Penna, a orné ce livre exécrationnable de commentaires non moins horribles; et les éditions d'un tel livre se sont multipliées à la face de l'Europe étonnée.

Votre dominicain a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la prétraille des premiers siècles, en étalant les prouesses de Saint Cyrille; mais il a passé le plus beau de l'histoire. Je ne parle point des brouilleries du pape Victor avec Saint Irénée et autres, pour la célébration de la Pâque (1); ni de celles du pape Étienne avec Saint Cyprien (2); ni de la mort de Priscillien et de ses sectateurs, causée par des évêques Espagnols (3); ni des violences de Théophile d'Alexandrie, de l'orgueil des prêtres des Gaules (4), etc.; cela nous mènerait trop loin: il me suffit de vous rapporter quelques passages qui pourront servir de pendant à ce que le bon père vous a débité.

« L'an 305, dit M. Fleuri (5), il s'assembla onze
 « ou douze évêques à Cyrthe, où ils se reprochè-
 « rent des crimes énormes. La plupart avaient li-
 « vré des Écritures aux païens pour éviter la persé-
 « cution, pendant qu'un grand nombre de simples

(1) EUSEB., *Hist. Eccles.*, lib. v, cap. 23 et seqq.

(2) *Vie de St. Cyprien*, par LA CLAUDE, Biblioth. Universelle, tome XII, pag. 351 et suiv.

(3) SULP. SEVER., *Hist. Sacr.*, lib. II.

(4) Id. *Dialog. I.*, cap. XXI.

(5) *Hist. Eccles.*

« fidèles l'avaient soufferte constamment ; d'autres
 « les avaient eux-mêmes jetées au feu. Un Purpu-
 « rius de Limate, étant accusé d'avoir fait mourir
 « les deux enfants de sa sœur, au lieu de s'excuser,
 « dit hardiment : *Pour moi, j'ai tué et je tue ceux*
 « *qui sont contre moi. Ne m'obligez pas d'en dire*
 « *d'avantage, vous savez que je ne me soucie de*
 « *personne.* Dès qu'il y eut des empereurs chré-
 « tiens, les plaisirs commencèrent à s'introduire
 « dans l'Église, et l'on ne voyait, parmi les ecclé-
 « siastiques, qu'inimitiés et que divisions : et parce
 « que les évêques étaient riches et considérés, on
 « se servait de toutes sortes de voies pour parvenir
 « à l'épiscopat ; quand on y était parvenu, l'on pre-
 « nait une autorité tyrannique. Ces désordres aug-
 « mentèrent toujours, jusques à ce qu'ils vinssent
 « au comble où on les a vus, comme le savant ar-
 « chevêque Irlaudais Usserius le montre par un
 « grand nombre de passages d'auteurs célèbres, qui
 « nous ont laissé des peintures affreuses de la cor-
 « ruption de leur siècle. »

« Les sectes des Nestoriens et Eutychiens, dit un
 « autre auteur (1), nées en partie de l'oisiveté et de
 « la superstition, et en partie des haines particu-

(1) *Dissertations Historiques*, etc., imprimées à Amsterdam en 1707, pag. 8, 9. — Voyez, pour le ^{vi}e siècle, les passages d'ISIDORE DE DAMIETTE, cités dans les *Épît. Eccl. et Crit.* de M. LE CLERC, pag. 167 et suiv., 4^e édit.

« lières , de l'envie et de la malignité des ecclésiastiques , mirent la dernière main à l'intolérance en matière de religion. Il est vrai qu'elle était déjà née (1) , cette intolérance ; mais elle n'avait pas encore exercé sa tyrannie , avec toutes les cruautés dont elle a été accompagnée depuis le malheureux siècle , auquel on se divisa pour des opinions , desquelles il aurait été aisé de convenir , si l'esprit du christianisme avait présidé dans les assemblées des ecclésiastiques. Depuis ce temps-là , on ne vit en Orient que proscriptions , que massacres , que fureurs. « Je passe sous silence , dit un évêque du V^e siècle , persécuté pour le Nestorianisme , les chaînes , les cachots , les confiscations , les notes d'infamie , ces massacres dignes de compassion , dont l'énormité est telle , que ceux mêmes qui ont eu le malheur d'en être les témoins , ont peine à les croire véritables. Toutes ces tragédies sont jouées par des évêques... Parmi eux l'effronterie passe pour une marque de courage ; ils appellent zèle , leur cruauté ; leur fourberie est honorée du nom de sagesse (2). » Cela alla toujours depuis en augmentant. L'empereur Justinien ne voulut pas avoir moins de zèle que les prélats du V^e et du VI^e siècle. « Il ne croyait

(1) Voy. AMM. MARCELL., lib. XIII, cap. v, pag. 327, édit. GROSCH.

(2) EUTHYMIOU, *Tyconorum Episcop. inter Opera Theodereti*, tome V, pag. 688 et 689.

« pas, dit Procope (1), commettre un homicide,
 « quand ceux qu'il condamnait à mort faisaient pro-
 « fession d'une autre religion que la sienne. » L'uni-
 « vers vit commettre dans ces malheureux siècles,
 « des cruautés effroyables. On soutenait des sièges
 « dans les monastères; on se battait dans les con-
 « ciles; on entraît à main armée dans les églises (2);
 « on traitait avec la dernière cruauté tous ceux que
 « l'on soupçonnait de favoriser des opinions, qui
 « souvent n'étaient entendues de personne, non
 « pas même de ceux qui les défendaient avec le plus
 « d'entêtement et d'opiniâtreté. »

Après le VI^e siècle, les papes, les évêques, et tous les ecclésiastiques en général, devinrent encore pires que ceux qui les avaient précédés. L'ignorance, l'imposture, la superstition, le fanatisme, les persécutions, les cruautés de toute espèce, augmentèrent de siècle en siècle; et l'enfer infecta l'Église de tant d'abominations (3), que les cheveux me dressent d'horreur quand j'y pense.

(1) PROCOPE, *Anecd.*, esp. xiii.

(2) ETTICH, *Annales*, pag. 155.

(3) Voyez les *Mém.*, *Annal.* et autres *Monum.* de l'*Hist. Eccl.* Ils sont remplis de faits qui confirment ce que le médecin avance ici. Saint Bernard même, tout abbé qu'il était, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des ecclésiastiques de son temps. « Carritur passim ad sacros ordines, dicit-il, et reverenda ipsi quoque spiritibus angelicis ministeria homines apprehendunt sine reverentia, sine consideratione, in quibus pessima fortè appareat in-

Le médecin allait continuer ; mais je lui témoignai tant d'inquiétude , qu'il prit le parti de se taire. Il ajouta seulement que j'eusse à me tranquilliser , qu'il se faisait fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraichissement , il me rasa la barbe , et il me coupa les cheveux en rond , me fit une couronne de prêtre ; puis il me donna un habit et un manteau noirs ; sa domestique me fit un petit collet , et il me dit que

tra parietes abominatio , si juxta Ezechielis prophetiam , parietem fodiamus , ut in domo Dei videamus horrendum. Si quidem post fornicationes , post adulteria , post incestus , ne ipse quidem , apud aliquos , ignominie passiones , et turpitudinis opera desunt. Utinam non fierent , quæ usque adeo non conveniant ! Utinam nec Apostolum hoc scribere (Rom. I , 28) , nec nos dicere oporteret , ut nec dicentibus crederetur , quod humanum aliquando occupaverit animum tam abominanda cupido ! Numquid non olim civitates illæ , spurcitie hujus matres , divino prædæmonate judicio et incendio , sunt deletæ ? numquid non ipsam , ntpote conciam tante confusionis , tellurem absumpsit ignis , sulphur , et spiritus procellarum ? quis reedificavit urbes flagitii ? quis turpitudinis memina dilatavit ? quis extendit propagines virulentes ? Væ ! væ ! Inimicus hominum sulphur , illius incendi reliquias infelices circumquaque dispersit et execrabili illo cinere ecclesiarum corpus aspersit , et ipsorum quoque ministrorum ejus nonnullos , sanie fetidissimâ , spurcissimâque respersit. Ingredimntur enim hæc maculâ templum Dei viventis ; inhabitant cum hæc maculâ , templum sanctum Domini polluentes , judicium multiplex accepturi , quod at tam gravissimas conscientias gerunt et nihilominus se ingerunt in sanctuarium Dei. » *Sermo ad Cler. de Contempt. Mundi ; sive de Pers. sustinendâ*, cap. xxxix.

c'était dans cet équipage qu'il voulait que je partisse le lendemain matin, à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante piastres, et me pria de lui écrire lorsque je serais en lieu de sûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avait pour moi : nous nous dîmes adieu, et je partis.

CHAPITRE III.

Suite de mes aventures.

ÉTANT sorti de la ville, je rencontrai un muletier qui avait amené deux officiers d'Antequerra à Grenade. Je fis marché avec cet homme ; je montai sur une de ses mules, et en quatre jours il me transporta à Cadix.

Au moment que j'entrai dans cette ville, j'appris qu'il y avait un vaisseau qui allait mettre à la voile pour Londres. A cette nouvelle, je cherchai le capitaine, et je reconnus le galant homme qui m'avait sauvé la vie après mon naufrage, et qui m'avait si généreusement traité à Gibraltar. Je n'eus point le loisir de lui faire grand compliment ; je lui dis seulement que puisqu'il avait eu la bonté de me sauver la vie une fois, il fallait qu'il me la sauvât une seconde ; en un mot, que l'inquisition était à ma poursuite. Cet honnête homme ne perdit point de temps à me demander quel était le sujet de mon démêlé avec l'inquisition ; il chercha les moyens de me déguiser, il me fit passer à son bord ; deux heures après, il leva l'ancre et partit.

Lorsque nous fûmes en pleine mer, je contai à

mon libérateur ce qui m'était arrivé à Grenade ; ce récit le toncha ; mais celui de ce que j'avais vu dans le souterrain lui fit dresser les cheveux.

Lorsque j'eus fini ce récit , je lui dis que mon premier dessein était de revenir en France ; mais que mes dernières aventures m'avaient fait concevoir une telle aversion pour les pays où le catholicisme était la religion dominante , que j'avais juré de n'y remettre jamais le pied.

Le capitaine approuva ma résolution , et me demanda en même temps dans quel pays j'avais dessein de me fixer dorénavant. Dans votre pays , lui répondis-je ; dans ce pays opulent et heureux , où l'on dit que la liberté règne autant qu'il est possible qu'elle règne parmi une nation policée ; dans ce pays où tout particulier possède paisiblement ce qu'il a ; où un homme raisonnable peut dire ce qu'il pense ; où un chacun peut aller au ciel par le chemin qu'il lui plaît.

L'opulence et la liberté ne sont point si grandes dans mon pays que vous le croyez , reprit le capitaine. Une nation qui a plus de douze cent millions d'écus de dettes (1) ; qui se plaint sans cesse que ses ressources sont épuisées ; à qui l'étendue de ses domaines coûte des sommes immenses , en la dépeuplant tous les jours ; chez qui les artisans s'attroupent trois ou quatre fois l'an , en criant , *du travail*

(1) C'est-à-dire , plus de 150 millions de livres sterling.

ou du pain ! une telle nation n'est point riche.

Une nation qui s'écrase elle-même par ses propres forces ; que des divisions intestines déchirent continuellement ; chez qui les suffrages des citoyens sont à l'enchère ; chez qui l'on ne voit que des édits de réforme ou d'amélioration , et tout aller de mal en pis ; une telle nation n'est point heureuse.

Une nation chez qui une vérité très-indifférente dans un temps , devient dans un autre la cause de mille procédés tyranniques contre son auteur , celle de la perte de ses biens , de sa liberté , de sa vie même ; chez qui les événements ordinaires , et qui ne dépendent point de nous , sont punis de mort , etc ; une telle nation n'est point libre.

L'opulence , la liberté , le bonheur de ma chère nation , ne sont donc que des êtres chimériques , dont mes compatriotes se glorifient à tort. Cette liberté , surtout , qu'ils font sonner si haut , n'est qu'une espèce d'ivresse frénétique qui les agite et les tourmente ; ce n'est qu'un vain fantôme dont la tyrannie est aux yeux d'un homme qui pense , souvent plus réelle et plus dure que celle du despote le plus absolu.

Quant à la liberté de conscience que vous prétendez régner dans ma patrie , je vous dirai qu'il en est là comme ailleurs. La religion dominante y domine ; c'est tout dire. Quant aux autres , indépendamment des petites vexations , et du mépris que l'on y essuie de la part de ceux qui sont à la tête

du parti le plus fort, ceux qui en font profession sont comme dans tous les pays : leurs prêtres ou leurs ministres sont vains, hypocrites, tracassiers, turbulents, opiniâtres, absolus et vindicatifs ; l'ignorance et l'imposture y tracent le sentier que la multitude doit tenir ; les préjngés la guident et l'autorité l'entraîne. En un mot, quant à ce qui regarde la religion, l'homme est chez nous, comme partout ailleurs, le plus sot, ou le plus furieux de tous les animaux ; ou si vous l'aimez mienx, il est le jouet des passions de ceux qui le guident. Bridé par la superstition (1), épouvanté de l'avenir (2), il rampe, en tremblant, aux pieds de ceux qui le sauvent ou le damnent à leur gré : c'est un dogue enchaîné qui se laisse battre ou flatter par son maître, et qui ne connaît sa force et son courage que pour s'élancer avec furie sur ceux contre lesquels il est lâché (3).

(1) *Nulla res multitudinem efficacius regit quam superstitio.*
 TIT. LIV., *de Numa*, lib. 1.

(2) *Faciunt animos humiles formidine Divum,
 Depressosque premunt ad terram...*
 LUCRET., *de Rev. Nat.*

(3) *Tel est l'art de régir les crédules humains,
 Qui, fermes dans la pli que leur donnent nos mains,
 Aveugles instruments de celui qui les guide,
 Avec un esprit faible, ont un cœur intrépide ;
 Qu'au nom de la patrie on rend séditieux ;
 Qu'on mène au sacrilège avec le nom des Dieux.*
 ZELANDER., *Trag. de M. de Belloy.*

Jugez, par cette esquisse, continua le capitaine, si ma chère nation a lieu de se glorifier de ses avantages et de ses prérogatives, et de mépriser souverainement tous ceux que le hasard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant, si vous vous déterminez à vous fixer à Londres, ou dans quelque autre ville d'Angleterre, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi.

Je remerciai le capitaine, et lui dis qu'il fallait bien que je me fixasse quelque part; que puisque ma destinée était de vivre parmi les hommes, et qu'ils étaient partout plus ou moins faibles, sots et méchants, je devais bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étaient; mais que j'aimerais mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisait des Auto-da-Fé.

CHAPITRE IV.

Suite de mes aventures.

Lorsque nous fûmes arrivés à Londres, le capitaine Anglais me força d'accepter quelques guinées, et me réitéra ses offres de service : je le remerciai mille fois de sa générosité, et nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier soin fut de donner de mes nouvelles au médecin ; mais comme je craignais que ma lettre ne fût interceptée, je n'osai y faire mention de la tendre et sincère reconnaissance dont j'étais pénétré à son égard. Je lui écrivis comme un parent, qui serait charmé d'apprendre de ses nouvelles, et rien de plus : il lui suffisait de savoir que j'étais en lieu de sûreté ; il n'avait pas besoin que je lui exprimasse les sentiments de mon cœur, après le service qu'il m'avait rendu ; il me connaissait assez pour en juger.

Il me tarda long-temps d'apprendre si ma lettre était arrivée à bon port ; et encore plus, de savoir si la générosité de mon ami ne lui avait point été funeste. Enfin, je reçus de ses nouvelles. Il m'exprimait la joie extrême qu'il ressentait de me voir hors des mains de mes ennemis. Il m'apprenait que

l'on avait fait des recherches extraordinaires après moi ; que l'on avait visité toutes les maisons du voisinage de l'inquisition ; que l'on avait fait faire serment à tous les habitants de ces maisons, pour tirer d'eux quelque connaissance de mon évasion ; que sa servante et lui avaient été du nombre , et qu'ils avaient juré l'un et l'autre qu'ils ne savaient ce qu'on leur voulait dire. Enfin, il ajoutait que le surlendemain de mon départ, l'on avait brûlé la malheureuse créature que j'avais vu si cruellement tourmenter dans le souterrain, ainsi que vingt-deux autres personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, sans compter ceux qui furent fustigés et condamnés à une prison perpétuelle, ou aux galères pour toute leur vie.

Quoique le capitaine m'eût promis de me rendre tous les services qui dépendraient de lui, si je me déterminais à demeurer à Londres, je ne sus d'abord si je devais me fixer dans cette ville ou ailleurs : tantôt je voulais aller demeurer à la campagne, tantôt dans quelque bourgade du nord de l'Angleterre, et partout je trouvais les mêmes difficultés pour subsister : j'avais l'ame trop haute pour me résoudre à chercher une condition ; et je ne possédais aucun talent, je ne savais aucun métier.

Cela seul aurait fait le malheur de ma vie. Mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine, mettaient le comble à mes maux. « Est-il possible, m'écriais-je quelque-

« fois, que je sois né homme, que je sois né pour
« être aussi malheureux que je le suis! J'ai passé ma
« jeunesse aux études; et malgré toutes les peines
« que j'ai prises, malgré le fouet qu'on me donnait
« régulièrement toutes les semaines, je suis sorti
« du collège aussi sot que j'y étais entré. Je m'étais
« mis dans la tête que les ignorants ont toujours
« tort, et je crus que les savants avaient toujours
« raison : mon Compère était de ces derniers, je
« suivis ses conseils, sa personne; je menai avec
« lui une vie errante et infortunée, jusqu'à ce qu'a-
« près avoir vu sa philosophie échouer dans les dé-
« serts de la grande Tartarie, je vins faire naufrage
« avec lui et mes autres compagnons sur les côtes
« de l'Espagne occidentale.

« Ayant eu le bonheur d'échapper de ce nau-
« frage, je crus que le destin, las de me poursui-
« vre, allait mettre fin à mes maux : je pris le parti
« de me retirer dans ma patrie, d'y aller vivre et
« mourir dans la religion de mes pères; mais j'é-
« prouvai en route que les ministres de cette reli-
« gion sont dans certains endroits des tyrans exé-
« crables; un honnête homme m'apprit ensuite
« qu'ils étaient ailleurs des imposteurs odieux, et
« toujours prêts à devenir tels que ceux que j'ai vu
« tourmenter si cruellement les innocents; il m'ap-
« prit enfin, que le pays que je croyais être le plus
« heureux pays de la terre, ne valait pas mieux que
« les autres.... O mon Compère, mon Compère!

« vous aviez bien raison de dire que les sociétés civilisées étaient le réceptacle de toutes les erreurs, de tous les vices et de tous les maux ; c'est bien dommage que vous en ayez conclu qu'il en était tout autrement chez les sauvages ! »

Cependant, comme il fallait que je vécusse enfin, dans cet état de société, quelque dépravé qu'il fût, je résolus de chercher les moyens d'y vivre le moins malheureux qu'il me serait possible ; et comme je demeurais dans une chambre voisine de celle d'un vieillard Français, vivant isolé, paisible, dont l'occupation journalière était de copier de la musique, et pour lequel j'avais conçu beaucoup d'estime, quoique je ne lui eusse parlé que deux ou trois fois, je fus un jour trouver cet homme ; je lui contai mes aventures, je lui exposai mes chagrins, mes soucis, et il me tint le discours suivant.

CHAPITRE V.

Discours du vieillard Français

Mon ami , je n'ai point tant voyagé que vous ; et les malheurs que j'ai essayés dans le printemps de ma vie , ne sont pas moins nombreux , ni moins cruels que les vôtres. Mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui aussi tranquille , aussi heureux que l'homme puisse l'être. J'ai appris par eux que l'on n'était malheureux dans la société , qu'autant qu'on tenait à elle par son état , par sa condition , et par ses opinions.

Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette société par le rang , les charges ou les emplois. Je suis le fils d'un simple artisan , qui me fit étudier , croyant faire de moi ou un prêtre , ou un médecin , ou un avocat. Mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces états , je trouvai au-dessous d'un honnête homme de les embrasser l'un ou l'autre , et je quittai les études. Alors je résolus d'apprendre le métier de bonnetier , et je me mis chez un maître. Au bout de sept ans d'apprentissage et de patience de toute espèce , je fis mon chef-d'œuvre ; il fut trouvé que je savais faire passablement un

bonnet, et que j'étais digne d'être reçu maître bonnetier, si j'avais le moyen de donner huit cents francs au corps de métier.

Je n'avais point huit cents francs ; mais je faisais l'amonr à une fille qui avait précisément cette somme : j'épousai donc cette fille ; je courus porter sa dot aux jurés du corps, et je me mis à faire des bonnets.

J'aurais vraisemblablement gagné ma vie à ce métier ; mais la capitation, la gabelle, l'industrie et mille autres impôts dont l'on est accablé en France, emportaient un quart de mon gain ; les procès du corps en absorbaient un autre quart ; ma femme buvait la moitié du reste ; de sorte que j'étais heureux si au bout de l'année, je n'avais point été deux ou trois mois en prison pour mes dettes, et si je n'avais point été réduit à jeûner autant de temps chez moi.

Au bout de trois ans, ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étais, j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cents écus comptant, et environ la même somme en prétention. Six mois après, cette prétention que je ne pouvais avoir sans procès, avait absorbé les trois cents écus, et je me trouvai aussi misérable qu'auparavant. Pour surcroît de malheurs, ma femme devint dévote, acariâtre, pie-grièche, et finit par s'enfuir avec le prêtre qui la dirigeait. Enfin je tombai malade ; comme je n'avais rien, l'on me transporta à l'hôpital, et l'on envoya mes enfants mendier. Je serais vraisemblablement mort

dans ce lieu de misère et de désolation, si un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit, où il y avait un homme auquel on venait de conper la jambe, un autre qui avait une fièvre pourprée, et un troisième qui était décédé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorsque je fus guéri, mon parent, qui n'était pas trop riche lui-même, me donna quelque argent, me promit de m'aider lorsqu'il le pourrait; je repris mes enfants et me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il était huguenot, il s'avisait un jour de conduire un ministre à une assemblée qui s'était faite dans un bois; le curé le sut, le dénonça à la prévôté; il fut pris avec le ministre; celui-ci fut pendu, et lui envoyé aux galères. Quelque temps après, un de mes enfants mourut: comme j'étais fort pauvre, le même curé ne voulut point l'enterrer, sans être payé d'avance: je fis mon possible pour trouver de quoi payer le prêtre du Seigneur; mais personne ne me voulut rien prêter: alors, comme le cadavre de mon enfant, qui était mort depuis quatre jours, commençait à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'église: il me fit ajourner, décréter, et emprisonner, si bien que pour éviter les suites de sa colère, j'enfonçai la prison, je me sauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvait m'attacher à la société, et faire mon malheur.

Présentement, mes enfants sont devenus grands,

et travaillent pour eux : je n'ai ni maître ni valet, ni amis ni ennemis ; je sais un métier qui n'est sujet à aucuns droits, à aucuns réglemens ; je ne crains ni sergents, ni les huissiers, ni les piailleries des créanciers ; je suis mon évêque, mon curé, mon directeur : mon Dieu est le Dieu de toute la terre, mon cœur est son temple (1), et mon espoir après cette vie, est celui d'un homme de bien.

(1) Plusieurs grands hommes de l'antiquité étaient dans l'opinion que Dieu n'avait pas besoin de temple, ni de culte, ou du moins, qu'un cœur pur et net lui suffisait ; ainsi qu'on peut le voir par les passages suivans :

Δὲν τὰς γὰρ ὁ Θεὸς, τίς τις καὶ ἱερὸς Θεός,
Οὐδὲν.

ESCHYLE, *Hercul. Fur.* V. 1341 et seqq.

« Un Dieu, véritablement Dieu, n'a besoin de rien, et ne dépend de personne ; » comme il est dit dans le *Fragment d'une Tragédie perdue de SOPHOCLE*, tiré des *Excerpta* de Grotius, page 49 ; on, selon d'autres, *Moreau supposé par Hécate d'Abdère*, qui s'exprime ainsi :

« A la vérité, il n'y a qu'un seul Dieu : il n'y en a qu'un qui ait formé le ciel, la terre, la mer et les vents : cependant la plupart des mortels, par une illusion étrange, dressent des statues de Dieu, de pierre, de cuivre, d'or et d'ivoire, comme pour avoir une consolation présente à leurs malheurs. Ils leur offrent des sacrifices ; ils leur consacrent des fêtes, s'imaginant vainement que la piété consiste en ces cérémonies. »

« Accendere aliquem lucernam sabbatis prohibemus, quoniam nec Dii lumine egent, nec homines quidem fulgine delectantur. Vetamus salutationibus matutinis fungi, et foribus assidere templorum.... Deum colit, qui novit.... Vetamus lintea et strigiles

Comme j'ai du travail de reste, continua le vieillard, je peux vous en fournir : il ne vous faut point embarrasser de ce que vous ne savez point la

Jovi ferre, et speculum tenere Jnnoni. Non quærit ministros Deus. Quid ni? Ipse humano generi ministrat; nihique et omnibus præsto est. Vis Deos propitiare? Bonus esto. Satis illos coluit, quisquis imitatus est. » SÆXÆC, Epist., 95.

« Ne souffrons point que l'on allume des lampes en présence des
« Dieux, aux jours de sabbat; parce que, d'un côté, les Dieux
« n'ont pas besoin de lumière, et que de l'autre, les hommes n'ai-
« ment pas l'odeur de leur épaisse fumée : ne permettons pas non
« plus ces sortes de dévotions qu'on pratique d'ordinaire le matin,
« et empêchons qu'on s'asseye aux portes des temples, ces choses
« sont inutiles : la véritable manière d'adorer les Dieux, est
« de les connaître. Empêchons encore qu'on vienne offrir à Ju-
« piter des linges et des peignes, et de tenir des miroirs en la pré-
« sence de Junon. Les Dieux n'ont besoin ni de ministres, ni de
« serviteurs. En effet, ne sont-ce pas eux qui servent les hommes?
« ne sont-ils pas toujours prêts à les secourir en tous lieux? En
« un mot, vent-on se rendre les Dieux propices? qu'on soit homme
« de bien : c'est honorer les Dieux que de les imiter. »

Optimus animus, pulcherrimus Dei cultus. In.

— Voyez ici Cæcæ, de Nat. Deor., lib. II.

Dicite, Pontifices, in sancto quid facit aurum?

Nempe hoc, quod Veneri donatæ à virgine pupæ.

Juv.

Non hove mædato celestia Numina gaudent :

Sed, quæ prestanda est et sine teste fides.

OWD., Epist., lib. XIX.

Immunis eram si tetigit manus,

Non sumptuosa blandior hostia

musique, l'usage fait tout : en moins d'un mois , vous serez en état de gagner votre vie , si vous voulez vous appliquer.

J'accepte la proposition , répondis-je à cet homme ; j'embrasse votre manière de vivre , et même votre façon de penser sur la religion ; à condition toutefois

Mollibit aversos Penates

Farre pio , et saliente micid.

HOM., lib. III, ode 23.

Quod templum ei extruam, eum totus hic mundus eum capere non possit? et cum homo latius maneam, intra nam Ædiculam vim tantæ majestatis includam? Nonne melius in nostrâ dedicandus est mente? In nostro imo consecrandus est pectore? Hostias et victimas Domino offeram, quas in usum mei protulit, ut rejiciam ei suum munus? ingratum est; cum sit litabilis hostia, bonus animus, et pura mens, et sincera conscientia. Igitur qui innocentiam colit, Domino supplicat; qui justitiam, Deo libat; qui frandibus obstat, propitiât Deum; qui hominem periculo subripit, opimam victimam eredit. Hæc nostra sacrificia, hæc Dei sacra sunt. Sic apud nos religiosior ille est, qui justior. » *M. FELIX. Not. var.*, p. 313.

Le célèbre THOMASSIUS, dans sa *Jurisprudentiæ Divina*, lib. II, cap. 1, § 11 et seqq., soutient aussi que le seul culte intérieur suffit, que Dieu étant le scrutateur des cœurs, n'a pas besoin de nos hommages extérieurs, et que l'omission de ces hommages ne peut nuire à la société civile. Mais ce n'est point là le sentiment de GROTIUS, *Not. in Sapient. Salom.*, cap. XIII, v. 1, ni celui de PERRINBOUR, *de Off. Hom. et Civ.*, lib. 1, cap. IV; ni. *de Jur. Nat. et Gent.*, lib. 1, esp. IV, § 11; ni celui de son commentateur Barbeyrac, *ibid.*, *Not.* 2, de l'édit. franç.; enfin, ni celui de tous les chrétiens en général, ainsi qu'on peut le voir par ce qu'ils observent.

qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut à Dieu de nous révéler. Je me suis long-temps écarté des voies du christianisme , et je ne m'en suis pas trouvé mieux ; si j'ai essuyé des persécutions de la part de ceux qui s'en disent les ministres , je ne m'en prendrai jamais à lui : en un mot, je veux dorénavant vivre et mourir dans la profession pure et sincère de la religion chrétienne ; mais sans dépendre de qui que ce soit.

C'est donc dans l'indépendance , et dans sa pureté, interrompt le vieillard , que vous voulez professer le christianisme ? Sans doute. Mais cette profession consiste dans la foi et dans les œuvres. Quant au premier point, si vous admettez la doctrine du péché originel, la divinité de J.-C. , la présence réelle, la transubstantiation , les prières pour les morts , les sacrements , les cérémonies dans le culte , etc., vous serez catholique Romain , ou catholique Grec.

Si vous rejetez une certaine partie de ces dogmes , vous serez luthérien ou calviniste , etc.

Si vous les rejetez tous , vous serez socinien , ou tel autre sectaire , qui , se disant chrétien , fixe sa croyance à certains points , sans rien croire des choses susdites.

Or , être catholique Romain , catholique Grec , luthérien , calviniste , socinien , etc., n'est point être chrétien indépendant ; car les uns et les autres sont assujettis à une certaine formule de foi plus ou moins rigoureuse.

D'un autre côté, si en rejetant ou adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là et en y ajoutant de vous-même ce que vous jugerez à propos, vous vous formez une croyance particulière et différente de leurs formules, vous serez alors un chrétien d'une espèce nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flattiez de posséder tant de lumières.

Mon ami, dis-je au vieillard, je m'aperçois que vous vous jouez de mon ignorance. Je vois clair comme le jour, que ce que vous me débitez-là n'est qu'un tas de sophismes absurdes, par lesquels vous prétendez m'embarrasser. Vous avez parfaitement réussi; car je ne suis point en état de vous répondre: tout ce que j'ai à vous dire est, que je crois que la croyance en la révélation est nécessaire pour être sauvé, ainsi que la pratique de tout ce qu'elle prescrit. Si je n'ai point présentement assez de lumières, assez de forces, pour me conformer exactement à ce dernier point, j'espère que Dieu m'en accordera suffisamment par la suite.

Je loue votre zèle, reprit le vieillard: j'aime à voir les gens dans la disposition de faire le bien, mais ce zèle n'est point aussi éclairé que je le désirerais: je voudrais que vous ôtassiez de votre tête que la croyance en la révélation est aussi nécessaire que la pratique des vertus qu'elle prescrit. Il y a eu de tout temps sur la terre des hommes vertueux et

sages , qui n'ont de leur vie entendu parler de la révélation. Il en est encore qui en entendent parler tous les jours , qui ne sont ni juifs , ni chrétiens , et qui poussent la pratique de toutes les vertus aussi loin que la révélation le puisse prescrire. La vérité de la révélation scrait mille fois plus certaine , que ni la nécessité de sa connaissance , ni la nécessité de sa croyance ne le seraient pas ; elles ne le peuvent être.

Comme la preuve de ce que je viens d'avancer pourra vous faire plaisir , je vous prie de prêter l'oreille à ce que je vais vous dire.

CHAPITRE VI.

*Discours du Vieillard sur la nécessité de la
croyance en la révélation.*

« Un homme qu'on nommait Christ, est, dit-on,
« venu sur la terre : il s'est dit envoyé de Dieu. Cet
« homme a confirmé l'authenticité de sa mission,
« en annonçant des vérités sublimes, en prêchant
« la morale la plus pure, en menant une vie sainte
« et édifiante, en guérissant les malades, en res-
« suscitant les morts, en ressuscitant lui-même
« trois jours après sa mort : des hommes qui avaient
« des yeux, des oreilles, du bon sens, le cœur droit,
« ont été témoins de ces choses ; ils en ont trans-
« mis l'histoire : le christianisme existe. » Voilà le
fondement de la vérité de la révélation.

La vérité de la révélation est donc la preuve de son utilité ; mais son utilité n'est pas plus la preuve de sa nécessité, qu'elle ne l'est de sa vérité.

La connaissance de la révélation, la croyance en icelle, ne sont donc point nécessaires. Le fait prouve le contraire ; et le fait en ce cas est l'expression de la volonté de Dieu.

Je ne m'attache pour le moment qu'à ce qui re-

garde la nécessité de la connaissance de la révélation; je parlerai ensuite de la nécessité de sa croyance.

Où Dieu a voulu que tous les hommes connussent la révélation, et il n'a pu faire que cela fût; ou il l'a pu, et il ne l'a pas voulu; ou il l'a voulu, et il l'a pu.

Si Dieu a voulu que tous les hommes connussent la révélation, et qu'il ne l'ait pu faire, c'est marque d'impuissance; mais Dieu est tout-puissant.

Si Dieu a pu faire que tous les hommes connussent la révélation, et qu'il ne l'ait pas voulu, c'est marque de méchanceté ou de caprice; mais Dieu n'est ni méchant, ni capricieux.

Si Dieu a voulu et a pu faire que tous les hommes connussent la révélation, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? pourquoi tous les hommes ne la connaissent-ils pas?

La révélation n'est donc qu'utile pour conduire les hommes à un certain degré de perfection; mais il est encore une infinité d'autres degrés de perfection, qui plaisent à Dieu. Pourquoi? Parce que le système général renferme cette diversité de perfections; parce que Dieu n'a point voulu que les hommes fussent des anges, ni tous les animaux des hommes, ni les plantes des animaux: la nature des choses voulait de la diversité, de la variété, des gradations, aussi bien dans le moral que dans le physique; et Dieu a voulu la nature des choses.

Pourquoi, par exemple, Socrate n'a-t-il pas eu connaissance de l'Évangile? Parce qu'il est venu

trop tôt au monde. Pourquoi est-il venu trop tôt au monde? Parce que Dieu l'a voulu ainsi. L'ignorance de Socrate est donc un effet dont la volonté de Dieu est la cause. Si la connaissance de la révélation est nécessaire à tous les hommes pour être sauvé, Socrate est donc damné, parce que Dieu a voulu qu'il vint au monde quatre ou cinq cents ans avant qu'il pût en avoir connaissance. Notre salut dépend donc d'une cause hors de nous. Il y a donc une fatalité. Il y a donc une prédestination. Il y a donc de l'absurdité en ce que l'homme doit croire; car la fatalité est la fille aînée de la prédestination, et la prédestination est celle de l'absurdité.

Mais Socrate pouvait avoir connaissance de la religion des juifs.... Cela peut être; mais le contraire peut être aussi; et si ce contraire a eu lieu envers Socrate, comme envers tant d'autres, voilà Socrate dans le cas que je viens de dire.

Mais, me direz-vous, je ne juge personne : les secrets de Dieu me sont impénétrables; je ne veux point dire que Socrate soit damné ou sauvé...

Ne dites donc plus que la connaissance de la révélation est nécessaire, car vous vous démentiriez; mais dites, tout au plus : la connaissance de la révélation est utile, c'est un moyen de plus pour porter les hommes à certain degré de perfection, auquel ils peuvent pourtant atteindre sans elle. Dites encore : nous ne serons point damnés, parce que Dieu l'aura voulu; mais parce que nous l'aurons voulu.

Pour moi, dira quelqu'un plus hardi que vous, je sais fort bien qu'il serait injuste que Socrate fût damné; mais il ne sera point sauvé non plus. Car Jésus-Christ dit que personne n'ira à son père que par lui (1), et Saint Pierre ajoute qu'il n'y a point de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ (2). — Où ira donc Socrate? Je n'en sais rien... il est peut-être un lieu... Je n'en sais rien est la réponse d'un sot; et peut-être, est celle d'un ignorant.

Ce que je viens de dire prouve donc que la connaissance de la révélation n'est point nécessaire. Ce que je vais ajouter prouvera que sa croyance ne l'est pas non plus.

Un missionnaire part pour la Turquie : il fait connaissance avec un Turc du commun peuple, très-honnête homme, pratiquant avec zèle tous les devoirs de sa religion, mais ne possédant pour toute science que le sens commun. A force de parler de la fausseté de la religion mahométane, et de prôner l'excellence de la religion chrétienne, ce missionnaire parvient à donner envie au Turc d'embrasser celle-ci. Enchanté de cette résolution, le prêtre donne la Bible à lire au mahométan; il l'instruit des dogmes fondamentaux et de la morale du christianisme, il le baptise, et en fait un chrétien.

Dans le même endroit il y a un Rabbin caraïte,

(1) JEAN XIV.

(2) ACT. IV.

homme pieux, savant, d'un jugement exquis, docile et de bonne foi : le missionnaire s'insinue dans ses bonnes grâces, et veut aussi le convertir ; mais le Rabbïn lui répond : Mon ami, j'ai passé quarante ans à étudier ma religion. J'ai lu et relu non seulement l'Ancien Testament, mais encore le Nouveau ; j'ai fait plus, j'ai examiné les meilleurs ouvrages que les chrétiens ont fait en faveur de leur religion ; je n'ai jamais commencé aucune de ces lectures sans m'être prosterné devant l'Éternel, et sans lui avoir dit :

« Seigneur, par un effet de ta bonté et de ta miséricorde, tu as guidé nos pères à leur sortie d'Égypte, en marchant devant eux, tantôt sous une colonne de nue, tantôt sous une colonne de feu : tu n'es pas moins bon ni moins miséricordieux aujourd'hui qu'alors, sanctifie donc mon âme, éclaire mon entendement, dirige mes pas dans le sentier de la justice et de la vérité, et sois glorifié à jamais. »

Nonobstant cela, continue le Rabbïn, rien ne m'a démontré que le règne du Messie fût encore venu. Je vis donc dans son attente ; j'observe autant qu'il est en moi, les préceptes que l'Éternel a donnés à mes pères, et s'il lui plaît de me tirer de ce monde avant que le rédempteur d'Israël arrive, que sa sainte volonté soit faite.

Le missionnaire ayant entendu cette réponse, propose une dispute au Rabbïn. Celui-ci l'accepte,

et dit : Je suis d'autant plus charmé d'entrer en lice avec vous , que vous me paraissez un homme doux , pacifique et vertueux. Je vais prier le Seigneur qu'il daigne me donner la force de vous faire connaître vos erreurs , et de faire de vous un bon Israélite , un véritable enfant d'Abraham.

Là-dessus , le missionnaire et le Rabbín se séparèrent. Mais ce dernier n'est point sitôt rentré dans sa maison , qu'il tombe en apoplexie et meurt.

Je demande présentement s'il y a un homme raisonnable sur la terre , qui ose affirmer que ce Rabbín soit damné ?

Ce Rabbín a reconnu un seul Dieu , créateur du ciel et de la terre ; il a observé , avec la dernière exactitude , tout ce que ce Dieu a prescrit à ses ancêtres ; il a possédé toutes les vertus morales possibles ; il a vu une société d'hommes qui disent que « le Messie est arrivé , qu'il a aboli la loi ancienne , et lui a substitué une loi nouvelle qui est beaucoup plus parfaite ; » il a examiné avec toute la bonne foi et l'attention possibles , les livres de cette société ; il les a comparés aux écrits de Moïse et des prophètes ; et ses soins , ses lumières , n'ont pu lui faire découvrir que le Messie fût arrivé : au contraire , il a persévéré , avec la plus vive foi , dans l'attente de son rédempteur , et même dans l'espoir de faire un juif du missionnaire qui voulait le faire chrétien..... Et son ame pure , innocente , se trouvant tout-à-coup devant le tribunal d'un Dieu juste et bon ,

sera condamnée aux flammes éternelles, parce qu'il n'aura pas cru ce qu'il n'aura absolument pu croire ? Dieu peut donc demander aux hommes ce qui ne leur a point été donné. Si Dieu était tel, il serait digne de notre haine, et non de notre amour.

Mais pourquoi ce Rabbïn n'a-t-il pu croire ? Fut-ce manque de lumière ? Non, car le Turc dont j'ai parlé plus haut, était bien moins éclairé que lui. Fut-ce par préjugé ? Non, car le Turc en avait pour le moins autant que lui. Fut-ce par opiniâtreté, par mauvaise foi ? J'ai déjà dit qu'il était le plus docile et le plus sincère de tous les hommes. Fut-ce parce que la religion chrétienne manque d'évidence ? Les chrétiens disent que non. D'où vint encore un coup la persévérance du Rabbïn dans le judaïsme ? Serait-ce par un défaut de la grace de Dieu ? Or, voyons d'où viendrait ce défaut.

I. Dieu, dit une secte de chrétiens, accorde sa grace à tous ceux qui la méritent, la désirent, et la demandent.

II. Dieu, dit un autre secte de chrétiens, accorde sa grace à qui il lui plaît, sans avoir égard aux mérites, aux désirs, ni aux demandes.

I. Si l'amour de Dieu et de son prochain, si la haine du péché, si la pratique de toutes les vertus, si un profond respect, une foi pure et sincère pour une religion sainte que Dieu a donnée à nos pères, joints à des prières ferventes et continuelles, mé-

ritent la grace de Dieu, personne ne devait en être plus doué que ce Rabbïn : si l'on ne peut aller à Dieu que par l'Évangile, personne ne méritait mieux que lui de connaître cette voie. Celui qui avait crié sans cesse, Seigneur sanctifie mon ame, éclaire mon entendement, dirige mes pas! celui, dis-je, qui avait marché constamment dans le sentier de la vertu, méritait bien de rencontrer celui de la vérité. Mais il ne l'a pas connue cette vérité; quelle en est donc la cause?

II. Si Dieu accorde sa grace à qui bon lui semble, sans avoir égard aux vices ni aux vertus, aux mérites ni aux démérites, l'aveuglement du Rabbïn dépendit donc d'une cause hors de lui. Ce fut donc par un effet de la prédestination qu'il mourut sans être chrétien. Il y a donc une prédestination... Mais j'ai déjà dit que la prédestination est une chimère.

Non, dit une troisième espèce de chrétiens, il n'y a point de prédestination. Dieu accorde sa grace à ceux qui la méritent, qui la désirent, et la demandent. Mais, pour la mériter, il faut que les eaux du baptême aient lavé notre ame de la souillure originelle; il faut être régénéré en Christ; il faut que notre foi en Christ nous ait rendus dignes de voir nos mérites justifiés par les siens.

Ce langage est celui d'un insensé. Qui ne voit que si la conversion du Rabbïn dépendait d'un effet de la grace, et que si cette grace n'est accordée qu'à ceux dont les mérites sont justifiés par la foi qu'ils

ont en Christ, cette conversion dépendait encore d'une cause hors de la puissance du Rabbïn?.. Il fallait que le Rabbïn méritât la grâce de devenir chrétien; et il ne pouvait mériter cette grâce sans être chrétien. Quelle absurdité?

Je vous ai démontré, poursuivit le vieillard, que Socrate et le Rabbïn peuvent être sauvés, quoique le premier n'ait point connu la révélation; quoique le second ait refusé constamment d'ajouter foi à sa partie la plus essentielle, c'est-à-dire, à la venue du Messie, à l'établissement de la loi nouvelle sur les débris de l'ancienne. Il ne me reste donc plus qu'à vous faire voir qu'un homme, après avoir cru longtemps à tout ce qui est révélé, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, peut être également sauvé, en n'y croyant pas du tout.

Comme c'est le cas où je me trouve, je m'y prendrai d'un peu loin; et ma conclusion sera que quand la vérité de la révélation serait aussi certaine que l'existence du soleil, sa croyance n'en serait pas plus nécessaire. La vérité d'une chose n'est pas toujours la mesure de son évidence par rapport à chacun de nous; mais celle-ci est la mesure de la croyance que chacun de nous doit à une telle chose.

Comme c'est assez parler pour une fois, nous remettrons la partie à demain.

Lorsque je fus rentré dans ma chambre, je ne sus que penser de ce vieillard. Cet homme dis-je

en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain ; voilà qui est bien, du côté du corps : il me paraît qu'il voudrait me plonger dans le trouble et l'embarras du côté de l'esprit. Ce qu'il vient de me débiter n'est qu'un tas de paradoxes révoltants, qui certainement n'attireraient point de louanges à leur auteur, s'il s'avisait de les répandre dans le public ; et si c'est là sa vraie manière de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paraît au-dehors. Je me suis laissé aller, je ne sais par quelle faiblesse, aux illusions de la philosophie du Compère ; et je sais combien de fois la voix de la religion s'est fait entendre au fond de mon âme, et y a porté les remords et l'effroi. Le Compère même, tout infatué qu'il était de ses principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix : s'il vivait encore, et qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentirait pas. Que l'on dise si l'on veut, que les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais ; que ce sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir jusqu'à la mort : il ne m'en semblera pas moins qu'il n'y a que la vérité qui réclame ses droits avec autant de force et de constance, que je l'ai éprouvé. En un mot, j'ai senti que tout homme qui avait une fois été chrétien, ne pouvait impunément cesser de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout ; non pas toutefois de la manière dont tels ou tels le sont ; mais d'une manière raisonnable, et telle qu'il

plaira à Dieu de me la montrer. Et quoi que le vieillard me dise demain , je sais à quoi m'en tenir. L'expérience du passé est le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma faible raison contre les attaques de l'erreur.

CHAPITRE VII.

Suite du discours du Vieillard.

Le lendemain, je retournai chez mon voisin. Après avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il revint sur la matière dont il m'avait parlé la veille, et me dit :

Je vous ai conté que les malheurs de ma vie m'avaient fait prendre la résolution de renoncer, autant qu'il me serait possible, à tout ce qui pouvait m'attacher à la société, soit par état ou par opinion. Il me fut très-aisé de remplir le premier point ; quant au second, j'y rencontrai de plus grandes difficultés : il ne s'agissait pas moins que d'acquérir assez de connaissances, assez de forces sur moi-même, pour me défaire de mes préjugés, surtout de ceux qui regardaient la religion où j'ai été élevé.

Je commençai d'abord par examiner les points les plus épineux de cette religion ; tels que la doctrine du péché originel, de la présence réelle, de la transubstantiation, etc. ; je lus et relus la Bible entière, ainsi que les plus fameux auteurs qui traitent de ces matières ; et je rejetai généralement tout ce qui s'appelle mystère, tout ce qui choque la droite raison et l'équité.

Voici comme je raisonnai sur l'article du péché originel :

« Si Dieu est juste, bon, miséricordieux ; s'il pardonne, à ceux qui implorent sa miséricorde, les péchés qu'ils ont commis librement, peut-il imputer un péché qu'on ne peut éviter, et auquel l'on n'a aucune part ? Les enfants ne reçoivent de leurs pères que le corps ; c'est dans l'ame que réside le péché ; et l'ame sort pure et innocente des mains du créateur. D'ailleurs, quand il serait vrai que l'ame deviendrait souillée par son union avec le corps que nous recevons de nos pères, cette souillure ou cette corruption ne serait pas moins un péché, puisque la corruption du corps et l'union de l'ame au corps seraient produites par des causes indépendantes de nous, et qui ont précédé notre existence. Un enfant qui naît aujourd'hui, peut-il avoir consenti à un péché commis il y a plus de six mille ans ? A-t-il pu réclamer contre la prévarication d'Adam ? C'est une absurdité énorme que de faire une telle supposition. »

« Que l'on ne me dise pas que le péché d'Adam causa, dans ses facultés, un désordre qui se communiqua à ses enfants, et qui se transmet à tous les hommes, par la voie de la génération ; ce qui fait qu'aucun homme ne vient au monde sans avoir l'esprit environné de ténèbres, la volonté dérégulée, en un mot, toutes les inclinations au mal (1). Que l'on

(1) FLAUBERT, *Dict. des Hérés.*

ne dise pas que l'Écriture s'explique positivement sur cet article ; que Moïse nous apprend qu'Adam a péché, et qu'il a été chassé du paradis (1) ; que David reconnaît qu'il a été formé dans l'iniquité, et que sa mère l'a conçu dans le péché (2) ; que Job déclare que personne n'est exempt de souillure, non pas même l'enfant d'un jour (3), que l'on ne dise pas que Saint Paul enseigne que le péché est entré par un seul homme dans le monde, et la mort par le péché ; et qu'ainsi la mort est passée à tous les hommes, tous ayant péché dans un seul ; qu'il répète ailleurs que tous les hommes sont tombés dans la damnation ; que nous naissons tous enfants de colère (4), etc. Tout cela ne prouvera jamais qu'un effet dont nous ne sommes point la cause, puisse nous être imputé. Cela est si vrai, que tous les efforts que les plus grands hommes ont fait pour expliquer ce dogme, n'ont servi qu'à faire voir qu'il répugne à toutes les notions communes, qu'il est même injurieux à la justice et à la bonté de Dieu.

« I. L'opinion d'Origène, de George Rust (5), de Joseph Glanvill (6), de Henri Morus (7), sur le pé-

(1) GENÈS., III.

(2) PSAUME L., 7.

(3) JOB, XIV, 4^e. ÉPI. AUX ROM., V.

(4) ID., AUX ÉPH., II.

(5) RUST, Discours sur la Vérité.

(6) GLANVILL, *Lux Orientalis*.

(7) MORUS, « Autopsychomachia contrâ eos qui animâ post dis-

ché des ames dans une vie antérieure à leur union avec le corps, est une vision qui tire son origine de l'imagination des platoniciens.

« II. Le sentiment de Saint Augustin, des théologiens de la confession d'Ausbourg, etc., sur l'emboîtement des ames dans celle d'Adam, et de celles-là les unes dans les autres, selon l'ordre établi pour leur union à un corps, n'est pas mieux fondé; car l'ame étant une substance simple, indivisible, il est impossible qu'aucune ame sorte d'une autre, par voie d'émanation : or, Nicolaï et Wolff (1), qui ont eu recours à ce sentiment pour expliquer la propagation du péché originel, ont perdu leurs peines.

« III. Le système de la génération des animaux par des animalcules formés dans le premier animal, est encore insuffisant pour expliquer la communication du péché d'Adam. Car, en supposant que les corps de tous les hommes qui devaient exister, ont été formés dans Adam, et que Dieu avait uni à ces petits corps des ames humaines, il ne s'ensuit pas que la défense que Dieu fit à Adam de manger du fruit défendu, eût fait la même impression sur le cerveau de ses enfants que sur le sien; ni que la

cessum a corpore dormire somniarunt; cum appendice de animæ præ existentia : » et autres ouvrages du même auteur, sur cette matière, contenus dans le recueil de ses *Poëmes Philosophiques* imprimés à Cambridge, in-8°.

(1) CHRISTOPH. WOLFFINI, *Dissertat.* Tubing. in-4°.

vue du fruit et les sollicitations d'Eve tentèrent la génération future d'Adam, au point qu'il le fut lui-même. La mollesse des fibres du cerveau de ces animales était trop grande, pour que ce cerveau fût susceptible de telles impressions.

« D'ailleurs, quand il serait vrai que tous les hommes qui devaient exister, étaient contenus dans Adam, et que par la communication des impressions de son cerveau aux leurs, ils eussent compris au même point qu'Adam, la défense de Dieu, qu'ils eussent été touchés de même des sollicitations d'Eve; si le péché originel a lieu, ces hommes étaient, par une telle communication, nécessités à pécher, tandis qu'Adam ne l'était pas : leur détermination était une suite nécessaire de celle d'Adam, et la détermination d'Adam ne dépendait que de sa volonté; donc la communication du péché originel ne peut s'expliquer par un tel système; et Leibnitz (1) et Rasiels (2) tablèrent sur un faux principe, lorsqu'ils entreprirent cette explication.

« Si l'existence en petit de tous les hommes dans Adam était vraie, et qu'en conséquence de cette existence, nous eussions participé à sa désobéissance, de la manière que je viens de dire, chacun de nous contiendrait à son tour les corps de tous les

(1) *Essai de Théodicée*, part. 1, § 90.

(2) *Traité de l'Esprit humain*, par RASIELS DE VIGIER. Paris, 1713, in-8°.

hommes qui doivent composer sa génération ; les impressions de notre cerveau se communiqueraient à celui de chacun de ces hommes , de même que les impressions du cerveau d'Adam se sont communiquées à ceux de tous les hommes qui étaient renfermés en lui ; ces hommes contenus en nous , connaîtraient les défenses que Dieu nous fait , et les préceptes qu'il ordonne ; ils participeraient à nos fautes ; et les plus tard venus seraient toujours les plus criminels : ce qui est d'une absurdité insupportable.

« IV. Ceux qui , en prétendant que l'ame humaine n'est créée qu'au moment de la conception de l'homme dans le sein de sa mère , supposent que la transmission du péché originel à cette ame se fait en vertu d'un pacte qui a existé entre Dieu et Adam , dès l'instant que celui-ci a reçu la justice originelle , ne raisonnent pas mieux.

« Ce pacte consiste , selon eux , en ce qu'Adam s'engagea , en son nom et en celui de ses descendants , de conserver la justice originelle , en observant le précepte que Dieu lui avait donné , et en ce qu'il consentit de perdre cette justice pour lui et pour eux , et d'être soumis ainsi qu'eux aux peines stipulées par ce pacte (1) , s'il venait à transgresser le précepte : il s'ensuit de-là que la transgression du précepte fut un péché actuel en Adam , et un

(1) Voy. FLUGST, *Dict. des Hébr.* , tome II , p. 466.

peche originel dans ses enfants , par l'imputation qui leur en a été faite.

« Mais ce sentiment , qui a été soutenu par Catharin , dans le concile de Trente , et adopté alors par presque tous les protestants , ne s'accordera jamais avec les idées de la justice , de la sagesse et de la bonté de Dieu ; car pour imputer un crime , il faut un consentement formel , un consentement présumé ne suffit pas : ceux qui adoptent ce sentiment ne reconnaissent point d'autre consentement que ce dernier , dans les enfants d'Adam : or , un tel pacte n'a pu avoir lieu (1).

(1) Les Mahométans supposent aussi qu'il y a eu un pacte de cette espèce entre Dieu et les hommes , dès le commencement du monde. *Eten-Abas* dit , que le genre humain s'obligea , par ce pacte , à reconnaître Dieu pour son souverain maître , et que c'est ce pacte dont il est parlé dans *l'Alcoran* , au chapitre intitulé : *Aaraf* , où il est dit :

« Lorsque Dieu tira des reins d'Adam toute sa postérité , il adressa à tous les hommes ces paroles : « Ne suis-je point votre Dieu ? Ils lui répondirent , oui. »

Cet auteur prétend que tous les hommes ayant été assemblés sous la figure de fourmis , donés d'intelligence dans la vallée d'Abier , aux Indes , Dieu leur dit : Nous avons pris des témoins , afin que les hommes ne disent pas au jour du Jugement , « nous ne savons rien de ce pacte ; » et qu'ils ne disent pas , pour excuser leur impiété : « nos pères ont idolâtré avant nous ; nous avons été leurs imitateurs , aussi bien que leurs descendants ; nous perdrez-vous , Seigneur , pour ce que des fols et des ignorants ont commis contre vous ? »

D'HERRSLOT , au mot ADAM , *Bibliot. Orient.* , page 44.

« V. Grégoire de Rimini et autres, qui ont adopté les visions de Saint Augustin sur la corruption du corps d'Adam, ont prétendu expliquer cette corruption, en supposant que le Serpent conversant avec Ève, dirigea contre elle son haleine, et infecta le corps de cette femme par son souffle contagieux; qu'Ève communiqua ensuite sa contagion à son époux, et que tous les deux la communiquèrent à leurs enfants, à peu près comme nous voyons des maladies héréditaires dans certains pays et dans certaines familles.

« Mais cette corruption du corps n'a aucun rapport avec le péché, qui est une affection de l'âme. Une substance immatérielle ne peut se corrompre en contractant la corruption du corps, comme une liqueur pure se corrompt dans un vase infecté.

« VI. Saint Cyrille (1) et Saint Anselme (2), ainsi que plusieurs autres, supposent que Dieu ayant formé

Les Mahométans croient, en outre, que nous recevons de notre premier père un principe de corruption, qu'ils appellent la graine du cœur, l'amour, la concupiscence qui nous portent au péché, c'est-là le péché d'origine, qu'ils reconnaissent être venu d'Adam.

Ce n'est cependant point-là le sentiment universel des Mahométans; car il y en a qui prétendent que le péché originel vient de ce que le diable mania les enfants jusqu'à ce qu'il les ait fait crier; et que si J.-C. et la Vierge furent exempts de ce péché, c'est qu'ils avaient été garantis du manèment de Satan.

(1) CYRILL., *de incarn.*

(2) ANSELM., *lib. Arbit.*, cap. XLII.

le plan de faire naître tous les hommes d'un seul, par voie de génération, s'était fait une loi d'unir au corps du premier humain né d'Adam, une âme semblable à celle du premier homme. Adam, par son péché, perdit la justice originelle; ainsi lorsqu'il engendra un fils, Dieu unit au corps de ce fils une âme privée de la justice originelle, et des dons de l'état d'innocence, etc.

« Ce sentiment suppose bien la privation de la justice originelle; mais il n'explique point la transmission du péché d'Adam, qui est un désordre; car il serait possible qu'une âme fût privée de cette justice, et qu'elle ne fût ni dérégulée ni coupable.

« VII. Scot, Estius, ainsi que bien d'autres, qui supposent aussi que Dieu s'était fait une loi d'unir au corps des enfants d'Adam une âme semblable à celle de leur premier père, étaient trop subtils pour ne point sentir le défaut du raisonnement de Saint Cyrille et de Saint Anselme, sur la transmission du péché d'Adam à sa postérité. Ils ont donc cru qu'il fallait supposer de plus, que l'âme privée de la justice originelle, est unie à un corps corrompu, qui lui communique le péché.

Mais le corps n'est point capable de pécher; d'ailleurs une substance immatérielle ne peut contracter la corruption d'un corps corrompu: donc l'explication de Scot, d'Estius, et de tous les théologiens qui suivent leur sentiment, ne nous instruit

point davantage sur la manière dont le péché originel nous a été transmis (1).

« VIII. Adam, dit le P. Malebranche, fut créé
« dans l'ordre; et comme l'ordre veut que Dieu
« n'agisse que pour lui, Adam reçut en naissant un
« penchant qui le portait à Dieu, et une lumière
« qui lui faisait connaître que Dieu seul pouvait le
« rendre heureux.

« Cependant, comme Adam avait un corps qui
« n'était pas inviolable, et qu'il devait se nourrir,
« il fallait qu'il fût averti du besoin de manger, et
« qu'il pût distinguer les aliments propres à le nour-
« rir : il fallait donc que les aliments propres à en-
« tretenir l'harmonie dans le corps d'Adam, fissent
« naître dans son âme des sentiments agréables, et
« que ceux qui lui étaient nuisibles, y excitassent
« des sensations désagréables.

« Mais ces plaisirs et ces mouvements ne pou-
« vaient le rendre esclave, ni malheureux comme
« nous; parce qu'étant innocent, il était maître
« absolu des mouvements qui s'exaltaient dans son
« corps.

« L'ordre demande que le corps soit soumis à
« l'âme : Adam arrêta donc, à son gré, les mouve-
« ments qui s'exaltaient dans son corps; en sorte que
« les impressions sensibles ne l'empêchaient pas
« d'aimer uniquement Dieu, et ne le portaient point

(1) Voy. *PLAQUEY*, *ubi sup.*

« à regarder le corps comme la cause, ou comme
« l'objet dont il devait attendre son bonheur.

« Après qu'Adam eut péché, il perdit, d'un côté,
« l'empire qu'il avait sur ses sens, et de l'autre, la
« justice originelle : les impressions des objets exté-
« rieurs produisirent en lui des impressions qu'il
« ne fut pas le maître d'arrêter, et qui le portèrent,
« malgré lui, vers les objets qui excitaient en lui
« des sentiments agréables.

« Dieu avait résolu de faire naître tous les hommes
« d'Adam, et d'unir une ame humaine au corps hu-
« main qu'Adam engendrait ; mais Dieu ne devait
« accorder à cette ame la justice originelle, qu'au-
« tant qu'Adam persévérerait dans l'innocence.

« Ainsi Adam et Ève, après leur péché, avaient
« 1^o perdu l'empire qu'ils avaient sur leurs sens,
« et les corps excitaient en eux des plaisirs qui les
« portaient vers les objets sensibles : 2^o Dieu unis-
« sait au corps qu'ils engendraient une ame privée
« de la justice originelle.

« Dieu avait établi une loi, par laquelle il devait
« y avoir un commerce continuel entre le cerveau
« de la mère et le cerveau de l'enfant formé dans
« son sein ; en sorte que tous les sentiments qui s'ex-
« citaient dans la mère, doivent s'exciter dans l'en-
« fant.

« L'ame humaine que Dieu unit au corps hu-
« main qui se forma dans le sein d'Ève, après
« son péché, éprouvait donc toutes les impressions

« qu'Eve recevait des objets sensibles ; et comme
 « elle était privée de la justice originelle, elle était
 « portée vers les corps, elle les aimait comme la
 « source de son bonheur : elle était donc dans le
 « désordre, ou plutôt, sa volonté était déréglée : le
 « désordre de sa volonté n'était point libre ; mais
 « il n'était pas moins un désordre qui déplaisait à
 « Dieu (1). »

« Voilà comme Malebranche raisonnait pour expliquer l'origine et la transmission du péché originel. Mais il règne plus d'esprit que de jugement dans cette explication, qui n'est qu'un enchaînement des conséquences incertaines, fondées sur des suppositions incertaines ; surtout celle de la communication entre le cerveau de la mère et le cerveau de l'enfant (2). Cette communication n'est point prouvée ; ces taches que les enfants tiennent de leurs mères, et que le P. Malebranche a prises pour des images des objets que les mères ont désirés ardemment pendant leur grossesse, ne sont que les suites d'un sang extravasé par un mouvement trop violent, qui peut bien être occasionné par une impression vive que fait sur les organes un objet sensible, et qui se communique au sang de l'enfant ; parce qu'il y a, en effet, une communication entre les vaisseaux sanguins de la mère,

(1) MALEBRANCHE, *Recherches de la vérité*, liv. I, chap. v. — liv. II, part. I, chap. IV, *Éclaircis.* 8. — *Convers. Chrét.*, Ent. IV.

(2) PÉQUET, *ubi sup.*, pag. 470.

et ceux de l'enfant, mais ce sang extravasé ne suppose point que le cerveau de l'enfant ait reçu les mêmes impressions que le cerveau de la mère; rien ne conduit à cette supposition (1).

« IX. L'expérience fait voir, dit Nicole, que les inclinations des pères se communiquent aux enfants, et que leur ame venant à être jointe à la matière qu'ils tirent de leurs parents, elle conçoit des affections semblables à celles de l'ame de ceux dont ils tirent la naissance; ce qui ne pourrait être, si le corps n'avait certaines dispositions, et si l'ame des enfants n'y participait, en concevant des inclinations pareilles à celles de leurs pères et de leurs mères, qui avaient les mêmes dispositions du corps.

« Cela supposé, il faut convenir qu'Adam, en péchant, se précipita, avec une telle impétuosité, dans l'amour des créatures, qu'il ne changea pas seulement son ame, mais qu'il troubla l'économie de son corps; qu'il y imprima des vestiges de ses passions; et que cette impression fut infiniment plus forte et plus profonde, que celles qui se font par les péchés que les hommes commettent présentement.

« Adam devint donc par-là incapable d'engen-

(1) Voy. la *Dissertation Phys. sur la force de l'imagination des femmes enceintes*, 1737, in-8°, et la *Lettre sur l'imagination des visionnaires*.

« drer des enfants qui eussent le corps autrement
« disposé que le sien ; de sorte que les âmes étant
« jointes , au moment qu'elles sont créées , à ces
« corps corrompus , elles contractent des inelina-
« tions conformes aux traces et aux vestiges impré-
« mées dans ces corps ; et c'est ainsi qu'elles con-
« tractent l'amour dominant des créatures ; ce qui
« les rend ennemies de Dieu.

« Mais , pourquoi les âmes , qui sont des sub-
« stances spirituelles , contractent-elles certaines
« inclinations , à cause de certaines dispositions de
« la matière ?

« On peut , pour expliquer cela , supposer que
« Dieu , en formant l'être de l'homme par l'union
« d'une âme spirituelle avec une matière corporelle
« et voulant que les hommes tirassent leur origine
« d'un seul , avait établi ces deux lois , qu'il jugea
« nécessaires pour un être de cette nature.

« La première , que le corps des enfants serait
« semblable à celui des pères , et aurait à peu près les
« mêmes impressions , à moins que quelque cause
« étrangère ne les altérât.

« La seconde , que l'âme unie au corps aurait cer-
« taines inclinations , lorsque son corps aurait cer-
« taines impressions.

« Ces deux lois étaient nécessaires pour la pro-
« pagation du genre humain ; et elles n'eussent ap-
« porté aucun préjudice aux hommes , si Adam ,
« en conservant son innocence , eût conservé son

« corps dans l'état auquel Dieu l'avait formé ; mais
 « l'ayant altéré et corrompu par son péché, la jus-
 « tice souveraine de Dieu, infiniment élevée au-
 « dessus de la nature, n'a pas jugé qu'elle dût pour
 « cela changer les lois établies avant le péché ; et
 « ces lois subsistant, Adam a communiqué à ses
 « enfants un corps corrompu.

« Mais comment doit-on concevoir cet amour
 « dominant de la créature, que l'ame contracte
 « lorsqu'elle est jointe à des corps qui viennent
 « d'Adam ?

« On le doit concevoir, comme on conçoit la grace
 « justificante dans les enfants baptisés : c'est-à-dire,
 « que comme l'ame des enfants, par la grace qu'elle
 « reçoit, est habituellement tournée vers Dieu, et
 « l'aime de la manière que les justes aiment Dieu
 « durant le sommeil ; de même l'ame des enfants,
 « par cette inclination qu'elle contracte, devient
 « habituellement tournée vers la créature, comme
 « sa fin dernière, et l'aime comme les méchants ai-
 « ment le monde pendant qu'ils dorment : car il ne
 « faut pas s'imaginer que nos inclinations périssent
 « par le sommeil, elles changent seulement d'état ;
 « et ces inclinations suffisent pour rendre les uns
 « justes, quand elles sont bonnes, et les autres mé-
 « chants, quand elles sont mauvaises (1). »

« Cette explication de M. Nicole, toute ingénieuse

(1) Nicole, *Inst. sur le Symb.*, Inst. II, G. II.

qu'elle est, ne donne encore aucunes lumières sur la manière dont le péché d'Adam s'est transmis à ses enfants. Ce théologien ne la donne aussi que comme probable. Mais il est risé de voir, par toutes les raisons que j'ai rapportées pour réfuter les sentiments des autres, qu'une telle explication n'est rien moins que probable.

« Il résulte donc que, puisque tous les efforts des plus grands génies qui ont paru depuis plus de dix-sept cents ans, n'ont point été suffisants pour nous donner une idée raisonnable de la manière dont le péché d'Adam s'est transmis à sa postérité, que d'ailleurs cette transmission répugne à toutes les notions que nous avons de la justice et de la bonté de Dieu, ce dogme doit être regardé tout au plus de la manière dont les Pélagiens (1) et les Sociniens le re-

(1) Quant aux difficultés générales des Pélagiens, l'on peut consulter les historiens ecclésiastiques : quant à celles qu'ils tiraient particulièrement des écrits des SS. Pères, etc., et les raisons qu'on leur a opposées, l'on peut consulter St. August. *Op. imperf.*, lib. II, cap. CLXXXI; lib. V, cap. CXXXI. — ID., *de Nat. et Grat.*, lib. III, cap. IX et XXX. — VOSSIUS et le CARD. NORIS, dans leurs *Hist. Pelag.* — PETAU, *de Dogm. Theol.*, tome III, ubi agitur de Pelag. et Semipelag. *Hist.* — URSINIUS, *Antiquitates Britann. Eccles.*, cap. VIII et seqq. — GARNIER., *Dissert. de primis Auctoribus et Defensoribus Histor. Pelagianæ*, in *Appendice posterior.* Ad Prim. Part. Oper. MARII MERCATORIS. — Remarques sur la Biblioth. de M. DU PIN, in-8°. Paris, 1692, tome I. WHISTON, *de imputatione divini Peccati Adami posteris ejus universis*, in-8°. Lond. 1711, etc.

Quant aux Sociniens, leurs opinions sur cet article, sont en

gardent ; c'est-à-dire , qu'il faut prendre les passages de l'Écriture , qui portent que nous avons péché en Adam , comme ne signifiant autre chose , sinon qu'Adam a donné à toute sa postérité l'exemple du péché ; que tous les hommes l'ont imité , et que c'est en ce sens qu'ils ont péché en Adam. »

Voilà , mon cher , continua le vieillard , comme je raisonnai en moi-même , et à quoi je m'en tins d'abord sur l'article du péché originel. Mais ma raison , acquérant , de jour en jour plus de lumières ; je parvins à découvrir que nous n'avions pas plus péché en Adam par imitation que par contagion. C'est ce que vous entendrez ci-après.

Je passe à l'article de la présence réelle et de la transubstantiation.

quelque sorte les mêmes que celles des adversaires de ces derniers. Ainsi , il est inutile de grossir cette note de citations et de renvois.

CHAPITRE VIII.

Suite des aventures du Vieillard.

Il n'y a point d'effort que les théologiens de l'Eglise Romaine n'aient fait, et qu'ils ne fassent encore tous les jours, pour démontrer que le corps et le sang de J.-C. existent réellement sous les apparences du pain et du vin dans l'Eucharistie : il n'y a point de rhétorique qu'ils n'emploient, pour faire comprendre que les passages des SS. Pères, où il est affirmé que les espèces eucharistiques ne sont que des signes du corps et du sang de J.-C. ne sauraient prouver qu'il fût jamais venu dans l'esprit de ces Pères le moindre doute sur la présence réelle. L'on a beau leur opposer que leur autorité, et leur manière d'interpréter les SS. Pères, ne sont point des arguments suffisants pour prouver ce mystère, que les calvinistes enseignent le contraire sur des principes infiniment mieux fondés ; que J.-C. étant dans l'usage d'employer très-souvent des allégories et des paraboles, c'est de cette manière que l'on doit entendre les paroles de l'institution de l'Eucharistie, etc. Ils répondent que ce sont les calvinistes mêmes qui sont mal fondés dans leurs raisonnements ; que si

J.-C. eût entendu que les paroles eucharistiques dussent être prises dans un sens figuré, il en aurait averti les apôtres ; mais qu'il ne l'a pas fait ; qu'au contraire, il les a suffisamment préparés à prendre ces paroles à la lettre, en leur disant à Capharnaüm que sa chair était véritablement viande, et son sang véritablement breuvage ; que ceux qui ne mangeraient point sa chair et ne boiraient point son sang, n'auraient point la vie éternelle (1). Ils ajoutent qu'il a répété la même chose aux juifs, qui s'étonnaient de ces paroles ; qu'il a dit ailleurs à ses apôtres qu'il était le pain de vie ; qu'il leur a promis ce pain de vie, etc., et ils concluent de-là que le sens littéral des paroles eucharistiques doit être celui qui s'est présenté naturellement à l'esprit des apôtres, lorsqu'ils les entendirent proférer : cela est si vrai, continuent-ils, que tout homme raisonnable sent, par expérience, que ce sens s'offre de même à son esprit, lorsqu'il les entend prononcer : cela est si vrai, que Zuingle fut plus de quatre ans à trouver que les paroles : Ceci est mon corps, doivent se rendre par celles-ci : Ceci représente mon corps.

L'on a beau leur répliquer que si le sens littéral de ces paroles s'offre d'abord à l'esprit, lorsqu'on les entend prononcer, la saine raison démontre incontinent le contraire : l'on a beau leur objecter que les quatre ans que Zuingle a mis pour trouver

(1) JOANN, vi.

le vrai sens de ces mêmes paroles, ne sont pas plus une preuve de leur sentiment, que les quatre jours qu'emploierait un homme à chercher une aiguille, ne prouveraient que cette aiguille n'était pas trouvable dans la minute; tout cela n'y fait rien : ils persistent dans leur opinion; et si on les met en colère, ils diront que non-seulement le corps et le sang de J.-C. existent sous les apparences du pain et du vin; mais que ce pain et ce vin sont véritablement transsubstantiés au corps et au sang de J.-C. Si on leur répond que cela n'est pas possible, ils repartiront que cela est très-possible, et le prouveront (1).

Voici mes preuves :

« 1. L'on prétend, disent-ils, qu'il est absurde de supposer qu'un chameau puisse passer par le trou d'une aiguille, parce qu'il faudrait que les parties de son corps se pénétrassent, et par conséquent, que la matière perdît son étendue et son impénétrabilité, etc.

« Nous répondons, 1^o que cette difficulté s'évanouit dans le système où l'on suppose que l'étendue est composée de points inétendus. 2^o Qu'elle s'évanouit de même, en supposant que l'essence de la matière consiste dans toute autre chose que dans l'étendue et l'impénétrabilité. 3^o Que puis-

(1) Voy. FLAUCHET, *dict. des Hérés.*, au mot *Perenger*, et ailleurs, où il s'agit de combattre les sentiments de ceux qui nient la présence réelle et la transsubstantiation.

« que l'industrie humaine peut condenser l'air au
 « point de lui faire occuper 4000 fois moins d'espace
 « qu'il n'en occupe dans son état naturel, Dieu
 « peut réduire le corps d'un chameau à un point
 « cent millions de fois plus petit que sa grandeur
 « ordinaire, et par conséquent, le faire passer non-
 « seulement par le trou d'une aiguille, mais par les
 « pores les plus subtils que l'on puisse imaginer.
 « Nous appliquons ceci au corps de J.-C., et nous
 « disons qu'il peut être contenu dans les espèces
 « encharistiques, quelque petites qu'elles soient.

« II. Un corps quelconque peut se trouver dans
 « plusieurs lieux à-la-fois.

Voici comment :

« Un corps en mouvement existe dans plusieurs
 « lieux à-la-fois dans un temps déterminé. Un corps,
 « par exemple, qui parcourt 100 toises dans une
 « heure, se trouve dans 10 pieds différents, dans
 « une minute; si au lieu de 100 toises dans une
 « heure, ce corps en parcourt 6000, il parcourra
 « dans une seconde les 10 pieds qu'il parcourait
 « auparavant dans une minute : ainsi en augmentant
 « de vitesse à l'infini, il n'y a point de petite portion
 « de temps pendant laquelle ce corps ne puisse
 « parcourir plusieurs lieux; ou, si l'on veut, la ra-
 « pidité de son mouvement peut être assez grande,
 « pour que, dans la plus petite durée imaginable,
 « il se trouve en plusieurs lieux.

« D'ailleurs, le mouvement n'est, selon quelques

Dulaurens.—Tome III.

« philosophes, que l'existence ou la création suc-
« cessive d'un corps dans différents points de l'es-
« pace ; et la création est un acte de la volonté di-
« vine : or, qui peut douter que la volonté divine
« ne puisse créer si promptement, si rapidement,
« le même corps, que dans le même temps ce corps
« existe en plusieurs lieux, quelle que soit leur dis-
« tance, et quelque courte que soit la durée ? S'il
« ne répugne donc point que Dieu fasse exister un
« corps dans plusieurs lieux en même temps, et
« que ce corps y soit transporté, même sans passer
« par les intervalles qui séparent ces lieux, il ne
« doit point répugner aussi que le corps de J.-C.
« se trouve à-la-fois dans différentes espèces consa-
« crées.

« III. L'on dit que nos sens nous ont été donnés
« pour connaître l'existence, les propriétés des
« corps, ainsi que la nature des effets sensibles ;
« que c'est sur le témoignage de nos sens qu'est
« fondée la certitude que nous avons de la nais-
« sance, des miracles, de la mort, de la résurrection
« du Sauveur ; et que si le témoignage de nos sens
« peut être faux, suspect même, les principaux fon-
« dements de la religion s'écroulent sans ressource.

« Nous répondons à cela, que le dogme de la
« présence réelle étant une fois établi, et la possi-
« bilité de la réduction des corps à un volume infi-
« niment petit, de même que celle de leur existence
« en plusieurs lieux à-la-fois, étant démontrées, il

« n'est pas plus difficile de prouver qu'un corps peut
« être différent de ce que nos sens nous témoignent
« qu'il est, sans pour cela que nos sens nous trom-
« pent.

Voici cette preuve :

« Nous ne connaissons les corps que par des im-
« pressions excitées dans notre ame : or, ces im-
« pressions peuvent s'exciter dans l'ame, indépen-
« damment des corps, par une opération immédiate
« de Dieu sur nos ames : donc il n'y a point de liai-
« son nécessaire entre le témoignage de nos sens et
« l'existence des objets dont ils nous rapportent
« l'existence.

« La certitude du témoignage des sens dépend,
« par conséquent, de la certitude que nous avons
« que Dieu n'excite point en nous les impressions
« que nous rapportons aux corps. Ainsi, il est pos-
« sible que Dieu fasse sur notre ame les impressions
« que nous rapportons au pain et au vin, quoiqu'il
« n'y ait ni pain ni vin ; et celui qui le supposerait,
« n'affaiblirait point la certitude du témoignage des
« sens, s'il supposait, en même temps, que Dieu
« nous a avertis de ne pas croire nos sens dans cette
« occasion : or, c'est ce que nous soutenons ; car
« Dieu nous ayant fait connaître que par la consé-
« cration, le pain et le vin étaient changés au corps
« et au sang de J.-C. Il nous a suffisamment avertis
« de ne pas nous fier au témoignage de nos sens
« dans cette circonstance.

« Nos sens ne nous trompent donc pas , quoiqu'ils
 « nous avertissent qu'il existe , dans les espèces eu-
 « charistiques , toute autre chose que ce qui y existe
 « réellement.

Voici comment :

« Dieu peut faire que les rayons de lumière qui
 « tombent sur l'espace qu'occupaient le pain et le
 « vin, soient réfléchis après la consécration , comme
 « ils l'étaient auparavant : Dieu peut faire encore
 « que les particules subtiles , qui , en s'évaporant ,
 « occasionaient l'odeur du pain et du vin avant la
 « consécration , soient conservées , sans se dissiper :
 « Dieu peut faire enfin , qu'une force de répulsion ,
 « répandue autour du corps et du sang de J.-C.
 « prenne la forme des espèces eucharistiques , et
 « produise la solidité que nos sens y découvrent. Or,
 « Dieu opère ces choses , ou quelque chose de sem-
 « blable , au moment de la consécration : donc nos
 « sens ne nous trompent point dans cette occasion ;
 « puisqu'ils ne font que transmettre à notre ame
 « l'impression des objets dont ils sont frappés : donc
 « un corps peut être réellement différent de ce que
 « nos sens nous attestent qu'il est : donc le dogme
 « de la transubstantiation n'affaiblit point le témoi-
 « gnage de nos sens sur les miracles , et sur les
 « faits qui servent de preuve à la religion. »

Voilà de quelle manière les théologiens de l'Église Romaine prétendent démontrer la possibilité de la transubstantiation. C'est aussi en ces mêmes termes

que me parlait nn de ces messieurs , dans le temps que je travaillais à me débarrasser la cervelle de toutes les opinions qui choquent le bon sens. Mais voici ce que je lui répondis :

I. Vous vous fondez , Monsieur , sur l'hypothèse des points inétendus qui composent l'étendue , ou sur celle qui fait consister l'essence de la matière dans toute autre chose que l'étendue et l'impénétrabilité , pour prouver la possibilité d'un fait : or , une hypothèse ne peut servir de principe fondamental et certain à la démonstration de la possibilité d'un fait , encore moins d'un mystère tel que celui de l'existence du corps de J.-C. dans l'Eucharistic. L'hypothèse sert seulement à interpréter un fait , de la réalité duquel l'on est invinciblement convaincu. C'est ainsi que Descartes expliquait une expérience , par le moyen de la matière subtile ; Gassendi , par celui des atomes et du vide ; Newton , par celui de l'attraction , etc. Pour qu'une conséquence possible soit évidente , il faut que le principe le soit de même : or , nous n'avons aucun principe évident qui établisse la possibilité du passage d'un chameau par le trou d'une aiguille ; nous n'avons aucun principe évident que le corps de J.-C. puisse être réduit à une telle petitesse , qu'il soit contenu , non-seulement dans une hostie , mais encore dans la mille-millionième partie d'une hostie , ainsi que les catholiques le croient : donc votre raisonnement est faux en tout point.

Mais je vous accorde , pour un moment , la possibilité de la réduction du corps de J.-C. à une petitesse infinie : une possibilité n'est pas un fait ; il n'est point prouvé que cette réduction se soit jamais faite ; et quand elle se serait faite et qu'elle se ferait encore tous les jours , il n'est point démontré qu'elle s'opère dans le cas dont il s'agit .

II. Un corps en mouvement existe certainement en plusieurs lieux dans un temps déterminé ; mais il est faux que la rapidité de son mouvement puisse être assez grande , pour qu'il se trouve dans plusieurs lieux à-la-fois.

Un corps est , de sa nature , indifférent au mouvement ou au repos : par conséquent , un corps étant une fois mis en mouvement , ne se mettra jamais de lui-même en repos ; ainsi qu'étant une fois en repos , il ne se mettra jamais de lui-même en mouvement.

Un corps est de sa nature tout-à-fait indifférent à quelque détermination ou à quelque vitesse que ce puisse être ; par conséquent , il ne changera jamais de lui-même ni la vitesse , ni la détermination qu'il a eues en dernier lien.

Il s'ensuit de-là que le mouvement d'un corps est proportionnel à la force qui l'engendre , et que la diminution de ce mouvement est proportionnelle à la résistance que ce corps éprouve dans sa direction. Or , la constitution de l'espace qui nous environne est telle , qu'un corps ne peut y être mu sans éprouver à l'instant de la résistance : donc il n'y a point

d'instant où il ne perde de son mouvement ; donc la vitesse de son mouvement est momentanée : donc ce corps ne peut se trouver dans plusieurs lieux à-la-fois.

Il est prouvé que la plus grande vitesse possible du mouvement d'un corps quelconque , n'a lieu que dans la direction rectiligne de ce même corps.

Je suppose , pour un instant , que la surface de la terre contienne 90,000,000,000 arpents d'étendue , et qu'au milieu de chacun de ces arpents il y ait un piquet planté : je demande s'il y a un homme raisonnable qui soutienne qu'une boule mue en direction rectiligne , puisse toucher tous ces piquets à-la-fois.

« D'ailleurs , dites-vous , le mouvement est l'exis-
« tence ou la création successive d'un corps dans
« différents points de l'espace , et la création est un
« acte de la volonté divine : or , qui peut douter que
« la volonté divine ne puisse créer si promptement ,
« si rapidement , le même corps , que dans le même
« temps ce corps existe en plusieurs lieux , sans pas-
« ser par les intervalles qui séparent ces lieux ,
« quelle que soit leur distance ? » — Mais cette
création successive des corps n'est encore qu'un sys-
tème , qu'une hypothèse , et je vous ai déjà dit qu'une
hypothèse ne pouvait servir de principe fondamen-
tal et certain à la démonstration de la possibilité d'un
fait....

J'allais répondre au troisième point , continua le
vieillard ; mais le théologien m'exempta de cette

peine : il me dit adieu brusquement , et disparut. C'était aussi le meilleur parti qu'il eût à prendre. Car lorsque, dans une controverse, l'on n'a que des absurdités à débiter , et de la confusion à attendre , il vaut mieux se taire , ou se retirer. Ce faisant , l'on répare autant qu'il est possible , par sa prudence , les impressions que l'on a faites par son ignorance.

Je passe à l'article de la Trinité,

CHAPITRE IX.

Suite du discours du Vieillard.

Un des plus grands hommes que la France ait produit, un théologien pieux, sage, éclairé, dont les ouvrages sont remplis de raisonnements solides, d'une métaphysique profonde, et d'une érudition peu commune; en un mot, le célèbre Arnaud parle en ces termes de la Trinité : Ce mystère confond la raison, et la révolte. S'il y a au monde des difficultés insolubles, ce sont celles qui suivent ce dogme, qui établit : « que trois personnes, réellement distinctes, « n'ont qu'une même et unique essence; et que cette « essence, étant la même chose, en chaque personne, que les relations qui les distinguent, elle « peut se communiquer, sans que ces relations qui « les distinguent, se communiquent. » Si la raison humaine s'écoute elle-même, elle ne trouvera en soi qu'un soulèvement général contre ces vérités inconcevables. Si elle prétend se servir de ses lumières pour les pénétrer, elles ne lui fourniront que des armes pour les combattre. Il faut, pour les croire, qu'elle s'aveugle elle-même; qu'elle fasse taire tous ses raisonnements et toutes ses vues, pour s'abaisser

et pour s'anéantir sous le poids de l'autorité divine (1).

Ce raisonnement me parut hardi, téméraire même, la première fois que je le lus. Mais lorsque je vins à réfléchir de bonne foi sur le dogme de la Trinité, lorsque j'eus examiné les sentiments de Cerinthe, des Ébionites, de Théodore, de Praxée, de Basile, de Valentin, de Marcion, de Berylle, de Noet, de Sabellius, de Paul de Samosate, ainsi que ceux de leurs adversaires sur le même sujet, je vis, à mon tour, que ce dogme était, non-seulement contraire aux lumières les plus claires de la raison, mais qu'il anéantissait en même temps l'unité de Dieu. L'examen des opinions d'Arius, de Macédonius, de Théodore de Mopsueste, de Nestorius, et de quelques théologiens des siècles suivants, me confirma dans ce jugement; et la lecture des ouvrages de Socin, de Sandius, de Zuicker, de Biddle, de Sherlock, de Whiston, de Clarke, et de leurs partisans, acheva de faire de moi le plus déterminé antitrinitaire, qui eût paru depuis la mort de Jésus-Christ, jusqu'à ce jour (2).

(1) Arnaud, *Perpétuité de la foi*, pag. 19, édit. de 1666.

(2) Ceux qui voudront s'instruire de tout ce que l'on a avancé pour et contre le dogme de la Trinité, depuis la naissance du christianisme jusqu'à aujourd'hui, pourront consulter :

I. Les anciens historiens ecclésiastiques, tels qu'Éusèbe, Socrate, Socrôme, Théodore, et les ouvrages des SS. Pères.

II. Les histoires et mémoires ecclésiastiques modernes, tels que

En effet, si on suppose, d'un côté, que le premier homme s'est corrompu par l'abus qu'il a fait de

le *Nucleus Hist. Eccl.* de SARNIUS. — Les *Mém. pour servir d l'Hist. Eccl.* de M. DE TILLEMONT. — La *Biblioth. Eccl.* de M. DU PIN. — *Hist. Eccl.* FRID. SPANHEIM. — *l'Hist. Eccl.* de M. FLEURY. — Le *Diction.* de BAILE, aux noms des plus fameux Antitrinitaires, etc.

III. Les écrits des Antitrinitaires et des Sociniens du xvi^e siècle, tels que ceux de Michel Servet, de Lælius Socin, de Bernard Ochin, de Valentin Gentilis, de George Blaudrate, de François Davidis, de George Engedin, de Jean Somer, de Fauste Socin, et autres, dont il est fait mention dans LEBLANCETSKI, *Hist. Reform. Polon.*, lib. II et III. — Dans SANDERS, *Biblioth. Anti-Trinit.* — Dans SCALIO, *Hist. Conf. Aug.*, tom. II, lib. VI, cap. IV. — Dans WAGNERIUS, *Hist. Staton.*, pag. 83 et 84.

IV. Les écrits des Antitrinitaires et des Sociniens du xvi^e siècle, tels que ceux de Jean Volkelius, de Martin Ruar, de Christophe Ostorode, de Jean Schlichting, des deux Lubienietzki, d'Audré Wissowatius et autres, dont les ouvrages se trouvent séparément, ou dans la bibliothèque des Frères Polonais.

V. Les écrits des plus fameux Ariens Anglais, tels que ceux de Biddle, de Samuel Clarke, de Guillaume Whiston, etc.

VI. Les écrits anonymes des Unitaires, répandus en Hollande, tant parmi les Anabaptistes, que parmi d'autres sectes.

VII. Les meilleurs auteurs, qui ont écrit contre les Antitrinitaires, de tous les siècles, tels que BULL, *Judicium Eccl. Catholica trium prior. seculor.*, etc. *Defensio Fidei Nicenæ in ejusd. Auct. Operibus* ex Édit. GRABIL. — STEPH. LE MOINE, *Varia Sacra*, etc., tom. I, édit. in-4^o. 1685. — BOSSUET, sixième avertissement contre JURIEU. — COTELIER, *PP. Apost.* ex édit. CLERICO, tom. II. — PRÆTIVUS, *Dogm. Théol.* — SPANHEIM, *Elenchus controvers. cum Socianis*. — BARROW. — STILLINGFLEET. — ÉDOUARD, etc.

la liberté qu'il avait reçue de son créateur, et que la corruption de ce premier homme s'est communiquée à toute sa postérité; si l'on suppose, d'ailleurs, que Dieu, touché du malheur des hommes, a envoyé un sauveur pour les racheter; je dis que ce sauveur ne peut être le fils de Dieu, égal à son père, et Dieu lui-même; parce que Dieu étant un être simple, indivisible, éternel, et ne procédant de personne, il est impossible que l'essence de la divinité consiste dans la pluralité des personnes.

Dien est un être simple, exempt de composition et de divisibilité: or, affirmer qu'il y a plusieurs personnes distinctes en Dieu, est faire de Dieu un être composé et divisible: donc cette assertion est fausse.

Tout acte de génération exige nécessairement l'existence antérieure du générateur, à celle de la chose engendrée; or, Dieu le Fils est, dit-on, engendré de Dieu le Père: donc il n'est pas Dieu; et les termes de génération éternelle et immédiate, dont les théologiens se servent, ne signifient rien.

Il faut dire la même chose du Saint-Esprit.

Ceux qui, pour éluder la force de ces arguments, avancent que l'unité de substance, n'excluant point la multiplicité des personnes, il est très-possible qu'il y ait plusieurs personnes en Dieu, quoiqu'il n'y ait qu'un Dieu, avancent une absurdité (1).

Car chaque personne existante dans une sub-

(1) Voyez *PLAQUEZ*, *Dict. des Hébrs.*

stance, est, ou cette substance entière, ou partie de cette substance. Si elle est cette substance entière, elle ne peut être une personne différente d'une autre personne que l'on supposerait dans la même substance : si elle n'est que partie de cette substance, il y a donc quelque chose de plus complet, de plus parfait qu'elle n'est ; mais chaque personne de la Trinité est Dieu, et rien n'est plus parfait que Dieu.

Ceux qui disent que les trois personnes distinctes qu'il y a en Dieu, ne composent point la substance divine, qu'elles n'en sont point les attributs, etc., mais que dans cette substance simple, il existe trois choses analogues à ce que nous appelons personne, ne raisonnent pas mieux. Car puisque les trois personnes distinctes qu'il y a en Dieu, ne sont, ni attributs, ni parties de la substance divine, mais trois choses analogues à ce que nous appelons personne, que sont donc ces trois choses?... Ce sont, me répond-on, des affections distinctes de cette substance.

Mais des affections distinctes supposent, dans une substance, plusieurs manières d'être, de sentir, d'agir, distinctes ou différentes ; et quelles manières d'être, de sentir, d'agir, distinctes ou différentes, peut-on supposer dans L'ÊTRE IMMUTABLE ; INCOMPRÉHENSIBLE, DANS CELUI QUI EST CE QU'IL EST ?

Quand même on accorderait que la substance divine est susceptible d'affections distinctes, (ce qui

serait absurde) et que chaque personne de la Trinité est une affection de cette substance ; qui nous a dit que ces affections se bornent au nombre de trois ?

Je m'en tiens à ce peu de raisonnements ; car si je voulais m'enfoncer dans les objections, je n'aurais jamais fini.

En effet, si l'on faisait un corps complet de toutes les raisons que les Trinitaires ont apportées pour expliquer ce mystère, ce corps serait peut-être la meilleure preuve que l'on pourrait donner de l'excès d'extravagance où l'esprit humain peut parvenir, lorsqu'il se permet de bâtir sur des principes désavoués par la plus saine raison ; ce serait une collection confuse d'impertinences, de sophismes et d'absurdités entassées les unes sur les autres, et qui n'aboutissent qu'à établir la plus monstrueuse des opinions. Il ne faut pas s'étonner, après cela, si les peintres se sont ingérés de représenter la Divinité, tantôt avec trois têtes, ou trois faces, comme les païens représentaient Géryon et Janus ; tantôt sous une triple figure, comme la Chimère et Fidius : ce qui serait une impiété horrible, si ceux qui font de telles choses avaient le sens commun (1).

(1) Ce que dit ici le vieillard, est vrai : car, entr'autres représentations en ce genre, j'ai vu, dans un ancien Missel, à l'usage du diocèse du Mans, le titre de la Messe de la Trinité sur lequel l'image de cette Trinité est représentée de deux façons différentes. La première, est une tête à trois faces, dont celle du milieu sert aux deux autres. La seconde, est un personnage ayant trois vi-

Mais, dira-t-on, quoiqu'aucun chrétien n'ait une idée assez claire des personnes de la Trinité, ni une idée assez complète de la substance divine, pour concevoir comment ces personnes existent dans cette substance; il doit cependant y croire leur existence, parce que cette existence est suffisamment prouvée par plusieurs passages de l'Écriture.

sages, tenant de la main gauche le globe du Monde, et levant la droite, avec le ponce et les deux premiers doigts étendus, et les deux autres pliés. J'ai vu aussi une espèce de *Diurnal*, où, après cette inscription, *Sequentur Suffragia Sanctorum et Sanctarum, primò, de Sanctissimâ Trinitate*, etc. l'on voit un vieillard à barbe fourchue, assis sur un trône, ayant une grande couronne sur la tête, un pigeon, avec les ailes étendues sur la poitrine, et un crucifix entre les jambes.

Ne voilà-t-il pas un symbole bien respectable pour représenter la Divinité? Que dirait Socrate, ou tel autre sage de l'antiquité, s'il revenait sur la terre? ne dirait-il pas que le monde, pour être deux mille ans plus vieux que de son temps, en est cent fois plus impie?

C'est une chose singulière que ces sortes de tableaux profanes et sacrilèges, dont quelques-uns même de l'Église Romaine se sont scandalisés. Gerson, prêchant un jour à Paris, sur la nativité de J.-C., reprocha aux carmes de cette ville, d'avoir dans leur église un tableau indécent, dont la représentation pouvait faire croire que la Vierge accoucha, non-seulement du Sauveur, mais de la Trinité tout à-la-fois. *Cavendum est*, inquit Gerson, *in sermone quem habuit Parisiis, de Nativitate Domini, ne aliqua falsa pingatur historia. Hoc dico propter quamdam imaginem (Virginis) quæ est in Carmelitæ, et similes; quæ in ventribus earum unam habent Trinitatem, veluti si tota Trinitas in Virgine Mariâ carnem assumpsisset humanam.* MOLANUS, *Hist. Imag.*, lib. II, cap. II.

Je réponds à cela , que si certains passages de l'Écriture semblent établir le dogme de la Trinité , d'autres passages non moins clairs le détruisent. Or , une telle contradiction réduit l'homme à un pyrrhonisme parfait sur cet article : donc il n'y a que la raison seule qui puisse le déterminer ; et cette détermination ne peut être qu'en faveur des passages les plus conformes à la raison.

Que l'on ne dise pas que les passages qui contredisent le dogme de la Trinité , sont faits pour être interprétés d'une façon différente de leur sens littéral ; car je demanderais d'où l'on sait que les passages qui affirment qu'il y a trois personnes en Dieu , sont les seuls qui aient le privilège d'être interprétés à la lettre ?

Que l'on ne m'apporte point des raisons fondées sur des autorités ; car je demanderais les raisons sur lesquelles ces autorités sont fondées ? Or , ces raisons primitives et fondamentales n'existent pas , et ne peuvent exister : donc il y a dans le dogme de la Trinité un pléonasme injurieux à l'unité , à l'indivisibilité de la substance divine.

CHAPITRE X.

Fin du discours du Vieillard.

J'EN étais là de mon examen des mystères, poursuivit le vieillard, lorsqu'il me vint tout-à-coup un violent soupçon sur l'authenticité de l'Écriture.

S'il est extravagant d'ajouter foi aux mystères, dis-je en moi-même, il ne le doit pas être moins de regarder comme un dépôt de vérités révélées, des livres dont on ne connaît ni leurs auteurs, ni leur origine (1); des livres dont le canon n'a pu être déterminé par plus de dix-sept cents ans de disputes (2);

(1) D'où savons-nous que les écrits que nous lisons sous le nom de Moïse, sont de lui, puisque nous n'en avons point vu les originaux? et si nous les voyions, qui nous assurerait qu'ils sont écrits de la main de Moïse? De plus, quand nous serions assurés de cela? quelle certitude avons-nous que tout ce que Moïse a écrit, est vrai, Qui nous assurera que les évangélistes ont assisté à tout ce qu'ils ont écrit? Et quand même nous croirions qu'ils ont assisté à tout ce qu'ils rapportent des actions et des paroles de J.-C., ils ont pu manquer de mémoire, et mentir, comme tout homme peut tromper et être trompé. D'où pouvons-nous savoir aussi, avec certitude, que ce que nous lisons sous leur nom, soit leurs véritables écrits, non falsifiés et non supposés? ALBERT, PIERRE, *Hérarch. Eccl.*, liv. 1, chap. 11.

(2) Du PIN, *prolog. sur la Bible*. — R. SIMON, *Hist. Critique Dulaurens*. — Tome III

et dont la variété de leçons est si grande, si nombreuse (1), que celle du Nouveau Testament passe

du V. et du N. Test.—GRABER, Specil. Sæc. 1, page 320.—MILLIUS, Prolog., page 23.—BEVERIDGE., apud. ENI, Bibliot. Sacr., p. 376, — ID., Codex Can. vind., à CLERICO édit. pag. 117. — RICHARD. BENTLEY, et autres.

(1) Voyez les mêmes auteurs, ainsi que les *Exercitationes Biblicæ* du Père Martin, et notamment le passage suivant, touchant le Nouv. Test.

« Variantium lectionum immensa moles multorum animos suspensos reddit, iisque suspiciones hand parvas inficiet parum quid certi ex libris in omni commate, imò in omni ferè commatis parte variantibus, expectari posse. Depravationem illam textûs græci, quæ ejus auctoritatem labefaetet, ex magnâ illâ lectionum varietate quam in exemplaribus græcis R. Stephani invenit, arguit Morinus : Quantos igitur de textu eodem triumphos agent pontificii, cum viderint eas lectiones à Millio quadruplo auctiores factas, et demùm appendice copiosa locupletatas ? Id insuper easse nostræ haud officere existimo, quod corruptelas interpolationesque hand pascas, ab ipsis ecclesiæ inennabulis, ævoque penè Apostolico St. Scripturis accidisse sidenter Millius pronunciet. WHITBY. *Examen var. Lect. Millii*, p. 3. et 4.

« La prodigieuse quantité de Leçons différentes, recueillies
« par ce docteur, doit naturellement remplir l'esprit de doutes et
« de soupçons, et ne promettre rien de certain de ces livres qui
« sont donnés à lire en tant de différentes manières, et qui varient
« si fort, non-seulement à chaque verset, mais encore en chaque
« partie du même verset. Le Père Morin a prouvé la dépravation du
« texte grec, parcequ'il avait trouvé tant de diverses leçons dans
« les copies manuscrites de R. Étienne ; ce qui, à la vérité, affai-
« blit beaucoup l'autorité de ce texte. Mais quel triomphe pour les
« papistes ! quand ils verront que le nombre de ces leçons diffé-
« rentes a été si prodigieusement augmenté par le docteur Mills,

les trente mille (1); des livres qu'un chacun tourne en sa faveur, selon qu'il lui plaît, et dont chaque secte s'est servie comme d'une règle de plomb ou d'un nez de cire (2); des livres qui ne sont qu'une lettre morte qui souffre tout; qu'on peut tronquer et falsifier à sa fantaisie; et qu'on peut hardiment comparer à une gaine banale, qui reçoit toutes sortes d'épées; (3) des livres dont l'autorité n'est pas plus grande que celle de l'Histoire de Tite-Live, ou des Fables d'Ésope, ou de tel livre apocryphe, rejeté du canon sacré par les chrétiens modernes (4); des livres, dis-je, remplis d'obscurités, de contradictions, d'absurdités, et qui, pour le bonheur des hommes, auraient dû ne jamais paraître (5): de tels

« et par le long supplément qu'on y a ajouté. Quoi qu'il en soit, la
 « cause des protestants ne reçoit pas peu de préjudice de ce que
 « ce docteur dit, avec tant d'assurance, qu'il y avait grand nom-
 « bre d'endroits corrompus et falsifiés, presque dès le commence-
 « ment du christianisme, et du temps même des Apôtres.

Voyez aussi JEAN GREGORY, *Præfat. oper. Poeth.*

(1) VARIENUS, *Præf. Nov. Test.*

(2) Voyez GRILL. BAYLE, *Catéchisme de Controv.* composé par ord. de l'Archev. de Bordeaux. Traité 1, quest. vi. — PIGNUS, *ubi sup.*, lib. 1, cap. iv; lib. v, cap. iv.

(3) COSTERI, *Enchiridion*, cap. 1.

(4) Voyez WOLFGANG. HERMAN. *Præjug. légiti.* contre le pap., II^e. Part., page 104. — PET. SIMONIS, *Episcop. Ipr.*, lib. de *Verit.*, cap. xxx. — BELLARM., *de Verbo Dei*, lib. iv, cap. iv, § *POTR.* — LINDANUS, lib. de *Opt. Gen. interpretandi*, in *Præf.* — MOSER, — VALENTIA, et autres auteurs, tant Cath. que Protest.

(5) « Il y a une infinité de passages de l'Écriture, qui contiennent

livres enfin, ne portent aucun caractère de divinité et d'inspiration.

Un Être tout puissant, qui s'est proposé de faire

en eux de grands mystères, mais qui sont enveloppés d'un nuage si épais, obscurcis d'ombres si impénétrables, relevés par des impressions si sublimes, enrichis de tant d'allégories et d'ornements de rhétorique, si profonds en matière, et si cachés par la manière dont le sujet est quelquefois revêtu et déguisé, qu'il semble que Dieu ait eu le dessein de nous les donner pour exercer nos esprits, nous convaincre de notre incapacité, nous faire supporter charitablement les uns les autres sur le fait de la religion, et nous humilier en nous-mêmes, plutôt que pour y trouver les principes de notre créance, et les articles de notre foi. » TAILOR, évêque de Dow et de Connor, en Irlande, *Ouvrages Polémiques*, page 905 et suiv.

« Il y a tant de milliers de copies des Écritures, qui ont été écrites par des personnes de partis et d'opinions si opposés, de tempéraments et de génies si contraires, d'esprits si différents en habileté et en faiblesse, qu'on reconnaît une grande variété dans le Vieux et le Nouveau Testament, par la seule lecture qu'on y fait. » *Ibid*, page 966.

« Il se rencontre en plusieurs endroits de l'Écriture un double sens, qui est, tantôt littéral, tantôt spirituel, et qu'il faut encore subdiviser : car le sens littéral est, ou naturel, ou figuratif ; et le spirituel, est quelquefois allégorique, et quelquefois analogique ; d'autres fois, une même phrase comprend plusieurs sens littéraux. » Page 967.

« Plusieurs endroits de l'Écriture renferment de grands mystères et des points de la dernière importance, qui cependant sont écrits d'une telle manière que l'on n'a aucune marque certaine pour découvrir si le sens doit être pris à la lettre, ou figurativement. »

« Il s'en trouve quelqu'autres, qui sont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raisons, et sur des sujets que l'on

connaître aux hommes des vérités sublimes et nécessaires, ne permettra jamais que les livres qui contiennent ces vérités s'égarent, se perdent, ou soient

croirait être les mêmes en apparence, et qu'il faut cependant expliquer dans un sens tout différent. » Page 969.

« On lit certains passages de l'Écriture, qui renferment de si grands mystères, qu'il n'y a que des personnes très-savantes qui puissent en avoir l'intelligence.

« Il arrive, dans l'Écriture, la même chose que dans toutes les sciences, dont les systèmes sont exprimés d'une manière qui souffre plusieurs explications; et soit, parce que le sujet est compris sous des termes généraux, ou parce que l'esprit humain est rempli d'une infinité d'idées, ils représentent à la pensée de différentes personnes, et même d'une seule, des choses tout-à-fait dissemblables, quelquefois contraires, et le plus souvent remplies de variétés : ce qui est si ordinaire à l'Écriture, que s'il ne s'agissait pas d'une chose aussi sérieuse et aussi sacrée, il y aurait de quoi divertir sa pensée, en voyant à côté de dessins différents, on peut faire servir un même passage.

« La manière dont les Livres Sacrés sont écrits, est telle, que la suite de leurs passages ne peut nous servir à avoir une connaissance certaine du sens qu'ils renferment; car, lorsqu'ils moutent⁶ en avant deux ou trois sujets, qui sont comme les antécédents de ce qu'on en doit inférer, quelle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y cherche est juste, et que la conséquence qu'on en tire répond à ses prémises ? Ainsi, ce n'est pas le moyen de trouver le sens de l'Écriture, que de le chercher dans l'enchaînement de certains passages, dont l'un ne dépend point de l'autre, et qui présentent à la pensée des choses d'une nature différente de ce qu'on avait lu dans le passage précédent.

« Il est vrai que la comparaison des passages est un grand moyen qu'on prétend avoir pour fixer le sens de l'Écriture; mais ce savoir-

corrompus : de tels livres porteront constamment des marques incontestables de leur origine, de leur inspiration, de leur ancienneté, et de leur pureté : les noms et l'histoire de ceux qui les ont écrits seront hors de toute contestation ; mais il n'y a point d'accidents, de changements, que les Écritures n'aient éprouvés ; point de critique, de contradiction qu'elles n'aient essayées, et dont elles ne soient susceptibles avec justice et à tous égards.

Un maître juste et bon, qui a la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, ne prescrira rien à croire à ses serviteurs, que dans des termes proportionnés à leur intelligence : s'il veut que ses serviteurs aient la meilleure opinion possible de sa

faire demanda une capacité si étendue, que les habiles théologiens n'ont pu s'empêcher de varier, ou dans les paroles, ou dans le sens, d'altérer les circonstances, et de changer les termes ; l'on peut donc assurer, avec raison, qu'il n'y a rien au monde dont les étourdis puissent faire un plus méchant usage, puisque ceux qui y apportent le plus de précaution sont si sujets à se tromper ; en un mot, il y a de quoi arrêter et embarrasser l'esprit le plus intelligent.

« On croit pouvoir exposer les Écritures par l'analogie qu'elles ont avec la raison. Mais comme il faudrait pour cela que les hommes eussent un intellect universel, muni des principes infaillibles par lesquels chacun pourrait prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y aurait rapport ; cette manière de raisonner est aussi sujette à illusion qu'une autre. Car il en est de la raison comme du goût des hommes, etc. » Page 970. — BACANUS, *Théol. Schol.*, part. II, tom. II, post. Tract. 1, cap. III, quest. 7, dit à peu près la même chose que M. TAYLOR.

justice et de sa bonté, il ne leur prescrira rien qui répugne à cette justice, à cette bonté : s'il veut qu'ils croient uniformément, qu'ils exécutent parfaitement ce qu'il leur prescrit, ses ordres ne contiendront aucune contradiction réelle ou apparente : et les Écritures sont remplies de choses inintelligibles, contradictoires, injurieuses à la justice, à la bonté, à la toute-puissance et à la majesté de Dieu.

Quels sont donc les livres où Dieu a parlé aux hommes ? C'est, premièrement, celui que les hommes ont sans cesse devant les yeux, et dans lequel ils ne lisent pas ; c'est ce grand livre de la nature qui nous environne de toutes parts ; ce livre clair, expressif, inaltérable, conçu par l'Être suprême, et formé par sa main adorable. 2 Ce sont ces sens internes et communs à tous les mortels, cette raison (1),

(1) « Est quidem vera lex, recta ratio, Naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat ; quæ tamen neque probos frustra jubet, aut vetat ; nec improbos jubendo aut vetando movet. Hinc legi nec abrogari fas est ; neque derogari ex hac aliquid licet ; neque tota abrogari potest. Nec verò aut per Senatûm, aut per Populûm, solvi hæc lege possumus ; neque est querendus explanator, aut interpreter ejus alius. Nec erit alia Lex Romæ, alia Athenis, alia nunc alia posthac ; sed omnes gentes, et omni tempore, una lex, et sempiterna, et immutabilis continebit ; nusque erit communis quasi magister et imperator omnium Dens, ille legis hujus inventor, disceptator, lator ; cui qui non parebit ; ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur ; atque hoc ipso luet maximas penas, etiam

cette conscience (1), ce désir constant d'être heureux qui les agite. Voilà les livres qui contiennent les vérités les plus sublimes, les règles de notre devoir, et le chemin de la félicité.

si cetera supplicia, quæ putantur, effugerit. » *Cicero., de Republ.*, lib. III, apud. Lactant. *Inst. divin.*, lib. VI, cap. VIII.

« La droite raison est certainement une véritable loi, conforme
« à la nature, commune à tous les hommes, constante, immuable,
« éternelle, qui porte les hommes à leur devoir par ses comman-
« dements, et les détourne du mal par ses défenses : qui, comme
« elle, ne commande ni ne défend pas inutilement aux gens de
« bien, ne force pas un plus les méchants par ses commandements
« ou par ses défenses. Il n'est permis ni de retrancher quelque
« chose de cette loi, ni d'y rien changer, ni de l'abolir entière-
« ment. Le sénat, ni le peuple, ne sauraient en dispenser. Elle n'a
« besoin d'autre interprète que de notre propre conscience. Elle
« n'est point autre à Rome, et autre à Athènes, autre aujourd'hui,
« et autre demain. Seule éternelle et invariable, elle obligera tou-
« tes les nations, en tout temps et en tout lieu ; parce que Dieu,
« qui en est l'auteur et l'interprète, et qui l'a lui-même publiée,
« sera toujours le seul maître, le seul souverain de tous les hom-
« mes. Quiconque violera cette loi, renoncera à sa propre nature,
« se dépouillera de l'humanité, et sera, par cela seul, rigoureuse-
« ment puni de sa désobéissance, quand il éviterait d'ailleurs tout
« ce qu'on appelle ordinairement supplice. »

(1) « Conscientiam à Diis Immortalibus accepimus, quæ divelli à nobis non potest. » *Cicero., pro Cluent.*

« La conscience nous a été donnée par les Dieux ; rien ne peut
« nous l'ôter. »

Corrector affectuum et animæ pædagogus.. OROSCO.

« La conscience est le correcteur des affections et le pédagogue
« de l'âme. »

« C'est dans ces livres aussi, ô Dieu ! s'écria ici
« le vieillard, que je veux lire toute ma vie. Je veux
« admirer ta puissance dans la création de l'univers ;
« ta sagesse, dans l'ordre et l'harmonie qui y rè-
« gnent ; ta bonté dans la fin de ton ouvrage, dans
« les moyens qui tendent à cette fin ; c'est-à-dire ,
« dans le bonheur des êtres sentants et intelligents,
« et dans les rapports que ces êtres ont entr'eux ,
« ainsi qu'aux objets qui les environnent.

« C'est à la lueur de ce divin flambeau que tu
« m'as donné pour m'éclairer dans ma croyance et
« ma conduite, c'est à l'aide de cette raison, dont
« tu m'as doué, que je veux marcher dans le sen-
« tier de la vertu. Tout autre guide m'égarerait.
« C'est aux avertissements seuls, à la voix secrète
« de ma conscience, que je veux me rendre, pour
« fuir le mal que tu hais ; et si cet instinct si natu-
« rel à chercher le bonheur, me fait former des dé-
« sirs, ils n'auront pour but que ta gloire, ton hon-
« neur, et l'exécution de ta volonté.

« J'ai marché long-temps dans une voie étroite
« et ténébreuse, parsemée d'obstacles et environ-
« née de précipices ; je suis parvenu à connaître le
« chemin lumineux de la vérité... Grand Dieu ! je
« mériterais ton courroux éternel, si j'abandonnais
« ce chemin pour rentrer dans les ténèbres d'où je
« suis sorti. »

Voilà mon enfant, poursuivit le vieillard, de quelle
manière je suis parvenu à être tel que vous me

voyez. J'ai été élevé dans la religion de mes pères ; j'ai examiné, j'ai réfléchi ; un trait de lumière a pénétré dans mon cœur ; il a dissipé mes doutes ; il a borné mes recherches, mes réflexions ; et l'erreur et le préjugé y ont fait place à la vérité.

Si je me trompe, ô mon fils ! c'est que de deux problèmes donnés, je me suis décidé pour celui où j'ai trouvé l'évidence. Dieu serait injusto, s'il me condamnerait pour avoir fait l'usage le plus naturel de ma raison. Mais mon Dieu est le Dieu de Socrate ; mon Dieu est le Dieu du Rabbin dont je vous ai parlé : il ne sera pas plus injuste envers moi qu'envers eux.

CHAPITRE IX.

Réflexions que je fis sur le discours du Vieillard.

Comme il était tard lorsque le vieillard eut fini de parler, je retournai dans ma chambre, et je me mis à faire les plus sérieuses réflexions sur tout ce qu'il m'avait dit.

J'examinai d'abord son opinion sur le péché originel; et tout ignorant que je suis, je vis clairement que ce péché ne peut avoir lieu; et que le mal moral, que l'on dit être la cause du mal physique, a une toute autre origine que la désobéissance du premier homme.

Voici comme je raisonnai sur ce point :

« Il est certain, qu'à considérer le monde en général, l'on y remarque un dessin, un ordre, une harmonie, une perfection, qui annoncent la sagesse et la puissance de son auteur; mais qu'à le considérer en détail, l'on y découvre un désordre si grand, que l'on ne peut s'empêcher de penser d'abord qu'un être injuste ou impuissant a formé l'univers, ou qu'un principe malfaisant se plaît à troubler, autant qu'il est en lui, l'ordre établi par un principe bienfaisant.

« Pour prouver ce que j'avance , il suffit de faire
« quelques remarques sur notre espèce.

« A considérer cette espèce en général , ou dans
« chacun de ses individus en particulier , l'homme
« nous semble d'abord une créature accomplie :
« rien de mieux entendu , rien de plus parfait que sa
« structure extérieure ; rien de plus proportionné
« à sa nature , à son usage , que ses membres , que
« ses facultés sensibles. L'anatomie nous découvre
« en son corps mille parties admirables , qui , par
« leur liaison , leurs rapports et leur destination ,
« font un tout plus admirable encore.

« A considérer cet homme du côté de ses facultés
« spirituelles , il pense , il généralise ses idées ,
« il juge de leurs rapports ou de leurs oppositions ;
« il se détermine , il agit ; il revêt ses idées de termes ou de signes arbitraires ; il perfectionne son
« imagination et sa mémoire ; il communique ses
« pensées ; il perfectionne toutes ses facultés , il atteint aux arts , aux sciences et la nature entière
« lui est soumise.

« Mais ces perfections de l'homme sont amplement contrebalancées par ses défauts. Ce corps si
« accompli est en butte à tous les maux : la faim , la
« soif , d'autres besoins naturels , un nombre infini
« de maladies , lui font sans cesse la guerre ; les accidents de toute espèce l'environnent ; un rien le
« blesse , le déchire , le meurtrit ou le tue ; l'action
« réciproque et continu des solides et des fluides ,

« l'impression variée des éléments , le détruisent
 « tantôt tout d'un coup , tantôt l'altèrent insensi-
 « blement , et le conduisent à une vieillesse insup-
 « portable , qui n'est terminée que par la mort.

« L'homme n'est pas mieux partagé du côté de
 « l'ame que du côté du corps ; les chagrins , les désirs
 « en tout genre , l'assiègent continuellement ; l'or-
 « gueil , l'avarice , l'envie , la colère , le rendent
 « dur , injuste , cruel , et propre à faire le malheur
 « de ses semblables , en faisant le sien propre. En
 « un mot , tout concourt à faire voir que le mal en
 « lui l'emporte de beaucoup sur le bien (1).

(1) Voici une esquisse qu'un poète du quinzième siècle nous a laissée du mal moral :

Cur ergo , fortissem si me vocet arbitur urnæ ,
 Mordicâs invitam vitam retincho? vel agrè
 Migrabo , ut multi ? neque enim fas ; imò libenter
 Destituam mundum hunc fœdum , innumerisque refertum
 Fraudibus atque dolis , incestibus atque rapiolis ;
 Est ubi nulla fides , pietas ubi nulla , nec ulla
 Justitia et pax gè requies ; ubi crimina regnant
 Omnia ; ubi frater fratri insidiatur ; ubi optat
 Interitum patris natus , mulierque mariti ,
 Atque vir uxoris : nemo est vel rarus ubique
 Qui non furetur (modò possit) non rapiatque ,
 Qui non sit fallax , qui non sicio ore loquatnr ;
 Ut meritò possit mundus spelunca latronum
 Dici. Eo Reges sub honesto nomine , nec non
 Pontifices , spoliant populos ; en depeculantur
 Certatim cives , laniantes viscera matrum.
 Quidat stupra loquar ? sunt cuncta libidineplena ;
 Et passim prostant , et clam fodiantur ephebi.
 Quis non morchatur ! myste , vafrique cœulli ,

« Voilà pour ce qui regarde l'homme. Il n'est pas
 « mal partagé, à ce que l'on voit : or, toutes les
 « autres espèces, tous les autres individus qui exis-

Quos castos decet esse, palam cum pellicibus, vel
 Furtim cum pueris, matronis virginibusque
 Nacte diuque cubant : sunt qui consanguinearum
 Inguinibus gaudent : iacent pectus quoque multi ;
 Et rura, et silva infames, ubi quæque lupabar.
 Adde tot instantes casus, tam multa pericla
 Quæ impendent semper mortalibus : adde labores
 Atque duos, et tot ridenda superstitionum
 Agmina, quæ opus est cervice subdere : quando
 (Præ pudor!) ignari sophiæ, crassique cerebri,
 Doctrinæ niros, (quibus est sola alea curæ,
 Aut nutrire canes et equos, volucresque rapaces,
 Continuisque joci puerilem ducere vitam)
 Scepta tenent, præsumunt populis, urbesque gubernant.
 Hinc tanta errorum scabies, tot stultitiarum
 Colluvies, hinc et tot millia flagitiorum.

PALMORI, in *Virg.*, pag. 122.

Le passage suivant est un petit tableau de l'homme, considéré tant dans le physique que dans le moral.

« Cætera videntur sentire naturam suam : alia pernecitatem, usurpare, alia præpetes volatus, alia vires, alia mare : hominem nihil scire sine doctrinâ, non fari non ingredi, non vesci, breviterque, non aliquid naturæ spontè quàm fieri. Itaque multi existere, qui non nasci optimum censerent, aut quàm occysimè aboleri. Uni animantium luctus datus est, uni luxuria, et quidem innumere- rabilibus modis, ac per singula membra : uni ambitio, uni avaritia, uni immensa vivendi cupiditas, uni superstitio, uni sepulture cura atque etiam post se defuturæ. Nulli tamen vita fragilior, nulli rerum omnium libido major, nulli pavor confusior, nulli rabies acrior. *Plin., Hist. nat., lib. vii.*

« tent dans l'univers , l'univers entier , le sont de
 « même : tout ce qui existe est un composé de bien
 « et de mal , d'ordre et de désordre , de perfections
 « et d'imperfections. Cet assemblage monstrueux
 « de choses si opposées , annoncent donc d'abord
 « ou deux principes éternels , nécessaires , indé-
 « pendants , qui produisent tout le bien et tout le
 « mal qu'ils peuvent produire , ou un principe uni-
 « que , qui n'est ou ni souverainement bon , ou ni sou-
 « verainement sage , ou ni souverainement puissant.

« Le dogme du péché originel est donc la chose
 « la mieux imaginée pour opposer au système des
 « principes , ou pour disculper la Divinité d'impuis-
 « sance et de méchanceté.

« Car , en supposant que Dieu avait créé l'homme
 « libre , et que , par l'abus de sa liberté , l'homme
 « fit naître non-seulement le désordre qui règne en
 « lui ; mais encore celui qui est hors de lui (1) , c'est
 « à l'homme seul que l'on doit s'en prendre de tous
 « les maux qui existent. Si la raison nous dit que la
 « toute-science de Dieu aurait dû prévoir cet abus ,
 « et sa bonté l'empêcher ; ou du moins qu'il devait
 « juger qu'il était possible , et déterminer l'homme
 « au bien moral ; ne lui donner de liberté que pour
 « faire ce bien ; en un mot , ne laisser dans l'âme de

(1) C'est le sentiment de bien des théologiens , que le péché originel est , non-seulement la cause du désordre moral , mais aussi du désordre physique , tant général que particulier.

« l'homme aucune force pour s'écarter des lois aux-
« quelles le bonheur est attaché : si la raison nous
« dit encore que nous voyons tous les jours des pa-
« rents qui par un effet de leur prévoyance, de leur
« prudence et de leur tendresse, préviennent, au-
« tant qu'il est en eux, le mauvais usage que leurs
« enfants pourraient faire des biens qu'ils leur don-
« nent ; à plus forte raison un Dieu qui est infini-
« ment bon, qui est le père commun de tous les
« hommes, aurait dû prévoir les effets de ses pré-
« sents, et ne pas accorder à ses enfants une liberté
« funeste qui pouvait être la cause de leur perte :
« si, dis-je, la raison nous représente ces choses,
« et mille autres qui les valent, etc., l'autorité de
« l'Écriture est là ; il faut se taire, ou se contenter
« de dire, comme un bon chrétien : « La chose est
« ainsi ; Dieu a eu ses raisons de permettre que
« l'homme péchât. Ces raisons me sont incompré-
« hensibles ; mais elles sont sans doute dignes de sa
« sagesse infinie. »

« Mais tout le monde n'est pas chrétien, et tous
« les chrétiens n'ont pas la docilité de s'en tenir à
« ce qu'on leur donne pour article de foi. Il y en a
« parmi ces derniers, et je suis de ce nombre, qui,
« méprisant la tradition et l'autorité d'autrui, se
« croient juges naturels de l'Écriture, parce qu'un
« chacun étant obligé de croire ce qu'elle contient,
« chacun est en droit de l'interpréter : or, l'on ne
« peut croire ce que l'on ne peut comprendre ; donc

« tout ce que l'Écriture contient en ce genre , doit
 « être laissé pour ce qu'il est , on doit être inter-
 « prété dans un sens métaphorique , propre à notre
 « édification ou à notre instruction.

« L'Écriture , qui est la parole de Dieu , et non
 « une chimère , comme le croit le vieillard , est la
 « règle de notre foi et de notre conduite. Cela étant ,
 « l'on ne peut supposer que Dieu nous y propose des
 « objets de foi qui répugnent à notre raison , ni qu'il
 « nous y ordonne des choses que nous ne pouvons
 « comprendre.

« Or , le dogme du péché originel , par qui l'on
 « prétend que le mal est entré dans le monde , n'est
 « point une chose que la raison puisse compren-
 « dre ; au contraire , il répugne à toutes les notions
 « communes , il est même injurieux à la justice , à
 « la bonté de Dieu ; donc Dieu , qui est un maître
 « juste et bon , ne peut exiger qu'on admette une
 « pareille absurdité ; donc le mal a une toute autre
 « origine que la désobéissance d'Adam ; donc les
 « passages de l'Écriture , sur lesquels ce dogme est
 « fondé ne forment point un objet de notre croyance ;
 « ou s'ils forment un tel objet , c'est dans le cas où
 « ces passages peuvent être entendus de chacun de
 « nous , d'une manière propre à son édification ou
 « à son instruction.

« Mais voyons , examinons un peu d'où le mal
 « tire son origine.

« Nous savons que tout ce qui existe dans l'uni-
Dulaurens.—Tome III.

« vers ne peut être l'effet du hasard ; tout ce qui
« existe tire son origine d'une première cause , qui
« est Dieu : or , examinons si Dieu peut être l'au-
« teur du mal !

« L'on ne peut définir le mal par une privation
« qui tient du non-être, comme une maladie est
« une privation de la santé, ou une injustice une
« privation d'un acte de justice ; car l'on pourrait
« dire que la santé est une privation de maladie, et
« un acte de justice une privation d'injustice : la
« maladie est un état aussi réel que celui de santé :
« un homme qui égorge son frère , fait un acte
« aussi réel que celui qui fait du bien à son en-
« nemi.

« Il résulte de-là que le mal en général, (c'est-à-
« dire le mal moral et le mal physique) est un être
« réel et positif, de l'existence duquel l'on ne peut
« douter, non plus que de l'existence de l'univers.

« Le néant ne peut avoir produit le mal : car son
« pouvoir égalerait celui de Dieu ; ce qui est impos-
« sible : Dieu ne peut avoir créé le mal ; car Dieu
« est juste et bon ; une autre cause que Dieu ne peut
« avoir produit le mal , car Dieu a créé tout ce qui
« existe.

« D'où le mal tire-t-il son origine ? De l'essence des
« choses. Qu'entend-on par les choses ? Tout ce qui
« existe dans l'univers. Mais tout ce qui existe dans
« l'univers compose l'univers ; tout ce qui compose
« l'univers est formé par un ouvrier ; tout ouvrier

« dirige son ouvrage sur un plan ; lorsque le plan est
« bon , l'ouvrage l'est de même ; comment donc les
« choses qui composent l'univers , produiraient-elles
« le mal , si elles avaient été formées sur le plan d'un
« ouvrier intelligent ? Mais Dieu est cet ouvrier ; cet
« ouvrier est intelligent ; de plus , il est bon , juste
« et tout-puissant ; le plan qu'il a formé est parfait ;
« son ouvrage l'est de même : encore un coup , d'où
« le mal tire-t-il son origine ?... »

Voilà comme je raisonnais pour tâcher de découvrir l'origine du mal ; mais lorsque j'en fus-là , je ne pus aller plus loin. Celui qui est parvenu à ce point , touche au *non plus ultra* de la raison humaine. Qu'il se tourne de quel côté qu'il voudra , il ne trouvera aucun jour pour passer outre. Les systèmes des manichéens , des marcionites , et de leurs semblables , toutes les difficultés que Bayle a forgées sur ce point , ne prouveront jamais qu'il y a deux principes , dont l'un est essentiellement bon , et l'autre essentiellement méchant , ni qu'il y a de l'injustice et de l'impuissance en Dieu ; non plus que l'Écriture et ses commentateurs , tous les écrits des SS. Pères et des antagonistes de Bayle , n'établiront la solidité du dogme du péché originel , ni ne feront voir comment l'existence du mal peut s'accorder avec les attributs que Dieu possède.

Il nous est donc très-permis de jeter les yeux sur tout ce qui nous environne , et de calculer le bien et le mal que nous voyons ; mais c'est perdre notre

temps que de chercher l'origine de ce dernier, de même qu'à la fonder sur des absurdités telles que la chute du premier homme. Il est toujours inutile, et souvent dangereux, de vouloir approfondir des choses au-dessus de la portée de notre entendement : il n'y a que l'orgueil ou la folie qui puissent donner lieu à une telle entreprise.

CHAPITRE XII.

Suite de mes réflexions sur le discours du Vieillard.

Je ne m'amusai point à examiner le dogme de la présence réelle et de la transsubstantiation ; il me tardait trop de passer en revue celui de la Trinité. Mais comme ces termes d'attributs, d'affections, de substance, de substance simple dans laquelle il existe trois choses analogues à ce que l'on appelle personnes (1), étaient au-dessus de ma faible conception, je m'attachai uniquement à la nature de J.-C. et je formai un raisonnement plus simple, et plus à ma portée ; ne doutant point que si je venais à bout de me démontrer que J.-C. est Dieu, je n'aurais point grande peine à prouver que le Saint-Esprit le fût aussi ; au contraire, si je trouvais que J.-C. ne fût pas Dieu, le dogme de la Trinité tombait de lui-même.

Entre tous les chrétiens qui existent sur la terre, dis-je en moi-même, les uns affirment la divinité de J.-C., et les autres la nient.

J.-C. est Dieu, disent les uns ; c'est un blasphème

(1) Voyez ci-devant, p. 92 et suiv.

horrible que d'affirmer qu'il n'est qu'une simple créature.

J.-C. n'est qu'une simple créature, disent les autres; c'est un blasphème exécrationnel que d'affirmer qu'il est Dieu.

Car, disent les uns et les autres, il y a une distance immense entre Dieu et la créature. Dieu contient en soi toutes les perfections possibles; et la plus parfaite des créatures est remplie d'imperfections, n'est qu'un vil atome, en comparaison de Dieu; en un mot, la distance du fini à l'infini est infinie.

Si c'est une erreur monstrueuse que d'élever J.-C., simple créature, au rang de Dieu, les Trinitaires sont dans cette erreur.

Si c'est une erreur monstrueuse que d'abaisser J.-C., vrai Dieu, au rang des créatures, les anti-Trinitaires sont dans cette erreur à leur tour.

Si l'une ou l'autre de ces opinions est une erreur monstrueuse, c'est-à-dire, si la connaissance de la nature de J.-C. et la croyance en icelle, sont deux des principaux points de la révélation, l'Écriture s'exprime certainement d'une manière aussi claire sur cet article que sur les autres objets de la foi nécessaire à un chrétien.

Venons au fait : fondons notre raisonnement sur la croyance commune à tous les chrétiens, et laissons-les parler un instant.

I. Non-seulement Dieu s'est montré de tout temps

dans le spectacle merveilleux que la nature nous offre, disent-ils tous ensemble, et tout ce qui nous environne annonce l'existence d'un être éternel, intelligent, sage et tout puissant ; mais Dieu a daigné se révéler encore d'une façon particulière ; toute l'Écriture en fait foi ; il n'y a personne d'entre nous qui ne sache que les livres saints sont remplis de traits qui annoncent l'amour, la bonté, la justice, la miséricorde de Dieu envers les hommes ; il n'y a personne d'entre nous qui ne croie ces choses, parce que la connaissance qu'il en a est le fondement de sa croyance à cet égard.

II. Dieu, touché de l'ignorance et des égarements des hommes, a révélé qu'il enverrait le Messie pour les tirer de cette ignorance et de ces égarements ; l'Ancien Testament est rempli de figures et de prophéties qui représentent, qui annoncent la naissance miraculeuse, la vie admirable, la mort infame, la résurrection glorieuse de ce Messie ; l'Évangile contient l'histoire de ces faits ; aucun de nous ne doute de ces choses, parce que la connaissance qu'il en a est le fondement de sa croyance à cet égard.

III. Dieu a voulu que le Messie prêchât aux hommes l'humilité, la patience, la charité, la sobriété, la chasteté, le désintéressement ; qu'il éclairât leur entendement ; qu'il leur montrât le chemin de la perfection ; qu'il leur apprit leur destinée après cette vie, etc. Il n'y a personne de nous qui ne croie ces

choses, parce que la connaissance qu'il en a est le fondement de sa croyance à cet égard.

Si Dieu a voulu que tous les chrétiens connussent toutes ces choses, et que cette connaissance fût le fondement de leur croyance à cet égard, il aura voulu, à plus forte raison, qu'ils connussent la nature de ce Messie, c'est-à-dire de J.-C., et qu'ils le crussent tel qu'ils l'auront connu ; car une telle connaissance et une telle croyance sont les deux principaux fondements de la confiance qu'ils doivent avoir en leur Sauveur.

Si Dieu a voulu que tous les chrétiens connussent la nature de J.-C., et que cette connaissance fût le fondement de leur croyance à cet égard, l'Écriture s'exprime donc aussi clairement sur cette nature, que sur les autres articles de foi dont tous les chrétiens demeurent d'accord.

Mais les chrétiens diffèrent de sentiment sur ce point : l'Écriture ne s'exprime donc point clairement sur la nature de J.-C. Il aura été plus nécessaire que les chrétiens connussent et crussent universellement que J.-C. a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts, etc., qu'ils connussent, qu'ils crussent universellement que celui qui opérait ces merveilles fût Dieu lui-même, ou une simple créature. Il aura donc été plus nécessaire que tous les chrétiens connussent et crussent universellement que J.-C. ressuscité est monté au ciel, qu'ils connussent, qu'ils

crussent universellement ce qu'il était avant sa naissance. Quelle raison aurait donc en Dieu d'apprendre aux hommes la destinée de leur Sauveur, et de leur cacher sa nature et son origine?

Tout bien pesé, il est plus raisonnable de croire, on qu'il est exprimé clairement dans l'Écriture que J.-C. est Dieu, ou qu'il est exprimé clairement qu'il n'est pas Dieu.

Mais si l'une ou l'autre de ces expressions est claire et formelle dans les livres saints, pourquoi les chrétiens sont-ils d'un sentiment si diamétralement opposé sur cet article, tandis qu'ils conviennent unanimement de tant d'autres qui n'ont d'autre fondement que ces mêmes livres?

Serait-ce parce que la chose ne vaut pas la peine d'être examinée? Mais il ne s'agit pas moins que de faire d'une créature un Dieu, ou d'un Dieu une créature.

Serait-ce parce que cette question aurait été négligée? Mais il y a des siècles et des siècles qu'on la discute et qu'on l'agite de part et d'autre.

D'où vient, encore une fois, que les chrétiens diffèrent de sentiment sur un dogme si important? Serait-ce parce qu'il est indifférent de l'admettre, ou de le rejeter? Mais il s'ensuivrait qu'il serait indifférent d'admettre, ou de rejeter un autre dogme, puis un autre dogme, et généralement tous les dogmes : ce qui est d'une absurdité insoutenable.

Oh ! diront les partisans de la divinité de J.-C.,

le nombre de ceux qui nous contredisent est infiniment petit en comparaison du nôtre.... Si ceux qui feront une telle objection, se donnent la peine de consulter Saint Hilaire (1) Phébade (2), Saint Jérôme (3), Vincent de Lerins (4), et autres qui ont écrit pour ou contre les ariens, ils verront qu'ils s'en faut beaucoup que les partisans de la divinité de J.-C. aient toujours été les plus nombreux. Le grand nombre est une mauvaise preuve en faveur de la vérité : l'erreur est souvent le partage de la multitude. D'ailleurs il vaut mieux avoir raison avec un petit nombre de sages obscurs et méprisés, que d'avoir tort avec tous les théologiens de la terre, et leurs adhérents (5).

(1) *Advers. Arian. Id. de Synod.*

(2) *Contra Arian. statim ab initio.*

(3) *Contra Error. Joan. Hierosol.*

(4) *Commonit. I, cap. vi.*

(5) « N'éconterons-nous point, dit St. Athanase, Jésus-Christ, qui dit qu'il y en a plusieurs d'appelés et peu d'élus; que c'est la porte étroite et le chemin étroit, qui mènent à la vie; qu'il y en a peu qui trouvent cette porte ou ce chemin? Quel homme de bon sens n'aimera mieux être parmi ce petit nombre qui entre en la vie, que d'être joint à cette multitude qui marche à la perdition? Si nous eussions vécu au siècle de St. Étienne, n'eussions-nous pas plutôt choisi son parti, quoiqu'il fût seul, accablé de pierres, et exposé à toutes sortes d'opprobres, que le parti de cette multitude, qui s'imaginait que la foi doit suivre le plus grand nombre? Un seul homme, qui a le sentiment droit, est plus à estimer que dix mille audacieux. C'est ce que l'Ancien Testament confirme; car

Mais à qui donc doit-on s'en rapporter sur ce point?... A la saine raison, qui ne nous dira jamais que deux ou trois font un; à ce flambeau inextin-

lorsque des milliers d'hommes tombaient sous le glaive de Dieu, un seul Phinée s'opposa à la bêche, et arrêta la colère du Seigneur. S'il n'eût pas résisté au torrent qui entraînait tous les autres, s'il eût approuvé ce que la multitude faisait, il ne se fût pas mis lui-même au-dessus de tout; il n'eût pas arrêté le déau de la vengeance divine, ni n'eût sauvé ce reste, qui fut, après cela, l'objet de la miséricorde de Dieu. C'est donc une chose digne de louange, qu'un seul homme soutienne hardiment le droit et la justice contre le sentiment de la multitude. Soyez, si vous voulez, submergés avec la multitude qui périt par le déluge; mais permettez-moi de me sauver dans l'arche avec le petit nombre. Soyez consumés, si vous voulez, avec les habitants de Sodome; je ne laisserai pas de sortir avec Loth seul. » ATHAN. II, Tract. *Quod Veritas non multitud. juat.*

« Ignorez-vous, dit St. Grégoire de Nazianze, que la foi, quelque misérable et abandonnée qu'elle soit, est mille fois plus heureuse que l'impiété, dans l'éclat et dans l'abondance? Est-ce que vous préféreriez la multitude des Cananéens, à un seul Abraham? ou tous les habitants de Sodome, à un seul Loth? ou tous les Madianites, à un seul Moïse? Cependant vous savez que ces saints hommes n'étaient que des étrangers et des voyageurs parmi ces peuples. Dites-moi, je vous prie, si les trois cents qui accompagnèrent Gédéon, n'étaient pas plus à estimer que ces milliers, qui l'abandonnèrent lâchement? si les serviteurs d'Abraham, qui étaient en petit nombre, n'étaient pas à préférer à tous ces rois, qui avec des armées innombrables, ne laissèrent pas d'être vaineux? Mais encore, dites-moi, je vous prie, comment entendez-vous ce qui est dit, *Quand le nombre des enfants d'Israël sera-il comme le sable de la mer, le seul reste sera sauvé*; et cet autre passage: *Je*

guible qui nous a été donné pour discerner le vrai d'avec le faux; le bien d'avec le mal, par des caractères imprimés dans les choses mêmes, par leurs rapports, leurs liaisons, leurs différences; à ce flambeau divin que nous avons reçu pour connaître l'être éternel, indivisible, immuable, pour nous convaincre de la nature de sa volonté, de la beauté de la vertu, et de la laideur du vice... Mais à quoi sert donc l'Écriture, si l'on peut découvrir la vérité et atteindre à la perfection par le seul secours de la raison?... L'Écriture sert à la raison comme un bâton sert à un voyageur : elle sert de défense et de soutien contre les attaques des passions, et les atteintes de l'erreur. Mais l'Écriture n'en est pas moins soumise à la raison (1); parce que le bâton est fait pour le voyageur, et non le voyageur pour le bâton.

Mais les théologiens et les pasteurs sont ceux que

m'en suis réservé sept mille, qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal? La chose ne va pas comme vous vous l'imaginez : non, sans doute ; car Dieu ne prend point plaisir à la multitude. Pour vous, vous comptez vos milliers ; mais Dieu compte ceux qui acquiescent son salut : vous ramassez un grand monceau de poudres ; mais moi, j'assemble les vaisseaux d'élection. Il n'y a rien de si grand devant Dieu, qu'une doctrine pure, et une ame qui est remplie et ornée des dogmes de la vérité. » Orat. xxxii.

(1) « L'Écriture sainte, la tradition, les conciles, les Pères, sont bien des témoins dans les disputes, où il s'agit de quelques points de doctrine ; mais la raison en est le juge. » TAYLOR, *Liberté de prophétiser*.

l'on doit écouter en matière de foi ; ils ont fait leur étude de ces choses , ils sont plus éclairés.... En matière de foi , comme en toute autre chose , l'on ne doit écouter que la saine raison (1) ; si les théolo-

(1) « Dans tout ce qui regarde la foi , dit le docteur Taylor , il s'agit de nous persuader nous-mêmes ; et nous devons prendre garde que nous soyons persuadés raisonnablement. Nous agirions d'une manière très-déraisonnable , si nous nous rendions à une moindre évidence , au mépris d'une évidence plus grande et plus forte. Chaque individu humain est en droit d'en connaître , s'il se croit capable de raisonner ; et s'il ne le croit point , rien au monde ne l'oblige de décider et de faire un objet de sa foi , d'une proposition qu'il n'est pas en état d'examiner. » *De la liberté de prophétiser*, p. 507.

« Un homme sage , dit le même auteur , qui a des idées de tous les obstacles presque insurmontables qui se rencontrent à développer les sens mystérieux de l'Écriture , ne peut point se soumettre , à l'égard de ces matières , au jugement des autres ; et il serait bon qu'on laissât à chacun la liberté de juger de ces sujets soi-même : liberté , qu'on n'a aucun droit de lui ôter , à moins qu'on ne se connaisse en état de le garantir de l'erreur , par le moyen d'une infailibilité absolue. Mais qui est-ce qui a cette infailibilité ? » *Id. ibid.*

« Si l'on veut que les fidèles soient obligés à recevoir aveuglément la doctrine de leurs pasteurs , sans avoir aucun droit d'en examiner la nature ou la qualité , et que ce soit un crime que d'entreprendre cet examen ; si l'on veut que l'autorité des pasteurs , de quelque manière qu'on les considère , séparément ou conjointement , on tous ensemble , ou le plus grand nombre , soit sans bornes ou sans mesures à l'égard des choses de la foi , du culte , et des règles générales des mœurs , et qu'il faille croire , de foi divine , et pratiquer tout ce qu'ils disent , sans s'en informer plus avant ; c'est une maxime que nous nions , et que nous soutenons contraire à la parole de Dieu , à la droite raison , et aux véritables intérêts du christianisme. » CLAYNE , *Déf. de la Réform.*, p. 55 , de l'édition de 1683 , in-4^o.

giens et les pasteurs débitent quelque chose qui lui soit conforme, à la bonne heure, écoutons-les : si non, laissons là les théologiens et les pasteurs ; pensons par notre tête, et non par celle des autres.

Enfin, si l'on m'oppose qu'il y a des passages dans l'Écriture qui affirment formellement que J.-C. est Dieu, je répondrai, avec le vieillard : « qu'il y a » « d'autres passages qui affirment formellement le » « contraire : or, une telle contradiction réduit » « l'homme à un pyrrhonisme parfait sur ce point ; il » « n'y a donc que la raison qui puisse le déterminer, » « et cette détermination sera toujours en faveur des » « passages les plus conformes à la raison (1). » D'ailleurs, quand même il n'y aurait point de passages qui contrediraient ceux qui affirment que J.-C. est Dieu, ces derniers devraient être interprétés dans un sens métaphorique, et non autrement. Est-ce qu'il y a quelques passages dans l'Écriture qui contredisent formellement celui qui contient les paroles eucharistiques ? Non : les calvinistes ne rejettent le sens littéral de ces paroles, que sur ce qu'il établit un dogme qui répugne aux lumières les plus claires de la raison. Eh ! pourquoi donc ne pourrait-on pas faire de même à l'égard de tous les passages qui établissent des dogmes absurdes ?

Telle sera dorénavant ma façon de faire ; tout ce qui s'appelle mystère sera chez moi réputé pour rien.

(1) Voyez ci-devant, pages 95, 96.

CHAPITRE XIII.

Fin de mes raisonnements.

Quoique je trouvasse à propos de rejeter tout ce qu'on appelle mystère, ainsi que le vieillard avait fait, je me donnai bien de garde de rejeter l'autorité, de nier l'inspiration des livres saints : je regardai une telle entreprise comme téméraire, dangereuse et criminelle. La raison seule, dis-je en moi-même, peut certainement nous faire découvrir la vérité, nous mener à la perfection, et nous y maintenir ; mais tout le monde peut-il faire un usage constant de sa raison ? Il a été donné au fort comme au faible, un surcroît de motifs et de moyens pour nous porter au bien : malgré le raisonnement du vieillard, et les autorités frivoles sur lesquelles il s'est appuyé (1), l'Écriture contient ces motifs et ces moyens ; pourquoi donc la rejeter (2) ? C'est trop présumer de ses propres forces que d'agir ainsi. Si

(1) Voyez ci-devant, page 96 et suiv.

(2) « L'Écriture sainte est comme un grand fleuve, dit St. Grégoire, qui a toujours coulé, et qui coulera jusqu'à la fin des siècles. Les grands et les petits, les forts et les faibles y trouvent cette eau vivante qui rejaillit jusque dans le ciel : elle s'offre à tous, et elle se proportionne à tous : elle a une simplicité qui s'a-

la suprême félicité consiste ici-bas dans la pratique de la vertu et dans la paix de l'âme ; nous devons regarder comme un don du ciel tout ce qui nous porte, tout ce qui nous aide à acquérir cette félicité ; nous devons, sous peine de méconnaissance et d'ingratitude, nous servir de ce don... Je m'en servirai donc ; et je remercierai Dieu d'avoir affranchi mon esprit de toute dépendance humaine, et de me voir dans un état mitoyen, d'où je puis fouler aux pieds l'erreur et la superstition, sans crainte de donner dans la présomption et l'incrédulité.

Voilà, cher lecteur, comme je parvins à distinguer le vrai d'avec le faux, par mes propres yeux, et comme je trouvai ce repos intérieur et désirable, que la philosophie du Compère ne m'avait pu donner.

Il ne me restait qu'à trouver le moyen de gagner du pain. Le vieillard m'avait promis de me montrer ce moyen ; il tint parole, et je me mis à travailler avec lui. Je le laissai penser à sa fantaisie, et je pensai à la mienne.

baisse jusqu'aux ames les plus simples, et une hauteur qui crêsoe et qui élève les plus élevés. Tous y puisent indifféremment ; mais bien loin de la pouvoir épuiser en nous en remplissant, nous y laissons toujours des abîmes de science et de sagesse, que nous adorons sans les comprendre. Mais ce qui doit nous consoler dans cette obscurité, c'est que, selon St. Augustin, l'Écriture sainte nous propose, d'une manière aisée et intelligible, tout ce qui est nécessaire pour la conduite de notre vie. » Voyez la *Préface du Nouv. Test. de Mons.*

Mais cette nouvelle association ne dura guère. J'avais à peine été trois mois avec le vieillard, qu'il mourut. Heureusement pour moi que je savais mon métier, et que ses pratiques me demeurèrent.

Il ne manquait donc rien à mon bonheur. Je travaillais une partie de la journée, et je donnais le reste à la lecture, à la méditation, ou aux réflexions. La promenade des champs était ordinairement destinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenais le long de la Tamise, je me mis à repasser dans ma tête les différents événements de ma vie. Lorsque j'en fus au naufrage où j'avais perdu mes anciens amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir sur leur sort : « Mon cher Compère ! m'écriai-je tout haut, vous n'avez jamais connu de vrai bonheur ; hélas ! si vous viviez encore, et que je pusse vous faire part du mien, je le ferais de tout mon cœur. Mais vous.... »

J'en étais là lorsque j'entendis quelque bruit derrière moi. Je me retournai.... Ciel ! que vis-je !... je vis le Révérendissime Père Jean de Domfront, qui riait de toutes ses forces de m'entendre parler seul.

CHAPITRE XIV.

Récit des aventures de Père Jean, après le naufrage, etc.

J'ets à peine reconnu le Révérend, que je me jetai à son cou, et je l'embrassai plus de cent fois. — Quoi ! c'est vous ! m'écriai-je ; par quel bonheur... ah ! mon cher Père Jean, serait-il possible... où est mon Compère ?.. où est Vitulos ?... où est Diego ? — Ils sont tous les trois ici, me répondit-il. — Menez-moi au plus vite où ils sont, repris-je : quoi ! vous vivez encore !... Ah ! mon cher Père Jean, contez-moi, je vous prie, par quel hasard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me suis tiré que par une espèce de miracle.

« Tu sauras, répondit Père Jean, que lorsque le vaisseau fut en danger de se briser, je montai deux futailles sur le pont, je les bouchai bien, je coulai à l'entour quelques cordes à nœuds ; je dis au Compère et à Vitulos que si nous venions à faire naufrage, ils eussent à saisir chacun une de ces cordes avec moi, et à s'abandonner ensuite à tout ce qu'il plairait à dame Fortune de faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avait mis dans un état à n'entendre aucune raison. Diego était étendu sur le plancher,

sans mouvement, sans connaissance, et dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnerre de Senlis. C'est pourquoi nous vous laissâmes là l'un et l'autre ; nous nous tinmes près de nos futailles ; et lorsque le vaisseau se brisa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous soutenir sur l'eau jusqu'au lendemain, que des pêcheurs de la côte nous recueillirent et nous menèrent à terre.

« Comme j'avais eu soin de ne pas oublier le reste de notre argent, et que dans le trouble que la tempête occasionait, j'avais escamoté au capitaine une boîte remplie de perles et de diamants, je regardai ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettais pourtant, ainsi que l'ami Diego ; mais je me consolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le Compère, interrompis-je ? — Le Compère, poursuivit Père Jean, parut très-sensible à ta perte, ainsi qu'à celle de l'Espagnol ; mais ma troupaille ne le toucha guère. Ce naufrage l'avait mis d'une humeur insupportable : une aventure assez fâcheuse qui nous arriva peu de temps après, acheva de lui tourner la tête ; il devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de Timon l'Athénien ; il accusa les hommes de méchanceté, le ciel d'injustice, et finit par devenir manichéen... Quoi ! le Compère est devenu manichéen ! Oui, manichéen, et très-manichéen. Mais écoute le reste de notre histoire.

« Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en Espagne et en Portugal, je

formai le dessein de passer en Angleterre. Je communiquai ma résolution à mon neveu et à Vitulos : le premier me dit de faire à ma fantaisie ; le second trouva que j'avais raison : là-dessus nous tirâmes droit à Lisbonne, où nous trouvâmes un vaisseau hollandais qui nous transporta à Londres.

« Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j'essayai, ainsi que Vitulos, de faire entendre raison au Compère ; mais nous perdîmes nos peines : le Compère nous dit qu'il était misanthrope et manichéen, qu'il voulait demeurer tel ; et qu'il romprait avec nous, si nous lui parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, et occupé à faire un livre où il prétend démontrer que les hommes, tant sauvages que policés, sont des sots, des injustes, des enragés ; et que le diable a autant à dire que le bon Dieu, dans le gouvernement de l'univers. Quant à Diego, il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai, par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenais un jour à Hyde-Parck, je vis un tas de monde attroupé : je voulus savoir ce que c'était, j'approchai, et j'aperçus au milieu de la foule le seigneur Diego qui faisait un sermon sur le dernier jugement. Il était dans un état à faire pitié : il était presque nu, il avait la barbe d'un ponce de long, les yeux enfoncés, et le visage exténué de misère. Cet état me toucha : je fendis la presse pour l'emmener, il me reconnut, et se mit à faire des exclamations terribles et des gri-

maces si effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutait, crut qu'il était possédé de plus de soixante quinze mille diables. La foule, qui était déjà assez forte, s'accrut dans un instant si prodigieusement, que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin, je l'en retirai : je le fis monter dans le premier fiacre que je trouvai, et je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il aperçut le Compère et Vitulos, ses exclamations redoublèrent, et ne finirent que très-long-temps après. Quand il fut un peu apaisé, je lui demandai par quel moyen il était échappé du naufrage : il me dit que Saint Nicolas et Saint Guillaume, auxquels il s'était recommandé pendant la tempête, l'avaient soutenu sur les eaux, jusqu'à ce qu'un vaisseau anglais le recueillit et le conduisit à Portsmouth ; et que ces Saints lui avaient révélé en même temps, que le monde devait finir bientôt.

« Voyant que je ne pouvais en tirer d'autres raisons, je le laissai tranquille ; et je lui défendis de sortir jusqu'à ce qu'il fût habillé plus proprement. Lorsqu'il fut en état de paraître, je lui fis promettre de ne plus prêcher, et je le laissai aller par la ville ; et à ses visions près, il nous sert très-affectueusement et fait assez bien les commissions dont on le charge. »

Père Jean finissait de parler, lorsque nous arrivâmes à son logement. Le lecteur me dispensera de lui décrire la joie que je ressentis de revoir mon cher Compère et mes anciens camarades ; elle fut inexpri-

mable, et celle de mon Compère ne fut pas moindre. — Ah! mon cher Jérôme! s'écria-t-il en me voyant, si tous les hommes te ressemblaient..... mais!... — Il allait continuer; mais les cris de joie et le tintamarre de Diego l'en empêchèrent; il se passa plus d'une demi-heure avant que nous pussions nous faire entendre.

La scène de l'Espagnol étant finie, nous nous dîmes tout ce que l'on peut se dire en pareille occasion: après quoi, je contai ce qui m'était arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le Compère contre le genre humain. Il avait cru jusqu'alors que tout ce qui existe était un composé de bien et de mal; il se persuada, pour le coup, que tout était mal: Vitulos fut presque de son sentiment: Diego ne douta plus que la fin du monde n'approchât (1): le Révérendissime jura qu'il étriperait autant de moines qu'il en rencontrerait: pour moi, quelque sujet que j'eusse de me plaindre, je trouvai que le Compère et Père Jean outraient les choses. Je ne disconvienais point qu'il y eût beaucoup de mal dans le monde, mais j'étais bien éloigné de croire que tout fût mal, et que le mal qui existe dans l'univers, pro-

(1) Un dévot, plus raisonnable que l'Espagnol, aurait tronqué que le procédé des inquisiteurs, envers son confrère Jérôme, était une action louable et sainte; mais il était parvenu à un tel point de folie, qu'il ne distinguait plus les bonnes actions d'avec les mauvaises.

cedât d'un mauvais principe, égal au bon. A l'égard de Père Jean, je lui dis que quand il étriperait tous les moines de la terre, la persécution des gens d'église n'en irait pas moins son train; que l'histoire de tous les temps prouve que résister à leurs violences est les irriter; que le plus court était d'éviter d'avoir quelque chose à démêler avec eux. Mais tout ce que je pus dire là-dessus fut inutile : l'oncle et le neveu persistèrent dans leurs opinions.

CHAPITRE XV.

Raisonnement sur l'opinion du Compère.

Le propre jour de ma réunion à mes anciens amis, je quittai le logement que j'avais pris ; mais je ne cessai point pour cela de copier de la musique, pour gagner de quoi fournir ma part à la dépense du ménage : j'étais devenu trop scrupuleux pour me servir du produit de la boîte que sa Révérence avait escamotée au capitaine portugais, avant le naufrage. Mais lorsqu'après toutes les informations possibles que je fis faire à Lisbonne, je fus certain que personne autre que nous n'était échappé de ce naufrage, j'nsai sans scrupule de la bourse commune, et je ne travaillai plus que pour m'amuser.

Tous mes souhaits auraient été satisfaits, si j'eusse vu mon cher Compère plus raisonnable, ou du moins, s'il eût renoncé à la manie qui le tenait de divulguer son manichéisme et ses autres sentiments, par le livre auquel il travaillait. Un jour que son esprit bourru s'était un peu adouci, j'employai tous les raisonnements dont j'étais capable, pour lui prouver que quand il y aurait cent fois plus de mal sur la terre, l'on ne pourrait en conclure que l'univers

ne fût souverainement gouverné par un être bon , sage, et tout-puissant. J'ajoutai que son opinion à cet égard n'était fondée que sur une prévention aveugle, et nourrie par son humeur atrabilaire; qu'il devait savoir, par sa propre expérience, combien l'on devait faire peu de fondement sur ces opinions outrées, qui ne nous paraissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés et nos passions, et jusqu'à ce que l'expérience et des connaissances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offusquait la vue. Enfin, je le priai de se souvenir que, puisqu'il haïssait les hommes pour leur méchanceté, il devait éviter d'être méchant à son tour; et que c'était l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avaient aucun fondement solide et réel, et qui pouvaient entraîner après elles les plus grands maux.

Le Compère, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingérais de faire le raisonneur. Depuis, lui répondis-je, que je me suis aperçu que dix ans de vos leçons ne m'avaient rendu ni plus savant, ni plus heureux; depuis que j'ai vu qu'un homme qui a assez de lumières, assez de pouvoir sur soi-même, pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, et assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des philosophes du siècle, n'a de maxime à suivre que celles qu'approuve le sens commun, n'a de route à tenir que celle que lui

prescrivent l'amour-propre, la justice et la modération. Laissons le monde tel qu'il est, et les hommes tels qu'ils sont : n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles, raisonnables, et demeurons-en-là. Le vrai bonheur ne consiste point dans des spéculations creuses, qui ne servent qu'à nourrir notre inquiétude et nous tourmenter : le vrai bonheur consiste à être à soi, et non à ses idées ; à être son propre maître, et non l'esclave de soi-même.

Je sais, aussi bien que vous, que les hommes sont généralement méchants. Je n'ignore pas non plus que le monde est rempli de maux : mon expérience en est garant. Mais dois-je pour cela haïr opiniâtrement tous les hommes ? Non : la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un principe malfaisant se plaît à troubler l'ordre établi dans l'univers ? Non : cette opinion ne ferait que troubler mon repos, qu'accroître mes maux, et les choses n'en iraient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les méchants, et non de la haine, et prenons garde en même temps de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les persécuteurs et les tyrans ; mais ne les haïssons pas. L'horreur et l'aversion sont, en ce cas, des sentiments naturels et raisonnables ; et la haine est toujours une passion aveugle et outrée, qui nous mine et nous dévore ; tandis que ceux qui

en sont les objets se moquent de nous. Plaignons les superstitieux et les ignorants; mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur et le ridicule; un sentiment plus humain doit être réservé pour ceux qui en sont atteints (1).

Bornons-nous encore à savoir que le mal existe; et n'étendons point nos regards plus loin : son origine est environnée de ténèbres impénétrables à la raison humaine. Il y a de la témérité, ou, pour mieux dire, de la folie à prétendre en savoir plus que les autres sur ce point, et surtout à penser comme vous faites. Que diriez-vous si, après avoir publié vos opinions, vous veniez à vous apercevoir que vous vous êtes trompé sur cet article, comme sur celui de la perfection des Sauvages? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité? Vous feriez plus; vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette espèce à celles dont les hommes sont infectés.

Par la ventrebieu, dit Père Jean, l'ami Jérôme vient de raisonner comme la raison même. La vie est trop courte et trop précieuse pour la passer dans la haine et l'amertume, dans des déclamations et des jérémiades continuelles sur la méchanceté des hommes, et sur les maux dont l'univers est rempli.

- (1) Recta volens animus, sapiens, et amator honesti,
Quosdam odio dignos judicat esse suo :
Nec tamen hoc toto depellit federe gnarus
Naturam errantum dividere à vitis.

BILLERS, *Anth. Sac.*

Pour moi, je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon estime, et rien de plus. Il est vrai que j'ai juré d'étriper tous les moines qui me tomberont dorénavant entre les mains; mais c'est de la façon qu'on extermine ces reptiles dangereux, dont le souffle empoisonne l'air, et dont la piqure tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude et mes recherches aux seuls plaisirs de la vie: Un flacon de vin bannait chez moi le souvenir de deux ans de diète et d'un siècle de mélancolie: un bon repas, un bon lit, et un tendron de quinze ans, m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a aussi quelque bien, et que la moindre dose de celui-ci défraie au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce qui s'appelle science. Savoir jouir est tout ce que je sais. C'est bien assez. Deux ans d'expérience devraient dessiller les yeux à un galant homme sur l'article des opinions qui ne sont fondées que sur des conjectures.

Mon neveu a donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui passent par la tête. Nos facultés intellectuelles sont bornées, ainsi que nos facultés corporelles: l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir sur cet article. Nos yeux sont faits pour distinguer certains objets, pour voir à une certaine distance, et rien de plus, rien au-delà. Pourquoi? Parce qu'il n'était point nécessaire que nous visions plus loin. Il en est de même de nos autres sens.

Un homme peut porter un fardeau , peut soutenir la fatigue , peut courir , sauter , voltiger , mieux qu'un autre ; il peut exceller par-dessus tous les autres dans un art ; mais sa force , son adresse , sont bornées fort près du point où sa supériorité le distingue des autres ; et s'il a pour quatre sols de bon sens , il sera le premier à s'apercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls raisonnéurs prétendent-ils outrepasser les bornes de l'intelligence humaine ? Sont-ils les seuls qui ignorent quelle est leur condition ? Ne savent-ils pas que les idées que nous nous formons des choses purement abstraites à notre égard , sont trop imparfaites pour servir de fondement à la découverte de l'origine et de la nature de ces choses ?

Lorsque je vois un sauteur de la foire sauter par-dessus une pique de douze pieds , plantée au milieu d'un théâtre , je dis qu'un tel saut est l'action la plus hardie , la plus adroite , de tous les sauteurs de la terre : mais lorsque je compare la distance qu'il y a entre la pointe de cette pique et le soleil , ce sauteur n'est plus à mes yeux qu'un vermisseau rampant sur un tas de boue.

Lorsque j'entends un orateur renommé débiter , d'un ton emphatique , quelque discours sur l'origine du mal , je dis qu'il est un habile homme ; qu'il sait se concilier l'attention de ses auditeurs , leur plaire , les persuader même ; mais lorsque je compare la matière qu'il traite à l'imperfection du

petit nombre d'idées qu'il a de cette matière, à l'impossibilité d'en acquérir davantage, je regarde cet orateur comme une grenouille qui coasse dans un marais fangeux.

Le nombre des vérités dont l'intelligence est à notre portée, est extrêmement petit, et ces vérités sont extrêmement simples; mais elles nous suffisent. Celles qui sont au-dessus de notre conception ne sont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer, sont des fous ou des imposteurs, qui éblouissent la multitude par un tas de sophismes absurdes, et les idiots qui les écoutent, ressemblent, comme dit Horace, à une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt; ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche; ils prennent tous diverses routes; chacun croit suivre la bonne; et plus il le croit, plus il s'écarte: quoique tous leurs égarements soient différents, ils n'ont pourtant tous qu'une même cause; c'est que leur guide les a trompés, et que la nuit les empêche de se redresser (1).

(1) Velut sylvis, ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit,
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit: unus utriusque
Error, sed variis illudit partibus.....

Luca., lib. II

CHAPITRE XVI.

Raisonnement de Vitulos sur ce qui a été dit dans le chapitre précédent.

Lorsque Père Jean eut fini de parler, Vitulos reprit la parole, et dit que nous avions raison l'un et l'autre, et que le Compère avait tort, surtout à l'égard de son manichéisme. Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste fût fondé; s'il vous restait l'ombre du sens commun et de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que de le divulguer. Le monde est tellement constitué, qu'il est des vérités très-peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition serait mille fois plus nuisible au genre humain, que l'erreur où il est à leur égard (1) : à plus forte raison, une vérité

(1) Il est certain que plusieurs grands hommes ont pensé que toutes les vérités, ou tout ce qu'on prenait pour telles, n'étaient pas bonnes à être divulguées. Le lecteur peut voir comment un des plus vertueux, et des plus savants évêques du cinquième siècle STAS. ERIC. CYREN. Epist. ad Frat.) s'exprimait sur ce sujet.

« Je regarde, dit-il, comme une chose difficile, pour ne pas dire impossible, de renoncer à certains principes, qui sont d'une évidence démonstrative; et d'un autre côté, la philosophie est

de cette espèce, si c'en était une, devrait être ensevelie pour jamais dans les ténèbres les plus épaisses. L'erreur et la superstition ont engendré des dés-

« telle, qu'elle peut difficilement compatir avec les opinions vul-
 « gaires. Je ne saurais convenir, par exemple, que l'âme soit
 « d'une date postérieure à celle du corps; je ne puis concevoir
 « que l'univers et toutes ses parties doivent périr un jour; il me
 « semble que l'opinion commune touchant la résurrection, con-
 « tient quelque chose de sacré, qu'on ne doit pas divulguer; car
 « je ne crois pas qu'en doive tout dire; et un philosophe, toute
 « connue que la vérité lui soit, doit pourtant céder à la nécessité
 « de la déguiser. Car, ce que la lumière est à la vue, la vérité l'est
 « pour le peuple: or, comme la vue ne peut supporter, sans con-
 « rir risque, une lumière trop éclatante, et que les ténèbres sont
 « plus propres pour des yeux faibles, de même, le déguisement,
 « à mon avis, est plus salutaire pour le vulgaire; car, la vérité
 « blesse ceux qui se seraient être attentifs à l'évidence des choses.
 « Ainsi, si les lois de la consécration épiscopale, qui sont éta-
 « blies parmi nous, souffrent ces tempéraments, je me soumettrai
 « à être consacré, puisqu'alors j'aurai liberté de philosopher en
 « mon particulier, et de parler mystérieusement au peuple, sans
 « lui enseigner aucune chose dans toute son étendue, et sans le
 « désabuser des opinions dont il aura été imbu, et dans lesquelles
 « je trouve qu'en doit le laisser.

« Mais si ces lois exigent d'un évêque, qu'il ait la même croyance
 « que le peuple, j'avoue que je ne puis me résoudre à désavouer
 « mes sentiments en public: car, quel rapport y a-t-il entre la
 « philosophie et le commun peuple, auquel on ne doit faire aper-
 « cevoir la vérité des choses divines, que d'une manière toute mys-
 « térieuse? Je le répète encore, et je déclare hardiment, que je
 « crois qu'un homme sage doit, à moins d'une pressante nécessité
 « du contraire, laisser les autres dans leurs sentiments, et en
 « même temps, avoir le sien en particulier. Ainsi, si l'on me fait

ordres, des fureurs et des cruautés inouïes ; il est des circonstances où la vérité en engendrerait de même, si elle se présentait où elle n'a que faire.

Il y a mille et mille personnes sages qui s'aperçoivent des erreurs dont le peuple est imbu, surtout à l'égard de la religion ; mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le désabuser, à moins qu'il ne soit suffisamment préparé à voir le jour, et que cette vue ne puisse donner lieu à aucun accident funeste. Ce n'est pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune suite dangereuse, les maux qui résultent de son exposition ne viennent que de la nature des sujets auxquels elle est exposée (1). Il y a des circonstances où il est très-dangereux de se servir d'une chose, quoiqu'excellente en elle-même. Le vin est de sa nature bienfaisant ; il ranime les forces, et réjouit le cœur de Pierre, tandis qu'il enivre

« évêque, je prends Dieu et les hommes à témoin que je ne veux rien changer à mes sentiments. »

(1) « Quand la vérité se présente à l'homme, son éclair l'étonne, son éclat l'atterrit : ce n'est point de sa faute, car elle est très-belle, très-amiable, et très-convenable à l'homme ; et peut-on d'elle dire encore mieux, que de la vertu et sagesse, que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit et embraseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme, qui ne peut recevoir et porter une telle splendeur, voire elle l'offense. Et celui qui la lui présente, est souvent tenu pour ennemi, *veritas odium parit*. C'est acte d'hostilité que de lui montrer ce qu'il aime et cherche tant. L'homme est fort à désirer, et foible à recevoir. » CHARRON, *De la Sagesse*, liv. 1, chap. iv.

Dulaurens. — Tome III.

10

Jean et le rend furieux. D'où viennent des affets si différents ? Des différentes constitutions de Pierre et de Jean, et non de la nature du vin. La nature du vin est d'animer et d'échauffer : il est de la nature de Jean d'entrer en furie lorsqu'il est échauffé. Voilà tout le mystère. Un homme de bon sens qui connaîtrait le tempérament de Jean, se garderait bien de lui donner à boire autre chose que de l'eau.

Non-seulement l'amour de l'ordre doit nous faire abstenir de débiter des vérités dangereuses à la multitude ; mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter aussi à être très-réservés sur cet article. Nous le savons par expérience. Lorsque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnaie en Russie, nous dîmes aux juges, commis pour nous examiner, que nous n'avions fait que suivre en cela le droit naturel. Et il est certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme, tel poids, que l'on juge à propos, à un morceau d'or ou d'argent, et de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs, ce qui est naturel est imprescriptible. Mais les gens à qui nous avions affaire ne pensaient point de même sur ce point. « Le droit positif, selon eux, a, dans « certain cas, anéanti le droit naturel : les souve-
« rains se sont arrogé celui de battre monnaie ; et
« tous ceux qui y portent atteinte, doivent être pu-
« nis. » Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, et rien de plus. L'on est assez indulgent dans ce

pays-là : l'on se serait contenté de nous appliquer quelques coups de bâton sur la plante des pieds, et l'on ne nous aurait point envoyé piocher dans les mines de la Sibérie, d'où l'on ne sort pas toujours aussi facilement que nous avons fait.

Enfin, pour revenir au sujet dont il est question, s'il est de la prudence de taire quelquefois certaines vérités, il le sera toujours de ne point répandre une opinion aussi absurde, aussi dangereuse, que celle dont le Compère est actuellement infatué. Il ferait bien à l'avenir de penser pour lui, et de se taire ; et nous ne ferions point mal d'en faire autant.

Voilà ce qui s'appelle raisonner, dit Père Jean. Pour moi, je laisse dorénavant les hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaises : qu'ils se trompent ou qu'ils ne se trompent pas, c'est leur affaire, et non la mienne. Quand je me rappelle les différents événements de notre vie, je vois que la moitié des persécutions que nous avons essuyées sont venues autant d'avoir parlé contre les opinions reçues, que d'avoir agi contre les lois que les hommes ont établies. Mais l'on ne devient avisé que par l'expérience. J'avoue que les hommes sont injustes et méchants ; mais la société est tellement constituée, qu'ils doivent être tels. Il est vrai que l'univers est un composé de bien et de mal ; mais un homme de bon sens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti possible de la vie, que de s'embarrasser de ce qui ne le regarde pas. Ça, buvons un coup.

CHAPITRE XVII.

Continuation du même sujet.

Nous crûmes d'abord que le Compère allait répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter ; mais il se contenta de nous dire que nous étions des ignorants, et qu'il persisterait dans ses opinions, jusqu'à ce qu'on lui eût démontré le contraire, par des raisons incontestables, et non par un tas de lieux communs qui ne convenaient que dans la bouche des pédants, et non à des gens qui faisaient profession d'être philosophes.

J'aimais mon Compère ; mais son propos me piqua : Je ne pus m'empêcher de répliquer qu'il n'y avait point tant de pédantisme qu'il se l'imaginait, dans ce qu'on venait de lui dire : que je lui accordais très-volontiers que les hommes en général étaient des méchants, des scélérats ; mais que je n'avouerais jamais que l'univers fût mal gouverné.

Il est vrai, continuai-je, que les efforts que j'ai faits jusqu'aujourd'hui pour accorder l'existence du mal avec la toute-puissance, la sagesse et la bonté de l'Être qui gouverne l'univers, ont été vains ; mais cela a dépendu de mon peu de lumières, ou plutôt de ce que je m'y suis mal pris ; car les plus impor-

tant de découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savants....

Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le Compère. Cela se peut, repris-je... mais il me vient une idée.... si mon cher Compère voulait me donner vingt-quatre heures pour penser là-dessus, je lui démontrerais peut-être que son défi n'est pas si fondé qu'il le croit.

Le Compère m'accorda, par pitié, les vingt-quatre heures que je lui demandais, et personne au monde ne fut plus étonné que Père Jean et Vitulos, lorsqu'ils me virent accepter ce défi.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même sujet.

J'EMPLOYAI ces vingt-quatre heures à éclaircir l'idée qui m'était venue sur le sujet de notre dispute ; et lorsque le moment de la conférence fut arrivé , je parlai en ces termes :

Il me semble, mes chers amis, que si l'on venait à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainsi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourrait rendre raison de l'origine du mal qui existe dans l'univers, tant dans le physique que dans le moral.

C'est ce que je vais essayer de faire.

La liberté de Dieu ne peut consister dans ce que les théologiens appellent indifférence de contradiction ; c'est-à-dire, dans le pouvoir d'agir ou de ne pas agir : une telle liberté supposerait en Dieu ou de l'ignorance, ou de l'irrésolution, ou le pouvoir de choisir deux moyens différents dans l'exécution d'une chose, ou celui de se déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choses opposées. La liberté de Dieu consiste donc en ce qu'il fait ce qu'il lui plaît ; or il n'y a jamais dans ce qu'il fait que le meilleur qui lui plaît.

Que l'on ne dise pas que si Dieu se détermine nécessairement, il n'est pas libre; car je demanderais si un être infiniment puissant n'est pas infiniment indépendant: que l'on ne dise pas non plus qu'un être infiniment puissant a la liberté de choisir plusieurs moyens dans l'exercice de sa puissance, ou de faire une chose, ou de ne la pas faire; car je répliquerais qu'un être infiniment bon, infiniment sage, se détermine nécessairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire; et que lorsqu'une chose n'existe point, il se détermine nécessairement à produire cette chose, s'il est meilleur qu'elle existe, ou à la laisser dans le néant, s'il est meilleur qu'elle n'existe pas.

Poursuivons.

Lorsque l'univers était encore dans le néant, l'univers n'avait rien en soi qui déterminât Dieu d'une manière absolue à lui donner l'existence. Il faut donc considérer le pouvoir dont il s'agit ici, du côté de l'agent, et non du côté de l'objet.

Dieu a résolu, de toute éternité, de créer le monde tel qu'il est: les décrets de Dieu sont invariables: donc Dieu n'avait pas le pouvoir de ne pas créer le monde: et cependant on ne peut nier qu'il ne fût parfaitement libre en le créant: par conséquent, l'indifférence de contradiction n'est point de l'essence de la liberté.

Que l'on ne dise pas que Dieu ayant été libre de faire ou de ne pas faire ce décret, il s'ensuit qu'il

pouvait fort bien se dispenser de créer le monde, qui est l'effet de ce décret. Car si l'on ne peut supposer un instant qui ait précédé ce décret, on ne peut supposer un instant où Dieu ait eu le pouvoir en question, l'existence de ce décret anéantissant nécessairement ce pouvoir dans un être immuable : or, la supposition d'un instant préexistant détruirait l'éternité du décret, l'immuabilité de Dieu, et par conséquent Dieu lui-même.

Faisant abstraction du décret, par lequel Dieu s'est déterminé à créer le monde, ce pouvoir de le créer, ou de ne le pas créer, n'a pu se trouver en lui. Un tel pouvoir, considéré du côté de l'agent, est toujours l'effet de son ignorance, imperfection qui ne peut se trouver que dans la créature. Si Jean a le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle action, c'est qu'il ignore ce qui lui est plus avantageux dans cette occasion, d'agir ou de ne pas agir. Que l'ignorance de Jean se dissipe, le parti qu'il découvrira être le plus à son avantage, sera celui qu'il suivra infailliblement, sans conserver le moindre pouvoir réel pour son opposé. Combien, à plus forte raison, Dieu, dont les connaissances sont sans bornes, suivra-t-il toujours infailliblement dans ses productions la règle que lui prescrivent ses perfections infinies.

La liberté de Dieu cesserait d'être infiniment parfaite, si, pour agir, il devait examiner les objets de son action, choisir celui qui lui plaît le plus, sans qu'aucun motif le déterminât nécessairement à ce

choix; et si, après avoir choisi, il lui restait encore le moindre pouvoir de changer de résolution. Car, sans parler de l'incompatibilité d'une telle liberté en lui, avec ses décrets éternels et son immutabilité, cet examen supposerait en Dieu un défaut de connaissance suffisante; ce choix sans aucun motif déterminant, serait plutôt l'effet d'un destin aveugle, que d'un être infiniment sage, et ce pouvoir de révoquer son choix, ou serait chimérique, ou, s'il était réel, marquerait que l'intelligence infiniment parfaite pourrait rejeter un bon projet, pour en suivre un qui ne le serait pas.

Il résulte de ce que je viens de dire, que Dieu, en vertu d'un décret aussi éternel que lui, ne pouvait ne pas créer le monde, ni ne pas le créer tel qu'il est : il résulte encore que le monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, parce qu'il est l'effet d'une cause infiniment parfaite. Le mal qui existe dans le monde, est donc l'effet des limites naturelles de la création : et cet effet était nécessaire, parce que l'univers ne pouvait être aussi bon que la cause qui l'a produit; il ne pouvait être aussi parfait que l'être existant par soi (1).

(1) Si, du plan général du monde, qui est très-bien ordonné et très-utile, il en résulte quelques inconvénients, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage; sans qu'ils aient été dans le dessein primitif, et dans le but de la Providence. Par exemple, quand la nature a formé le corps humain, l'excellence et l'utilité de l'ouvrage demandaient que la tête fût composée d'un tissu d'ossements

Si ce que tu dis est vrai, interrompit Père Jean, voilà l'origine du mal, tant physique que moral, toute trouvée. Mais il s'ensuivrait que ce mal serait nécessaire; et que les hommes ne seraient injustes et méchants, que parce que leur injustice et leur méchanceté seraient des effets des limites naturelles de la création.

Si le Révérendissime se donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que, quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait, il est de sa nature aussi d'être meilleur qu'il n'est. La nature de l'homme est comprise dans les limites de la création, il est vrai; mais l'homme ne laisse pas pour cela d'être libre dans ce qu'il fait: ce n'est donc pas justement à cause de l'effet de ces limites, s'il n'est point toujours aussi bon qu'il devrait l'être, s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devrait faire. Mais ayant d'aller plus loin, disons un mot de la liberté de l'homme.

J'ai démontré que la liberté de Dieu ne consiste point dans le choix d'agir ou de ne pas agir; or, la liberté de l'homme est de même nature que celle de Dieu: l'homme est toujours déterminé à agir d'une certaine façon; il n'y a de différence entre la li-

minées et déliés; mais par-là, il en résultait l'incommodité de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de même de la vertu: l'action directe de la nature y tend et la fait naître; mais par une espèce de concomitance, elle a produit, par contre-coup, les vices.

CERTIER, *de Provident*, in Aulagel., lib. v, cap. 11.

berté de Dieu et celle de l'homme, qu'en ce que la première s'exerce constamment sur le meilleur, et que celle de l'homme s'exerce toujours sur ce qu'il prend pour le meilleur. Mais, soit que l'homme exerce sa liberté sur le bien réel ou sur le bien apparent, il ne laisse pas d'être libre, puisque dans l'un et l'autre cas, il fait ce qu'il lui plaît : or, faire ce qu'il nous plaît, est un acte de liberté. Voilà quelle est la liberté de l'homme.

Puisque la liberté de l'homme consiste en ce qu'il fait ce qu'il lui plaît, il s'ensuit qu'il peut être regardé à juste titre comme l'auteur de ses actions, quoiqu'il ne soit point celui des principes de ses déterminations : en agissant, il use avec plaisir, avec connaissance du pouvoir d'agir, et ses actions peuvent lui être imputées en partie, comme à la cause immédiate qui les produit. Voici comment :

Les déterminations de chaque être ont leurs avantages et leurs inconvénients ; une manière d'être exclut une autre manière d'être ; une propriété suppose une autre propriété, un arrangement, un autre arrangement ; une force n'est pas une autre force, ni un degré, un autre degré. Dieu a vu la combinaison de tout cela, et l'univers est la solution d'un problème digne de sa sagesse infinie. En un mot, Dieu agit par les causes secondes ; il a voulu que ces causes produisissent leurs effets, et que ces effets devinssent causes à leur tour. Rien n'est plus vrai que cela ; et je ne suis point le premier qui l'ait dit.

Or, comme Dieu a donné aux hommes des sens et une raison pour connaître la nature des causes secondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets, les rapports et les effets de ceux-ci à leur tour, etc., l'on peut dire que c'est sur la connaissance de l'ordre établi dans ces causes, et dans tout ce qui en dépend, que doit être en partie fondée la prudence de chaque individu humain, ainsi que les différentes vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait, dont il soit susceptible en ce monde.

Par exemple :

Nous connaissons que le feu brûle, et que le froid glace; cette connaissance nous porte à éviter leurs effets naturels, et à chercher, dans leur usage combiné, un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impressions nuisibles, ou trop sensibles.

Nous connaissons qu'une diète outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malades; cette connaissance nous porte à prendre justement la nourriture nécessaire pour nous conserver les forces et la santé.

Nous savons que la brutalité, la rigueur, la violence nous attirent des ennemis; cette expérience nous avertit d'être doux, humains, généreux, afin de vivre en paix, d'acquérir l'amour et l'estime de tout le monde.

Nous savons qu'en violant les lois établies parmi les hommes, nous courons risque d'être punis; cette connaissance nous porte à observer ces lois; parce

que la satisfaction qu'apporte une telle observation est préférable au châtement qui suit leur violation, à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, etc., concourent tous les jours à faire que Pierre juge fausement des causes et de leurs effets, et par conséquent, à le rendre malheureux ou méchant; tandis que Paul, qui est né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des causes et de leurs effets, et devient plus heureux, ou moins méchant que Pierre. D'où vient donc la différence des affections de Pierre et de Paul?... Elle vient de différentes circonstances qui ne dépendent originairement ni du fait de Pierre ni de celui de Paul; mais qui dérivent d'un enchaînement de causes et d'effets; et cet enchaînement tient au système général. Mais Pierre et Paul n'en sont pas moins libres dans le jugement qu'ils portent des choses, et ne deviennent pas moins librement ce qu'ils sont.

Il résulte non-seulement de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la création rend l'homme imparfait, que les circonstances où il se trouve le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (1); mais il résulte encore que le bien

(1) L'on se souviendra qu'il ne s'agit ici que du bien et du mal, considérés dans le moral.

ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raison du pouvoir plus ou moins grand qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre, ou d'affaiblir à temps le concours de circonstances qui le déterminent. Car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, les exemples, etc., de même que les limites naturelles de la création, ne nécessitent point Pierre à être plus mauvais ou plus malheureux que Paul ; mais ces choses concourent seulement à le rendre tel, c'est-à-dire, à faire naître des circonstances suffisantes pour le nécessiter à être tel. La liberté que chaque homme raisonnable a toujours de réfléchir plus ou moins, avant que les causes ou les motifs de ses déterminations deviennent irrésistibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de causes et d'effets dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et ne tient pas moins au système général, que les circonstances susdites. Il faut distinguer deux choses en l'homme: sa nature en général, et la nature des causes éloignées et des causes prochaines des déterminations de chaque individu humain. C'est souvent par le peu de connaissances que l'on a de ces choses, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la liberté de l'homme, et que l'on juge encore plus mal des principes et de la moralité de ses actions...

Je veux devenir sorcier, si je t'entends, interrompit Père Jean. Si cela est, repris-je, je vais tâcher

de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit peu propre à donner une idée nette et distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, et de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on suppose qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre, que tous les hommes doivent passer ce fleuve, et qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins dangereux, établis de distance en distance; je dis, 1° que la chute et la mort de ceux qui se noient dans ce fleuve en le passant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le passage de ce fleuve sur de tels ponts entraine dans le système général; parce que cette chute n'est en elle-même qu'un effet des lois de la gravité des corps vers un centre; lois établies dès le commencement, et tenant à la constitution du seul univers possible, dont l'existence était nécessaire; parce que cette mort n'est en elle-même que l'effet d'une autre loi établie aussi dès le commencement, qui est celle dont il résulte qu'une suppression totale de la respiration chez l'homme lui cause la mort; je dis, 2° que cette chute et cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui se noient; et que lorsque cette imputation a lieu, elle a ses degrés. Voici comment:

Si les ponts établis pour passer ce fleuve, sont

tous originairement défectueux, ou percés en différents endroits, il sera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce passage qu'en plein jour, et non la nuit : quels que soient les motifs qui les poussent à passer pendant les ténèbres, la conservation de leur vie doit l'emporter sur tout. Mais si les motifs qui poussent tous les hommes à passer pendant les ténèbres, l'emportent chez quelques-uns, et qu'ils se noient, leur mort leur sera imputée, non parce qu'en passant ils n'auront fait que suivre ce qui leur paraissait actuellement le meilleur, mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu meilleur, dans le temps que le sentiment intérieur que tout homme raisonnable a en soi, était assez puissant pour leur faire apercevoir le rapport du risque qu'ils couraient à passer le fleuve pendant les ténèbres, au risque de le passer en plein jour ; ou plutôt, leur mort leur sera imputée, parce qu'antérieurement à tout cela, ils n'auraient pas suffisamment usé du pouvoir qu'ils auront eu de se rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces hommes qui se noient, leur serait imputée plus ou moins, ou point du tout. Par exemple :

Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connaître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux, que celui qu'ils auront choisi par préférence, seront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront point eu cette connaissance,

ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avaient passé le fleuve pendant les ténèbres, étaient périss, et qu'aucun de ceux qui l'avaient passé pendant le jour n'avait eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connaissance, auront cru qu'il pouvait en périr quelques-uns pendant le jour, quoiqu'il en pérît davantage pendant la nuit.

Ceux qui auront su ou pu savoir qu'en sachant nager, l'on pouvait souvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, et qui auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, seront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront connu ni pu connaître ce moyen de se conserver la vie, et qui n'auront point été à même de l'apprendre, etc.

Ces circonstances, et mille autres semblables, aggravent donc ou diminuent l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort; cette imputation s'anéantit même entièrement à l'égard de quelques-uns, si le choix du pont, du moment de leur passage, les connaissances et les moyens de passer sûrement, leur ont manqué. Et s'il est absurde de conclure que tous les hommes qui se noient en ce cas, sont homicides d'eux-mêmes, il l'est bien davantage de soutenir que tous les hommes en général soient tels. Tout ce que l'on peut dire est que tous les hommes ayant un fleuve à passer il est du pouvoir de la plupart de le passer heureusement, et de nécessité

que le reste, tels que les aveugles sans secours et sans conducteurs, s'y noient : que si, dans le plus grand nombre, quelques-uns n'usent pas de ce pouvoir et périssent, ceux-là sont plus ou moins coupables de leur mort ; tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le pont dont je viens de parler est le cours de la vie humaine, considéré dans les circonstances où chaque homme se trouve naturellement ; et le mal qu'il fait, est le fleuve où il est tombé. Et comme (à la réserve d'un petit nombre) tout homme est plus ou moins maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces circonstances, ou de s'y abandonner, tout homme est aussi censé plus ou moins coupable du mal qu'il fait. Mais comme il y a des hommes aussi bons que la nature humaine le comporte, et qu'il y en a qui, par défaut de connaissances et de moyens nécessaires, font le mal malgré eux, ou plutôt sans savoir et sans pouvoir savoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes soient généralement méchants ; mais l'on doit dire qu'en général il est de la nature de l'homme d'aimer le bien ; et que s'il y a des hommes véritablement méchants, ce n'est que par le mauvais usage qu'ils font de leur volonté, lorsqu'il s'agit de choisir et de se déterminer ; ou, si l'on veut, ce n'est que dans le peu d'attention qu'ils ont d'affaiblir à temps les raisons qui peuvent les porter au mal par la suite ; dans le peu de soin qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, et

d'acquérir la faculté de se déterminer dans tous les cas moraux, sur des raisons distinctes.

Il est aisé de concevoir, par tout ce que je viens de dire, que mon cher Compère se trompe grandement, lorsqu'il prétend que le mal qui existe dans l'univers provient d'un mauvais principe; ou plutôt, que tout est mal, et que tous les hommes sont des scélérats. Son amour-propre ne se trouverait-il pas blessé par une assertion si téméraire? Mon Compère ignorerait-il qu'il a soutenu tant de fois que l'homme apporte, en naissant, les germes de la justice et de l'équité au fond de son âme? Qu'il n'y avait que la multitude et la variété des connaissances qu'il acquerrait, qui étouffaient ce germe?...

Je t'aidit aussi, interrompit le Compère, qu'il ne fallait point s'étonner de me voir nier dans un temps ce que j'avais affirmé dans un autre; et que ce qui paraissait une contradiction en moi, était une marque d'un nouveau degré de connaissance que j'avais acquis.

Je me souviens de cela, repris-je; mais je n'aurais jamais cru que mon Compère en fût venu au point de rejeter les principes de la morale, ou plutôt, de nier la réalité de la morale même; car c'est en venir là, que de prétendre que tout est mal dans le monde, et que tous les hommes sont méchants de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion est d'une absurdité insoutenable? Pour la détruire de fond en comble, il n'y a qu'à consulter la raison et

la conscience (1); rien ne démontre mieux qu'elles, que nous avons des devoirs à remplir, et pour cet

(1) Pour prouver le principe le plus universel des lois de la nature, dit un savant homme (*), il n'y a qu'à remarquer le point de réunion où aboutissent toutes nos actions, tous nos penchans, et tous nos desirs. C'est incontestablement au bonheur, ou à la perfection de notre être. Là, tendent généralement le crime et la vertu; le dernier des scélérats se propose ce but, comme le plus honnête homme; la différence n'est que dans le succès, qui dépend du choix des moyens. Si le premier se trompe et se perd, c'est qu'il prend le faux bien pour le bien véritable, et l'apparence de la perfection, pour la perfection elle-même.

« Donnez-vous, et aux autres hommes, toute la perfection qui est en votre pouvoir, » c'est la première des lois, la maxime fondamentale du code naturel, et d'où dérivent tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

« On peut encore prouver ce principe, par la nature de la liberté humaine. Un être libre ne peut se déterminer que sur des motifs; et ces motifs sont une perfection qu'il voit, ou qu'il croit voir dans l'objet qu'il choisit. L'obligation n'est qu'une nécessité morale d'agir selon les meilleurs motifs. Ainsi, tout être libre est obligé de diriger sa conduite à la plus grande perfection de l'univers, qui est, de tous les motifs, le plus noble et le plus excellent.

« Enfin, cette loi s'accorde avec la volonté divine, et avec le but de la création. La suprême intelligence ne fait que ce qu'il y a de mieux à faire, et se propose toujours pour fin, la plus grande perfection de son ouvrage; ce qui prouve très-manifestement, qu'elle aime que les intelligences créées se conforment à ses vues, et consentent à l'exécution de ce plan si magnifique. Cette obligation est d'autant plus pressante, qu'elle n'est pas fondée sur un pouvoir ar-

(*) M. MERIAN.

effet, des règles à suivre. Il y a une raison commune qui prend connaissance de nos actions : il est des de-

bitraire, ni sur le droit de propriété; mais sur une sagesse qui ne s'écarte jamais des règles éternelles de la perfection, et qui, sans nous enchaîner par une crainte physique, ne veut que nous obliger d'une manière assortie à notre nature; car, les peines mêmes et les récompenses, qui sont la sanction de la loi naturelle, ne sont que des motifs....

« Les préceptes universels de la morale-pratique, en tant qu'ils se bornent à régler les sentiments et les affections de notre âme sont de la certitude la plus complète et la plus convaincante. Telles sont ces maximes : « Aimez la vertu : soumettez vos passions à l'empire de la raison, » et les autres qui leur ressemblent.

« Il n'en est pas de même de ces préceptes particuliers, qui supposent un cas donné, et se rapportent aux diverses circonstances, où nous nous trouvons; circonstances souvent très-compiquées, et que le moindre incident varie. Ici, la certitude décroît; et à mesure que les circonstances se divisent et se subdivisent, elle descend par toute l'échelle des probabilités. »

« Dans ces sortes de rencontres, on ne peut régler sa conduite sur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, et encore moins le loisir, d'entrer dans de longues discussions, et d'aller jusqu'aux premières sources de ses devoirs. Ce serait négliger nos devoirs mêmes, que de raisonner et de démontrer lorsqu'il faut agir.

« Quel est donc ici notre guide ? C'est la conscience, c'est ce sens interne, ce goût spirituel, qui nous donne une vue immédiate de la vérité morale, et nous met du premier coup, au terme où la raison ne se traîne que par des gradations lentes. C'est ici « l'assentiment du cœur, comme la conviction est l'assentiment de l'esprit, et il ne faut pas croire qu'il soit vague et indéterminé. Il opère, selon les principes invariables, que l'usage nous a rendus familiers, et qui se sont convertis, pour ainsi dire, en notre substance : sans cet assentiment, la science des mœurs n'est qu'une science morte,

voirs communs ; et les maximes qui exposent ces de-
voirs, sont les lois naturelles.

une stérile théorie. C'est lui qui fait germer et fructifier les semen-
ces de la vertu ; c'est de cette source vive, que l'on voit émaner
toutes les belles et toutes les grandes actions... »

CHAPITRE XIX.

Suite de mon discours au Compère.

J'ai dit que l'homme avait naturellement la faculté de distinguer et d'affaiblir à temps les raisons qui peuvent le porter au mal. Cela étant, qui peut douter que la bonne éducation ne perfectionne cette faculté, et que la mauvaise ne la détériore? La bonne éducation corrige le tempérament, les préjugés, et éclaircit l'entendement. La bonne éducation est un surcroît de moyens donné aux hommes pour faire le bien. Dieu ne nous demande rien au-delà de la somme et de la valeur de ces moyens; mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait et dû faire, et non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

✧ Puisque la bonne éducation éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, et qu'il y a différents degrés de bonne éducation, il est avantageux aux hommes de connaître le plus parfait de ces degrés, et par conséquent de le chercher. Comme toutes les lois humaines, tous les systèmes de morale que nous avons, que nous formons,

contiennent une infinité d'imperfections , voyons si les livres saints ne sont point la source où l'on puisse puiser le meilleur genre d'éducation.

Aucune histoire , aucun système de morale ne nous donne une idée plus parfaite , plus sublime de la divinité que l'Écriture. Tout ce qu'elle contient nous peint la puissance , la majesté , l'intelligence , la bonté , la justice de l'Être Suprême , son amour pour les créatures , la dignité , la grandeur , et la perfection de ses ouvrages. Elle nous donne une idée claire et distincte de nos devoirs , et des règles que nous avons à suivre pour les remplir. Elle fait plus , elle nous fournit tous les motifs et les moyens possibles pour nous porter au bien. C'est une source de lumières , de secours et de consolations. Tous les vices y sont peints dans leur laideur , toutes les vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un homme de bien , que la foi en ce qu'elle annonce , que la pratique de ce qu'elle prescrit. Eh ! qui peut faire supporter les infirmités , les infortunes , avec plus de courage et de résignation , que la croyance en un Dieu rémunérateur , que la perspective consolante d'un bonheur infini ? Quel motif plus puissant peut nous porter à la perfection , que la certitude de plaire à ce Dieu juste et bon , si nous faisons le bien , et celle d'une punition certaine , si nous faisons le mal ! Punition juste , et dont nous ne devons pas nous plaindre , parce qu'elle est une suite naturelle du crime , et que le crime est une action à laquelle nous nous détermin-

nous volontairement (1). Les livres saints contiennent donc le meilleur genre d'éducation.

(1) Que l'on ne dise pas que la certitude des peines et des récompenses, après cette vie, n'est point démontrée; car on pourrait répondre, qu'elle l'est même mathématiquement, et que, quand elle ne le serait pas, il suffit que ces peines et ces récompenses soient possibles, pour qu'elles deviennent un des plus puissants motifs de nos déterminations vers le bien.

« Quam ergo hæc sit conditio futurorum, dicit ANTON, ut teneri et comprehendi nullius possint anticipationis ad tactu, nonne prior ratio est ex duobus incertis, et in ambigua expectatione pendentibus, id potius credere, quod aliquas spes ferat, quam omnino quod nullas? In illo enim periculi nihil est, si quod dicitur imminere, cassum fiat et vacuum: in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si, quum tempus adveniret, aperiretur non fuisset mendacium. *Advers. Gentes*, lib. II, pag. 44, edit. Lugd. Bat. 1651.

« L'avenir étant de telle nature, qu'on ne saurait en percevoir l'obscurité, ni s'en saisir, pour ainsi dire, par aucune connaissance anticipée; le bon sens le plus pur ne vent-il pas, que de deux choses également incertaines, on croie plutôt celle qui fait espérer quelque bien, que celle qui n'en fait espérer aucun? En effet, quand même le mal dont on nous menace se trouverait sans effet, on ne risque rien: au lieu que l'on s'expose à un très-grand danger, c'est-à-dire, au hasard de se perdre, si dans le temps marqué, on vient à être convaincu par une triste expérience, qu'on n'avait pas voulu nous alarmer sans sujet. »

C'est sur ce raisonnement d'Arnobé, que M. Pascal a fondé le fameux argument qui se trouve au liv. VII de ses *Pensées*, et dont voici la substance dans ce passage de Locke :

« Les récompenses et les peines d'une autre vie, que Dieu a établies pour donner plus de force à ses lois, sont d'une assez grande importance, pour déterminer notre choix entre tous les biens, ou tous les maux de cette vie, lors même qu'on ne considère le

Si ces livres sont dans une espèce d'avilissement aux yeux des philosophes du siècle, ou plutôt, si la

bonheur ou le malheur à venir, que comme possible; de quoi personne ne peut douter. Quiconque, dis-je, conviendra qu'un bonheur excellent et infini est une suite possible de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre; et un état opposé la récompense possible d'une conduite déréglée : un tel homme doit nécessairement avouer qu'il jugera très-mal, s'il ne conclut pas de-là, qu'une bonne vie, jointe à l'espérance d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte d'une misère affreuse, dans laquelle il est fort possible que le méchant se trouve enveloppé, ou, pour le moins, de l'épouvantable et incertaine espérance d'être annihilé. Tout cela est de la dernière évidence, supposé même que les gens de bien n'euissent que des maux à essuyer dans ce monde, et que les méchants y jouissent d'une perpétuelle félicité; ce qui, pour l'ordinaire, prend un tour si opposé, que les méchants n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux biens dont ils jouissent actuellement; ou plutôt, qu'à bien considérer toutes choses, ils sentent, à mon avis, les plus mal partagés, même dans cette vie. Mais lorsque qu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie misère; si le pis qui puisse arriver à l'homme de bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le méchant puisse obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juste, quel est l'homme qui veut encourir le hasard, s'il n'a tout-à-fait perdu l'esprit? Qui pourrait, dis-je, être assez fou, pour résoudre en soi-même de s'exposer à un danger possible d'être infiniment malheureux, en sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger? L'homme de bien, au contraire, hazarde le néant, contre un bonheur infini dont il doit jouir, au cas que le succès suive son attente. Si son espérance se trouve bien fondée; il est éternellement heureux : et s'il se trompe, il n'est pas malheureux, il ne sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il n'est pas heureux ;

religion chrétienne est décriée, est attaquée de toutes parts, ce n'est point que cette religion soit en elle-même ridicule et nuisible; ce n'est point qu'elle ne soit utile et respectable: mais c'est que la plupart de ceux qui la professent ont, de tout temps, été fourbes, injustes, méchants, cruels et sanguinaires; c'est qu'ils ont altéré la pureté de la religion, et l'ont déshonorée.

Si les chrétiens avaient connu véritablement l'esprit de cette auguste religion, chacun d'eux se serait plus appliqué à pratiquer ce que l'Écriture enseigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas; qu'à expliquer ce qu'il ne comprenait pas; qu'à forcer les autres à recevoir ses visions.

L'ambition du chrétien se serait bornée à la charité envers ses semblables, qui n'étaient pas chrétiens. Il aurait dit à un païen: « Mon frère, il est pos-

et s'il se trompe, il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus visibles dérèglements d'esprit, où les hommes puissent tomber, que de ne pas voir, du premier coup d'œil, quel parti doit être préféré dans cette rencontre? » LOCKE, *Essai Philosoph.*, chap. xxi, § 70, de la seconde édit. de M.^e de Coste.

Si, non content de ce passage, le lecteur désire en voir d'autres sur ce point, il pourra consulter la *Pneumatologie de La Caze*, chap. ix, § 2, et suiv. — LA BAUDRIER, *Caractères et Mœurs de ce siècle*, là où il traite des esprits forts. — *L'Ébauche de la religion naturelle*, par WOLLASTON, sur la fin de l'ouvrage. — BAYLE, art. *Pascal*, R. r. — Item, GROTIUS, *de Jure Belli et Pacis*, lib. ii, cap. xxiv, § 5. — POTHIER, *De Jure Nat. et Gent.*, lib. ii, cap. xii, § 7.

sible que tu sois heureux ; mais il est certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embrassant le christianisme ; » il aurait établi ses preuves sur des faits, et ces faits n'auraient consisté que dans la vie pure et exemplaire des chrétiens. Si le païen avait témoigné quelque envie de posséder un tel bonheur, il lui aurait fait connaître « qu'il n'y a qu'un Dieu ; que ce Dieu est juste, bon, et tout-puissant ; qu'en vertu de sa toute-puissance, il a créé le ciel et la terre ; qu'en vertu de sa justice, il aime l'ordre ; qu'en vertu de sa bonté, il aime notre bonheur ; et que pour que nous puissions parvenir au plus haut degré du bonheur, il avait révélé des motifs qui nous y portent, et des moyens qui nous y conduisent ; et que la révélation de ces motifs et de ces moyens était contenue dans l'Écriture. » Si ces raisons n'avaient pu porter le païen à embrasser le christianisme, le chrétien aurait dit au païen : « Mon frère, puisque tu ne veux pas être chrétien, sois mon ami, comme je suis le tien. Que la différence de nos opinions n'altère jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les hommes se doivent réciproquement ; si tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseils dans tes affaires, parle, tu me trouveras toujours disposé à te rendre tous les services que je pourrai. » Un chrétien, voyant un autre chrétien agir dans des principes différents de l'esprit de la religion, aurait pris un temps dicté par sa prudence, et lui aurait dit avec douceur : « Mon frère, Dieu, notre père

commun, nous a donné l'Évangile pour éclairer notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des désirs légitimes ; mais vous vous refusez à la lumière qui vous a été donnée ; vous vous livrez à vos affections ; vous désirez, vous faites votre malheur ; vous allez faire celui des autres, en troublant l'ordre et la paix. Rentrez en vous-même ; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bienfaisant, patifque, et vous trouverez un bonheur réel, vous ferez celui des autres. » Si cet homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le chrétien lui aurait fait le même compliment qu'au païen ; et l'aurait laissé tranquille.

Mais, par un malheur déplorable, les chrétiens n'ont point agi, et n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les livres saints la source de la charité, de la paix et de l'union, ils y ont cherché celle de la haine et de la discorde ; au lieu de professer la religion telle que Dieu la leur avait donnée, telle que Jésus-Christ l'avait enseignée, ils en ont altéré la pureté ; ils l'ont rendue méconnaissable ; chaque secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices ou ses intérêts. Ceux dont le devoir était d'enseigner au peuple une morale pure et simple, ou lui ont enseigné des absurdités, ou ils l'ont occupé de divisions, de querelles nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude et de l'oisiveté ; ou ils ont recherché les

honneurs et les richesses, et se sont abandonnés à une mollesse honteuse, à des débauches infames; et les esprits forts ont dit : « Ces gens-là ne prêchent point une doctrine raisonnable; leurs propos, leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être; les hommes qu'ils instruisent, sont ignorants et méchants; il en est de même dans toutes les religions de la terre : donc il n'y a aucune religion qui soit l'ouvrage de Dieu; donc la religion n'est point nécessaire; car si elle était nécessaire, Dieu en aurait donné une aux hommes; on la connaîtrait aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'enseigneraient, et aux œuvres de ceux qui la professeraient. »

O chrétiens! quand serez-vous ce que vous devriez être! O ministres du Très-Haut! ou vous qui vous dites tels! quand est-ce que vous serez doux, humbles, pacifiques, comme J.-C. l'a été? Quand est-ce que vous n'abuserez plus de votre ministère pour aveugler vos frères, de votre autorité pour les faire servir de marche-pied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'instrument à votre haine? Quand est-ce que vous ressemblerez à J.-C., et vos ouailles à ses Apôtres?

O philosophes du siècle! jusqu'à quand prendrez-vous l'ombre pour le corps? jusqu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce?... jusqu'à quand crierez-vous que les aliments les plus sains sont nuisibles, parce que la plupart des hommes ruinent leur santé et abrègent leurs jours par leur usage?... Ne savez-

vous pas que si les chrétiens sont méchants, cela ne vient point de la religion, mais de l'abus qu'ils en font? Ne savez-vous pas que si la religion est altérée, sa source ne l'est point? L'Écriture est là; Dieu nous l'a donnée; et quoi qu'on en dise, elle n'est, ni ne peut être corrompue. Si des hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots, si d'autres en ont retranché quelques paroles, ils n'ont point touché au fond; l'Écriture est telle que Dieu a voulu qu'elle fût; la doctrine qu'elle contient est en son entier; les motifs qui doivent nous porter à la perfection, nous y sont présentés avec toute la clarté possible; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même; que demandons-nous davantage?

Ne soyons point chrétiens, parce que tels ou tels le sont; mais soyons-le, parce qu'il est raisonnable de l'être: ne soyons pas chrétiens de la manière dont tels ou tels le sont; mais soyons chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'Évangile: J.-C. nous y parle dans les termes qu'il a parlé lorsqu'il était sur la terre; nous sommes doués de la raison ainsi que les apôtres, et les disciples qui l'écoutaient; nous le comprendrons comme ils l'ont compris; nous serons chrétiens comme ils l'ont été; apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles, la bonne foi, la bonne intention, le discernement, et chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux, à le rendre heureux: notre bonheur, notre perfection, ont été le but de la mission

de J.-C. L'objet de cette mission sera rempli en un chrétien, toutes les fois qu'on le verra agir de la manière que l'Évangile l'enseigne.

Quant à notre foi, qu'elle soit simple et raisonnable : elle sera telle, si nous la bornons à l'assentiment que la raison donne au moyen et à la fin évangéliques. Le mérite de la foi ne consiste pas à croire, à chercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir blanc ce qui est noir, mais il dépend de nous de distinguer le blanc du noir...

Mais pour confirmer ce que j'avance, disons un mot des vertus d'un vrai chrétien.

Un vrai chrétien est humble : l'Évangile lui a appris qu'il n'est qu'un faible vermisseau qui rampe sur la terre, et que tous les hommes sont ses frères et ses égaux ; mais l'Évangile lui a appris en même temps qu'il est destiné à aimer, à servir Dieu ; qu'il est capable de parvenir à une félicité éternelle et bienheureuse. De si glorieuses prérogatives relèvent la dignité de son être, et font de son humilité un état mitoyen entre l'orgueil et la bassesse, un état qui n'excite ni la haine, ni le mépris. Il n'y a que l'Évangile qui apprenne à être humble ainsi.

Un vrai chrétien est chaste : il ne séduit ni ne débauche la femme ou la fille de son prochain. Il sait que l'amitié, la fidélité, la confiance, sont les nœuds les plus forts de la paix du mariage ; que les époux qui vivent dans la mésintelligence, dans le désordre, sont peu propres à donner des sujets vertueux à l'E-

tat ; que les mauvais exemples des pères ont souvent rendu les enfans vicieux ; que ceux-ci en ont rendu d'autres , ainsi à l'infini : tant un mal est fécond dans la production d'autres maux. Il sait en outre , qu'une fille , une fois séduite , est déshonorée ; qu'une fille déshonorée est indigne de devenir la femme d'un honnête homme , peu disposée à faire une épouse fidèle , et peu propre à élever des enfans dans la vertu : il sait enfin , qu'une fille , une fois séduite , se laisse facilement séduire une seconde fois ; que de la séduction au libertinage , il n'y a qu'un pas , et que le libertinage du sexe est la cause d'une grande partie des maux qui règnent dans la société.

Un vrai chrétien est sobre : parce qu'il sait que la gourmandise abrège une vie qui n'appartient qu'à Dieu , à la patrie , à sa famille ; qu'elle irrite les desirs ; qu'elle multiplie les besoins ; qu'elle augmente la dépense ; qu'elle cause la ruine de la fortune d'un homme ; et qu'un homme une fois ruiné par la gourmandise , a le plus souvent recours à des moyens illícites , au crime même , pour satisfaire à cette passion. D'ailleurs , il sait que la gourmandise et l'ivrognerie , en nous ruinant de corps et de biens , détériorent le sentiment , abrutissent l'esprit ; et nous rendent peu propres , ou même incapables de remplir les devoirs de chrétien , de citoyen , de père et d'ami : l'ivrognerie , surtout , peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai chrétien est désintéressé , généreux , humanitaire. — Tome III.

main, bienfaisant, pacifique. Il est désintéressé, parce que, dans tout ce qu'il fait, il recherche autant les intérêts de son prochain que les siens propres. Il est généreux, parce qu'il ne fait rien qu'avec cette franchise, cette droiture, cette grandeur d'âme qui caractérisent un parfait honnête homme. Il est humain parce qu'il excuse les faiblesses, qu'il supporte les défauts de son prochain, qu'il compatit à ses peines, à sa misère, qu'il le soulage autant qu'il le peut. Il est bienfaisant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui est possible de faire, sans autre motif humain que la satisfaction de faire du bien. Il est pacifique, parce qu'il hait les haines, les animosités, les querelles, et tous les moyens qui les font naître; parce qu'il tâche de conserver l'union entre les hommes, et à éteindre la discorde partout où elle se trouve. Enfin, le vrai chrétien est le père, le frère, l'ami de tous les hommes, et le meilleur citoyen d'un état.

Mais, dira-t-on, un athée peut être tout cela... Je n'entreprends point de discuter s'il est possible qu'un athée puisse être tout cela; je dirai simplement qu'il manque à l'athée les trois plus puissants motifs qui portent le chrétien à être tel que je viens de le décrire; que l'athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales qu'il devra à son tempérament, à l'amour-propre, à l'exemple, etc. Mais le vrai chrétien reconnaît un Dieu, un créateur, un père auquel il doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède; un Dieu juste, bon, bienfaisant :

or, ce chrétien, pénétré d'amour, de respect et de reconnaissance se conformera, autant qu'il le pourra, aux volontés d'un tel maître. Le vrai chrétien sait qu'il a une ame immortelle, à laquelle est réservée une éternité bienheureuse, s'il fait le bien dans ce monde; or, l'amour qu'il a naturellement pour son bonheur, le portera à faire ses efforts pour y parvenir. Le vrai chrétien sait qu'il sera puni, s'il ne se conforme pas à l'ordre, s'il refuse de faire le bien; or, la crainte des peines le portera à faire son possible pour les éviter.

Quels motifs plus puissants peuvent porter un homme à la perfection, que l'amour de Dieu, que l'espoir d'une félicité infinie, que la crainte d'une réprobation éternelle? Que sont le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaison de trois motifs aussi puissants? Quelle est la perfection de l'athée au prix de celle du vrai chrétien? Quel est le nombre d'athées vertueux, en comparaison de tous les vrais chrétiens, qui sont essentiellement tels? Que peut-on attendre d'un athée qui méconnaît Dieu, tandis que tout ce qui l'environne annonce son existence?

O athées audacieux et téméraires! que la rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus! abandonnez une métaphysique insensée, arrêtez-vous à la certitude des choses, et n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa nature de ses attributs que les faits vous annoncent : n'entreprenez point de pénétrer jusque dans cette nature; cessez de

chercher la raison de la raison même ; ne vous informez pas de ce « que faisait l'Éternel avant qu'il créât ? de quelle manière il a tiré l'univers du néant ? quelle est la nature de sa durée ? comment il aperçoit la succession (1) ? » Arrêtez-vous où la raison refuse de vous suivre ; apprenez que les preuves qui établissent la nécessité d'une première cause, ne sont point affaiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'essence de cette cause : contentez-vous de voir clairement que le monde est successif, qu'une progression infinie de causes est absurde : calculez, et vous apprendrez que chaque cause individuelle ayant sa cause hors de soi, la somme de toutes ces causes, quelqu'infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa cause hors de soi. Écoutez, dans les sentiments de l'admiration la plus vive, cette voix majestueuse qui répond à toutes les intelligences : « Je suis celui qui suis. » Bornez-vous à apprendre de la contemplation des faits, que l'Être existant par soi, est nécessairement puissant, sage et bon ; attendez de ces attributs divins les sources intarissables de votre bonheur ; conformez-vous à l'ordre, ouvrez les livres saints ; vous y trouverez des motifs et des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'ordre. Vous (2) apprendrez que cet

(1) *Traité de Psychol.*, chap. LV.

(2) Non-seulement des moyens ordinaires, mais encore extraordinaires : tels sont les cantiques de louange et les actions de grâce.

ordre comporte que le sort, qui vous attend dans l'autre vie, soit une suite naturelle du bien ou du mal que vous aurez fait dans celle-ci...

J'avais été jusqu'ici tellement occupé de la matière que je traitais, que je n'avais pas pris garde à ce qui s'était passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'aperçus que si la vérité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent de la rhétorique du prédicateur; Père Jean, ennuyé de m'entendre, s'était enivré; Vitulos s'était endormi, et le Compère était disparu: il ne restait plus que Diego, qui me regardait avec deux grands yeux, et la bouche béante.

hommages naturels que la créature doit à son créateur; telle est la prière, qui est destinée à rappeler aux hommes des besoins raisonnables (*), et le souvenir d'un Père commun. *Psych.*, cclix.

- (*) *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.
Fortem posce animam, et mortis terrore carentem,
Qui spatium vitæ extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoscumque labores,
Nesciat irasci, cupiat nihil, et potiores
Iterculis ærumnas credat, sævasque labores,
Et Venere, et comæ, et plums Sardapali.*

Jov., Sat. x.

CHAPITRE XX.

Discours de Diego, etc.

Mon camarade Diego voyant que je ne parlais plus, ouvrit la bouche à son tour, et parla en ces termes :

Quoique je n'aie rien compris au discours de mon cher Jérôme, je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître, l'illustre prélat Tongarini, que Dieu absolve, ainsi que nous, quand nous serons morts. L'indifférence de contradiction, surtout les motifs déterminants, les ponts, le fleuve et ceux qui s'y noient, les aveugles sans secours, l'effet des circonstances, etc., m'ont plu au souverain degré ; et je ne sais par quelle fatalité, le redoutable Père Jean s'est amusé à boire, au lieu d'écouter ; je ne sais pour quelle raison son confrère Vitulos s'est endormi, plutôt que de veiller ; et j'ignore pourquoi mon cher maître s'est enfui, plutôt que de demeurer.

L'intrépide Père Jean ne devait-il pas savoir que si c'est un péché mortel que de se soûler, c'en est au moins deux, si cela arrive quand on entend prê-

cher? » Comme la trop grande abondance de pluie
 « dissout la terre, la rend boueuse, et la met hors
 « d'état de recevoir aucune culture, dit le grand
 « Saint Augustin (1), de même lorsque notre corps
 « est inondé ou trempé par le vin, il devient incapa-
 « ble de recevoir aucune semence spirituelle, et de
 « produire aucun fruit pour la nourriture de l'ame.
 « Si les hommes ne souhaitent que la quantité de
 « pluie nécessaire à la culture et à la fertilité de
 « leurs champs, à plus forte raison devraient-ils se
 « borner à ne boire qu'autant que le besoin l'exige,
 « de crainte que la terre de leur corps ne se trans-
 « forme en marais, et ne produise que des vers.

(1) « Corpora nostra terrena sunt : quomodo pluvia nimium gran-
 dis et diuturna si fuerit, terra confunditur, et in lutum resolvitur,
 ut nulla in ea cultura possit fieri ; sic et caro nostra, quando abun-
 dantiori potu fuerit inebriata, nec spiritualement culturam accipere,
 nec fructus anime necessarios poterit exhibere. Et ideo, quomodo
 omnes homines sufficientem pluviam in agris suis accipere desiderant,
 ut et culturam valeant exercere, et de fructuum ubertate gaudere ;
 ita et agro corporis hinc tantum deberent bibere, quod oportet, ne
 nimia ebrietate, ipsa corporis terra, velut in paludem conversa,
 magis vermes et serpentes vitiorum generare, quam fructus bono-
 rum operum possit afferre. Omnes enim ebriosi tales sunt, quales
 paludes : videntur serpentes, sanguisugæ, nascuntur ranæ, et di-
 versa genera vermium, quæ magis horrorem possunt generare,
 quam aliquid, quod ad victum proficiat, exhibere. Herbe quæ in
 ipsis paludibus vel circa ripas earum nasci solent, nihil utilitatis
 habere videntur, in tantum, ut annis singulis, incendio concre-
 mentur : ita quod de ebrietate nascitur, igni præparatur. » Ser-
 mon. xxv, *De vitandâ ebrietate.*

« et des serpents ; c'est-à-dire des vices , au lieu
 « des fruits salutaires des bonnes œuvres. L'on ne
 « peut mieux comparer les ivrognes qu'à ces lieux
 « marécageux où l'on ne voit que des couleuvres ,
 « des sangsues , des grenouilles , des crapauds , des
 « lézards , des crocodiles et des escargots , mille
 « fois plus horribles que mangeables ; et comme les
 « herbes qui croissent dans ces marais , ne sont pro-
 « pres qu'à être brûlées , de même les fruits produits
 « par l'ivrognerie seront jetés au feu , et vraisem-
 « blablement les ivrognes aussi. » O très-vénér-
 able Père Jean ! si Saint Alexis ne vous retire de ce
 vice , auquel vous êtes un peu trop enclin , vous
 périrez un jour ou l'autre , comme Holopherne ; si
 quelque Judith ne vous coupe point le cou , le dia-
 ble vous le tordra , et vous vous trouverez tout
 d'un coup en enfer avec Pantagruel et Gargantua.

Le très-érudit Père Vitulos s'est endormi. Igno-
 rait-il que le sommeil est le piège que le diable tend
 aux hommes , pour les empêcher d'écouter la vérité
 et faire le bien ? Si l'on doute de ce que je dis , que
 l'on jette un coup d'œil sur l'histoire de tous les
 temps : l'on verra des rois dormir sur le trône (1).

(1) Quare si in terris dominatur Sardanapall;
 Si diadema tenent Asini sub imagine Regum;
 Si tutela gurgustorum est commissa Inpurnam...
 Non est culpa Dei summi , sed Dormitoris hujus
 Quem nos Fortunam ; quoniam etiam Plutoni vocamus.

PALINO, in *Scorp.*, pag. 176.

tandis que des harpies impitoyables (1) dépouillaient leurs sujets, que des sangsues insatiables se gorgeaient du sang du peuple (2), et que des tyrans de toute espèce le tourmentaient (3).

L'on verra des généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veillait, et qui se disposait à profiter d'un moment favorable pour égorger les trois quarts de leur armée.

L'on verra des juges dormir à l'audience, tandis qu'on y plaiderait des causes, d'où dépendaient souvent la fortune des veuves et des orphelins, et la vie de l'innocent.

L'on verra des pasteurs dormir à la cour, tandis que Satan parcourait leur diocèse, et leur escamotait leurs ouailles.

L'on verra les religieux dormir au chœur, au lieu de chanter les louanges de celui qui veille et qui ne dort jamais.

L'on verra les femmes du monde dormir dans les églises, pendant l'office divin, pendant les prédications, fût-ce St. François même qui prêchât...

(1) Plinio dit que le coffre-fort d'un partisan est un réceptacle de dépouilles des citoyens, et de proies ensanglantées : *Spoliarum civium, cruentarumque prædæ receptaculum*. Paneg. Traj.

(2) « L'argent est la vie et le sang des peuples, » dit un ancien poète comique. *Τάπποςίς ὡς αἷμα καὶ ψυχὴ ἄνθρωποις*.

(3) « On leur a enlevé leurs bœufs, dit Tacite, leurs champs; il ne leur reste plus que leurs corps, qu'on emploie à une servitude odieuse. *Boves ipsos, mox agros, postremò, corpora servitio tradunt.* » Ann. lib. iv.

Mais ces gens-là dormaient-ils toujours ?.. Non.

Ces princes s'éveillaient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture, et de la volupté.

Ces généraux s'éveillaient au son de l'argent qu'ils tiraient du pillage et des contributions.

Ces évêques s'éveillaient à la voix du fanatisme et de la discorde, ou à la nouvelle de quelque bénéfice vacant dont ils n'avaient que faire.

Ces magistrats s'éveillaient à la voix d'une belle femme qui plaidait à tort contre un honnête homme qui avait droit, ou au son des écus d'un riche fripon qui voulait engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avait rien.

Ces moines s'éveillaient au son des pots et des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accents amoureux de quelque tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelque usurier qui voulait rendre à Dieu ce qu'il avait pris aux hommes (1).

(1) Comme c'est vraisemblablement la dernière fois que l'on parlera des moines dans cet ouvrage, le lecteur ne sera peut-être point fâché que l'on joigne ici le reste des petits vers que Palingène a faits à leur honneur, et que l'on n'a point eu occasion de rapporter ailleurs :

Quoque magis fallent vulgus, se ~~indigne~~ sacris
Haud dubitent, et temple colunt, ævumque ministri
Consentur : veries leges, habitusque cespunt
Insuetos, raso sperantes vertice calum :
Insani fugiunt mundum, immundumque sequuntur ;
Et cum se ventri dedant, mollique quieti.

Les femmes du monde s'éveillaient au fausset ai-
gre de la satire, aux sifflements aigus de la calom-

(*Quæ duo nequitiæ sunt nutrimenta*) pudici ut
Credantur, cæcis conduct sua furta latebris,
Et satagunt nigram vitibus abtendere noctem...

PALIN., in *Canc.*, pag. 57.

Sed tunc præcipue non intret limina quisquam
Frater, vel Monachus, vel quavis lege sacerdos :
Hos fuges, pestis enim nulla hac immanior : hi sunt
Fox bonianum, fons stultitiæ, sentina malorum,
Agnorum sub pelle lupi, mercede colantes
Non piæte, Deum; falsa sub imagine totti
Decipiunt stolidos, ac religionis in umbra
Mille actus vilitas, et mille placula cudent;
Raptores, mœchi, paucorum corruptores,
Luxurie atque gula famuli, coelestis vendunt.
Hæc quas non nugas, quæ non miracula fingunt,
Ut vulgus siliant, optataque præmia carpant,
Inde superstitio, et ludibria plurima manant,
Quæ dii, si sapiunt, rident, rennuntque videre.
Non pietas, sed amore, Deum vir justus adorat.
Dama autem lucrum, superos et sacra negabunt.
Ergo sibi, non collicolis, hæc turba ministrat;
Utilitas facit esse Deos; quæ nempa remota,
Templa ruent, nec erunt armæ, nec Jupiter ullus.

Id., in *Leon.*, pag. 85.

Sed licet in multis astuti ludificentur
Hos quoque dixi astutos, tamen una superstitious
Est facilisque via, et cunctis jam cognita sæclis,
Quæ astuti in primis utuntur; namque Deorum
Adducunt sese templis, ac sacra ministrant;
Tunc implent urgentque metu insulsiissima corda
Stultorum, terrentque minis, nisi numina placeant
Muneribus, redimantque delis sua crimine nummis.

nie, ou aux tendres cajoleries d'un paladin de Cythère.

De sorte que de l'une ou de l'autre manière, le diable n'y perdait rien.

O sommeil dangereux et funeste ! que tu as causé de maux dans le monde ! O Vitulos ! mon cher Vitulos ! pourquoi dormez-vous maintenant, que vous devriez être éveillé ? pourquoi veillez-vous quelquefois, lorsque vous devriez dormir ?

Mais laissons-là le Révérendissime ivre, et son confrère qui dort : venons à mon doux maître, à ce philosophe incomparable dont la philosophie, semblable au soleil, est toujours lumineuse et rayon-

Quos ipsi mox accipiunt, quibus et sua sæpe
Seorta sacerdotes easti, mulasque saginant.
Neimpe sacerdotum qualis sit vita, modisquæ
Fallendi stultos, quis non videt ? attamen ipsis
Hæc impune licet : tanta est clementia Regum !

.....
Hæc quoque Di faciles tolerant parvique videntur
Pendere, quæ sua sacra manu, quo pectore fant,
Quo probro in terris, quove officiantur honorè.

Id., in Sagitt., pag. 203.

..... utrum Monachos
Divitiis deceat privari, et partibus illis
Quas auferre solet cristatis villæ galli
Quam sint lascivi nimium, nimisque superbi
Et spernant omnes, et turpia multa licenter
Committunt, sceus exemplo quæ præsidet illis.
Prohi pudor ! hos tolerare potest Ecclesia porcos,
Duplaxit ventis, Veneri, somnoque vacantes ?

Id. in Sagitt., pag. 214.

nante ; quoiqu'elle soit parsemée de taches ; et toujours admirable , quoiqu'elle ait souvent ses éclipses.

Pourquoi mon maître est-il disparu dans le temps que mon confrère Jérôme était au plus beau de son discours ? serait-ce par mépris , ou par honte d'entendre sortir des vérités d'une bouche , qui ; jusqu'à ce jour , n'avait débité que des sottises ? Une pièce d'or perdrait-elle de son prix pour sortir d'un sac qui n'aurait jamais renfermé que des babioles ? une perle serait-elle moins précieuse aux yeux d'un lapidaire , parce qu'il l'aurait trouvée sur un fumier ? Mon cher maître ignorerait-il que le ciel se sert quelquefois de la bouche des faibles et des idiots pour annoncer la vérité aux hommes , pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent ? N'aurait-il pas entendu parler d'un Saint Fursey , qui moralisa dans le ventre de sa mère ; d'un Saint Canaguera , qui expliqua Baruch et Ezéchiel en venant au monde ; d'un Saint Pilagori , qui défendit la cause du pape , n'ayant encore que neuf mois ; d'un Saint Guinolin , qui se mit à courir à la sortie du ventre de sa mère , en criant que la maison allait tomber ?.. Non-seulement la bouche des simples a souvent été l'organe de la vérité ; mais celle des animaux a servi quelquefois au même usage. Depuis l'âne de Balaam jusqu'au chat de Sainte Pétronille , il y a mille exemples qui confirment ce que je dis. Les payens mêmes ont eu leurs bêtes qui parlaient. Qui est-ce qui n'a

pas lu l'histoire des vaches du mont Olympe, du bœlier de Phryxus, et du cheval d'Achille? Qui est-ce qui ignore l'aventure du bœuf de Rome, du chien de Tarquin, de la corneille de Suétone, des chèvres de Mutius, et des anguilles de Marc de Trébisonde?.. Mon doux maître a donc eu tort de disparaître: il devait demeurer jusqu'à la fin du sermon de son compère Jérôme, et profiter de ses leçons, s'il les eût trouvées raisonnables. Mais l'orgueil et la présomption est l'écueil du sage, dit Lopes de Cuenca; et je ne voudrais pas jurer que la sagesse de mon cher maître n'y échouât un jour ou l'autre.

O mon maître! mon cher maître! prenez exemple sur la chute de Satan, qui est tombé du faite de la gloire dans les puits de l'abîme, comme dit Saint Pierre (1), parce qu'il n'a écouté que ce que sa vanité et son orgueil lui inspirèrent. Cependant Satan était pour le moins aussi grand philosophe que vous, mon doux maître; il était le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les anges; et il est aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections en imperfections, et sa beauté en laideur; il est devenu l'antagoniste de la vérité, le prototype de tous les vices, et l'ennemi des honnêtes gens, ainsi qu'il l'a fait voir en plusieurs rencontres, et notamment en colaphy-

(1) II. *Épît.*, chap. II, v. 4.

sant Saint Paul , pour l'empêcher de faire le bien (1).

Mais , mon cher Jérôme , si le redoutable s'est enivré , si Vitulos s'est endormi , si mon doux maître s'est enfui , au lieu de t'écouter , n'y aurait-il point un pen de ta faute ? Tu leur as débité des choses admirables ; à la vérité ; mais tu ne les as appuyées d'aucune autorité , et les autorités sont d'un grand poids ; comme tu sais , pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque temps , tu es devenu savant comme un docteur de Salamanque ; il ne t'aurait rien coûté à citer par-ci par-là les SS. Pères , ces lumières du monde , ces colonnes de la foi et de la pureté de la morale , de même qu'un Emmanuel Sa , un Suarès , un Lessius , un Mariana , un Santarel , un Escobar , et autres grands hommes , sortis du sein de l'ordre de mon compatriote Inigo de Guipuscoa , le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'Adam jusqu'aujourd'hui , et qui paraîtra peut-être jusqu'au jour du jugement.

Mon cher Diego , dis-je à l'Espagnol , des vérités telles que celles que j'ai débitées , n'ont besoin d'aucun appui : leur importance et leur clarté suffisent pour les faire écouter et recevoir. D'ailleurs , je ne suis point devenu si savant que tu le crois ; je ne suis devenu que plus raisonnable que je ne l'étais. Je n'ai lu ni les SS. Pères , ni les grands hommes de la société de ton compatriote. Mais si l'on doit s'en rap-

(1) II. *Corinth.* , chap. xii , v. 17.

porter à d'autres grands hommes aussi ; les SS. Pères ne sont rien moins que les lumières du monde, les colonnes de la foi et de la pureté de la morale. Car, en certains cas, leur doctrine est plus capable de propager l'erreur et l'illusion que d'éclairer les hommes, et plus propre à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Par exemple :

Clément d'Alexandrie était un Stoïcien outré : ses ouvrages sont pleins de maximes absurdes ou impraticables (1), remplies d'opinions singulières ; comme lorsqu'il dit que si J.-C. mangeait quand il était sur la terre, c'était de peur de passer pour un spectre (2), etc.

Tertullien était un esprit vague, et un Quaker fanatique, s'il en fut jamais ; son goût démesuré pour les hyperboles et les allégories, le jeta dans des écarts si ridicules, tant dans la pratique que dans la spéculation, que sa vie pourrait fournir d'amples matériaux à celui qui entreprendrait d'écrire l'histoire des extravagances de l'esprit humain (3).

Origène paraît assez instruit, assez raisonnable même ; mais lorsque je pense qu'il se châtia, je ne

(1) Voyez ses *Stromata*, lib. I, cap. III : lib. IV, cap. IX. — Lib. VII, cap. XVIII, édit. Oxon. — Id., *Pedagog.*, lib. III, cap. VI. — Id., *Parad.* V.

(2) *Strom.*, VI, cap. IX.

(3) Voyez Tertull., de *Spect.*, cap. XXIII ; — de *Idolat.*, cap. XVII et seqq. — de *Coron. Milit.*, cap. XI. — *Apolog.*, cap. XXI. — De *Fuga in Persecut.* — de *Patient.*, cap. X.

puis douter qu'il ne fût fou, ou possédé du diable.

Saint Cyprien est un déclamateur vétélaux, qui aurait anatomisé toute l'Écriture sur la queue d'une poire (1). Mais qui ne sait que c'est de ces sortes d'anatomies que naissent des questions frivoles, qui, semblables à des étincelles, ont mis plus d'une fois le feu aux quatre coins de l'univers? Ce Père eut encore l'honneur d'être un des principaux instituteurs de la soumission aveugle aux évêques, et de la foi implicite des chrétiens (2).

Lactance était aussi à moitié Quaker. Il ne veut pas qu'un honnête homme, c'est-à-dire un vrai chrétien, porte les armes (3); qu'il fasse commerce dans les pays éloignés (4), ni qu'il prête à quelqu'intérêt que ce soit (5). Il soutient, en outre, que c'est un homicide que d'accuser un homme coupable de mort (6). C'eût été un fort mauvais sujet à placer à la tête d'un tribunal de justice ou d'un conseil des finances, que ce Lactance.

Saint Athanase n'a guère traité de morale; il avait trop d'autre besogne pour cela: c'était le champion

(1) *Vie de Saint Cyprien*, par LE CLERC, Biblioth. Univers., tom. XII, p. 212, et suiv.

(2) *Vita et passio S. Cypriani*, in *Oper. ejusd. S.* ex édit. BALUZI.

(3) *Inst. Divin.*, lib. VI, cap. XX. nos 16, 17, édit. Cellar.

(4) *Ibid.*, lib. V, cap. XVII, nos 11, 12, 13.

(5) *Ibid.*, lib. VI, cap. XVIII, no 8.

(6) *Ibid.*, lib. VI, cap. XX.

de la Trinité. Il combattit avec tant d'intrépidité les Ariens, ses ennemis, que quatre empereurs différents (1) furent obligés d'exiler cet Hercule de la catholicité. Il ne manquerait dans un état qu'une trentaine d'évêques tels qu'Athanase, pour exterminer les hérétiques, pour édifier les simples, pour faire gémir les sages, et pour faire tourner la tête aux princes et aux magistrats.

Saint Cyrille de Jérusalem était un ignorant, qui n'avait d'autre qualité qu'un entêtement outré pour les prérogatives de son état.

Tout le monde connaît son confrère Cyrille d'Alexandrie. Il ne manquait qu'un homme comme lui au conseil de Charles IX, pour faire égorger 100,000 hommes de plus qu'il n'en périt à la saint Barthélemi.

Saint Basile est encore une espèce de Quaker, quant à ses opinions sur la défense de soi-même : il enseigne que celui qui a donné un coup mortel à un autre, soit en attaquant, soit en défendant, est coupable d'homicide (2) ; et qu'il n'est permis à aucun chrétien de jurer en bonne conscience, pas même pour conserver son bien (3). C'est un des plus-grands apologistes de la monacaille, et de la mal-

(1) CONSTANTIN, CONSTANCE, JULIEN et VALENS.

(2) *Épist. secund. ad Amphiloeh.*, CAROL. XLII ; apud DUVIN, *Biblioth. des Aut. Eccl.*

(3) *Homil. de Legend. Græc.*, § 7, 13, édit. OXON.

propreté des moines (1). Sa qualité d'évêque l'avait rendu incivil, brutal, emporté ; ainsi qu'on le peut voir par la réponse qu'il fit au préfet Modeste, qui lui proposait, de la part de l'empereur Valens, de se faire arien (2).

Cet empereur lui aurait fait tâter de l'exil ; mais l'on raconte que lorsqu'il voulut signer son arrêt, toutes les plumes qu'il prenait lui cassaient entre les doigts : ce qui l'épouvanta tellement, qu'il laissa le saint homme tranquille.

Saint Grégoire de Nysse ne valait pas mieux.

Saint Grégoire de Nazianze était un homme hargneux, bourru, intolérant : ce qui lui attira beaucoup d'affaires. Il regardait les assemblées publiques des hérétiques de son temps, qui étaient pour le moins aussi nombreux que les soi-disant orthodoxes, comme un attentat horrible aux droits de l'Eglise, et aux décisions du concile de Constantinople (3). Il ne tint pas à lui que l'empereur ne les exterminât tous (4).

(1) *Homél. de Legend. Græc.*, § 7, 13, édit. Oxon.

(2) L'histoire rapporte que l'empereur Valens, désirant que Saint Basile se fit Arien, lui envoya Modeste, préfet d'Orient, pour lui en faire la proposition ; mais Basile reçut l'envoyé de son prince d'une telle manière, que Modeste s'écria que personne ne lui avait jamais parlé avec tant d'audace ! Le Saint lui répondit : que c'était parce qu'il n'avait jamais rencontré d'évêque.

(3) Voyez sa *Vie*, par M. Le Clerc, Biblioth. universelle, tom. XVIII, p. 23 et suiv.

(4) GREGO. NAZ., *Orat.* XLVI, tome I, pag. 722.

Saint Ambroise l'emmiellé (1) est encore un patron de la poltronnerie Quakerienne ; il prétend qu'un chrétien ne doit point se défendre contre qui que ce soit, pas même contre un voleur, un assassin, parce qu'il n'est pas permis à un chrétien de conserver sa vie en tuant un homme (2). Il aurait voulu que tout le genre humain mourût vierge : c'est pour cela que la population dans les états catholiques lui a tant d'obligation (3). Il était encore un de ces évêques infatués de la prééminence épiscopale sur la dignité des rois. L'on sait comme il régala Théodose, lorsqu'il se présenta à l'église après le massacre de Thessalonique. Théodose avait tort, et devait être repris : mais il n'appartenait point à Saint Ambroise d'insulter son prince.

Saint Chrysostôme était le fléau du prêt à usure, même au plus modique intérêt (4). Il prêcha sans ménagement contre le luxe de la cour de Constantinople ; ce qui le fit exiler : mais le lendemain la terre

(1) Ce Saint a mérité le joli nom de *Doctor Mellifluus*, non-seulement parce que l'on vit un essaim d'abeilles entrer et sortir de sa bouche, lorsqu'il était encore au berceau, prodige que l'on avait aussi remarqué dans l'enfance de Platon ; mais encore, parce qu'il avait une douceur d'expression, dit Paulin, qui ressemblait à du miel.

(2) AMBROSIO, de *Off.*, lib. III, cap. IV.

(3) ID., de *Institut. Virgin.* et passim alibi. — DALLAUS, de *legitimo usu Patr.*, p. 272.

(4) NOODT, de *Usur. et Fen.*, cap. IV et V.

trembla, et l'empereur et l'impératrice effrayés, firent ramener le saint homme, qui continua de prêcher à sa manière ordinaire. Enfin, on l'envoya une seconde fois en exil; et comme la terre ne trembla plus, il y resta. C'est bien dommage, car il fournit un des principaux arguments au baron de Montenoy, lorsque ce baron voulut prouver aux Parisiens qu'il pouvait en bonne conscience prêter sa femme à ses amis.

Saint Epiphane est un ignorant, un écrivain sans critique et sans discernement, un homme d'une crédulité puérile (1).

Mon patron Saint Jérôme est un des plus terribles fléaux du mariage, et un des plus déterminés panegyristes de la vie ecclébataire (2). Le bon homme parle quelquefois si crument sur ce point, qu'il faut être bien sur ses gardes pour ne pas sentir frétiller l'aiguillon de la chair en le lisant (3). Il soutient qu'il vaut mieux se tuer, que perdre la chasteté (4). L'état monastique, les jeûnes, les austérités, la solitude, les pèlerinages font le sujet de presque tous ses conseils et de ses exhortations (5). Ce n'est pas sa faute si les chrétiens paient le tribut aux puissances (6),

(1) BRAUNORR, *Hist. du Manichéisme*.

(2) DALLEOS, *de usu Patrum*, pag. 276, édit. aucta.

(3) St. HIERONYM., *Epist. ad Pammach.* et alibi passim.

(4) Id., *Comment. in Jon.*, cap. 1.

(5) DEVIN, *Bibl. des Aut. Ecclés.*, tome III, pag. 136.

(6) St. HIER., *Comment. in Matth.*, cap. XVII, vers. 26.

s'ils mangent de la chair (1), et s'il leur est permis de jurer en justice (2). Mais le plus rare des talents du bon homme consiste dans la mauvaise foi en ses disputes (3); dans ses emportements, dans les injures, les calomnies même, dont il régale ses ennemis (4).

Saint Augustin est encore un des favoris du baron de Montenoy sur le prêt des femmes (5); mais ce n'est pas son opinion sur cet article qui le distingua; c'est pour avoir réduit en théorie ce que Saint Cyrille et autres intolérants avaient mis en pratique avant lui. Tout le monde connaît deux de ses lettres, que l'on a traduites pour justifier la persécution des hérétiques en France (6). Ce n'est point la peine d'en dire

(1) HIER. ST., *Adv. Jov.*, tom. I, lib. 1, pag. 30, édit. 1537, Basil. — *Item*, DALL., ubi sup.

(2) Id., *Comment. in Matth.*, cap. v, et *Zach.*, cap. viii.

(3) Le bon Saint se glorifie lui-même de cette honorable qualité. Il avoue, dans son *Apol. pro. Lib. advers. Jovin.*, tome II, édit. Basil., 1537, que lorsqu'il écrivait, ou disputait contre ses adversaires, il s'embarrassait fort peu de dire la vérité ou non, fondé sur ce qu'Origène, Methodius, Eusèbe, Appollinaire et autres, en usaient de même, lorsqu'il s'agissait de prendre la défense de la religion chrétienne contre ses ennemis. Il fait plus, il se vante qu'il ne fait qu'imiter J.-C. et Saint Paul, qui s'entendaient, à ce qu'il prétend, *le pour et le contre*, selon que cela les accommodait.

(4) Voyez la dissertation de LA CLERC, de *Argumento Theol. ab individuo ducto*, laquelle est à la suite de sa logique Latine.

(5) Voyez le 1^{er} vol., page 123, note 1.

(6) BAYLE, *Comment. Philosoph.*, part. III, — LA CLERC, *Arts critica*, vol. III, pag. 289 et 290, in-4^o.

d'avantage sur ce docteur ; cela seul fait son portrait.

Ce que je viens de dire, mon cher Diego, suffit pour te prouver quels hommes étaient ces Pères, ces docteurs de l'Église, que tu vantes tant. S'il suffit d'être ignorant, visionnaire, brouillon, tracassier, orgueilleux, perturbateur, intolérant ou traître, pour mériter le titre de lumière du monde, tous ces Messieurs réunirent au suprême degré ces belles qualités entre eux : la morale, les dogmes, les mystères de la religion ne pouvaient passer par de meilleures mains pour être transmis à la postérité ; et je ne m'étonne plus que leurs ouvrages aient été la source où les théologiens des siècles postérieurs puisèrent leurs arguments pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton Emmanuel Sa, Suarès et leurs semblables, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je te réponde sur leur article.

Bienheureux Saint Polycarpe ! s'écria Diego, mon ancien camarade, mon intime, mon ami Jérôme est devenu hérétique ! Il rejette l'Infaillibilité des SS. Pères ; il se moque de Saint Suarès et de ses compagnons, il ne lui manque plus que de se moquer de notre Saint-Père le pape. O mon ami ! mon cher ami ! je ne m'étonne pas que la Sainte Hermandad vous ait voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ; je n'aurais point aujourd'hui le déplaisir de voir le meilleur ami que j'aie sur la terre, marcher à grands

pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur et funeste , qui a mené Martin Luther et Jean Calvin en enfer... dans le fin fond de l'enfer !. Ah , mon cher Jérôme ! renoncez aux opinions détestables où vous-êtes. Ouvrez les yeux : lisez le huitième chapitre de la *Cayeda del Ciego* de Caramuel d'Orviedo ; lisez la *Rienda del Asno* de Gusman de Badajox ; ou , si vous ne savez point l'Espagnol , lisez les *OEuvres* du R. P. en Dieu , Dom Vincent Ceillier , religieux bénédictin de la congrégation de St. Maur , et Français comme vous : vous verrez les erreurs monstrueuses où vous êtes sur l'article des Pères de l'Eglise ; et puis un peu de réflexion sur vous-même , vous fera désabuser sur le compte de ces dignes enfants du glorieux Saint Ignace , que vous vilipendez si injustement.

Vous avez fait un pas vers le précipice ; demain vous en ferez dix autres ; et après demain cent autres ; en augmentant ainsi de vitesse à l'infini , vous vous trouverez sur le bord de l'abîme , vous y culbuterez , et les prières de tous les Saints du Calendrier ne pourront vous en retirer. La route que vous prenez est une pente rapide et glissante , que l'on a d'autant plus de peine à abandonner , que l'on est éloigné du point où l'on y a fait le premier pas. Retrogradez donc , mon cher Jérôme , il en est encore temps ; et prenez garde , surtout , de répandre vos opinions dans ce pays , où il n'y a sorte d'absurdités qui ne prenne cours , quand la fureur épidémique

de dogmatiser s'y allume. Le dernier siècle y a vu naître plus de cent quatre-vingts sortes d'hérésies en moins de six ans (1) ; l'on en verrait naître aujourd'hui cent quatre-vingts fois autant, si cette manie reparaisait. Dom Lopès de Cagliari dit que l'indifférence où sont actuellement les Anglais pour toutes sortes de religion, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre Mère

(1) « Quoniam hactenus in genere actum fuit de magno hæresium in Anglia incremento, dit *Horenius*, et summa quoque turbonum Ecclesiæ orthodoxæ genera aperta: ideo nunc particularis cuncta errorum monstra in lacem protrahenda sunt. Facile enim concesserim, quod multi dicunt, Angliam receptaculum infamis ejusmodi credendi, scribendi, docendi licentiæ factum; sed illud non ignorandum est, longe majora pietatis incrementa fuisse; et non habere omnes sectas, hæreses, schismata, quod nni illi summis viribus opponere queant.

« Catalogus hic erit ingens, immanis et incredibilis. Cæterum haud quamquam dubitandum est, quin ejusmodi apud Anglos venditata sint, et hoc communis totius regni experientia testatur. Habebis confugem horribilium effatorum. Et hoc quoque statuendum erit, non ullam esse sectam, quæ omnia hæc profiteri auit. Quedam Enthusiastas, alia Scepticos, Antinomos, Arianos, Anabaptistas respiciunt.

« Hæc igitur opiniones sunt, quæ ab anno 1600, maxime tamen xlv, xlvi, xlvii, et sequentibus, in Anglia prævaluerunt... »

« Après ce préambule, qui se trouve à la page 290 de son Histoire Ecclésiastique, l'auteur fait l'énumération de toutes les hérésies, qui le mènent jusqu'à la page 328, et que son traducteur Français a trouvé à propos de retrancher.

la Sainte Église ; mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils sont très-disposés à saisir toutes les opinions nouvelles et dangereuses qu'on leur débiterait. L'esprit vide d'opinions est une cire molle, susceptible de toutes sortes d'impressions ; c'est une table rase qui n'attend que les caractères que l'on voudra y graver.

Partez donc au plus tôt, mon cher, tant pour votre bien, que pour celui des autres. Prenez la poste de Douvres, embarquez-vous pour Calais, passez par Paris, par Lyon, par Turin, par Florence, arrivez à Rome ; jetez-vous aux pieds du Saint-Père, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'absolution de vos fautes, et revenez ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe....

Mais que vois-je ? mon camarade Jérôme rit de mes remontrances... ô aveuglement terrible !... obstination abominable !... ô mon cher ami Jérôme ! que de maux vont fondre sur ta tête !... l'esprit prophétique me saisit... je les vois... le ciel et la terre sont conjurés contre toi... malheureux ! viens à résipiscence, ou tu es perdu. Tout ce qui respire te déclare la guerre... Les lions vont t'engloutir comme Milon Crotoniate ; les tigres vont te déchirer comme Abul-Méhédin ; les loups vont t'avalier comme Hasan de Schiras, les ours vont te dévorer comme les polissons de Bethel, les crocodiles vont te happer comme Hugo de Preneste ; les serpents vont t'étrangler comme Camille d'Orviette ; les vers vont te

ronger comme Hérode Agrippa , et les chiens vont te manger comme le bacha de Giergio ; après tout cela la foudre t'écrasera , la terre t'engloutira , et le diable t'agrippera , comme Aubert de la Saussaye , lorsqu'il se moqua du curé d'Alençon.

CHAPITRE XXI.

Changement de matières.

L'ESPAGNOL finissait à peine son compliment, que le lord Foolishson arriva. C'était une des pratiques que le vieillard m'avait laissées : il venait me prier de lui copier quelques ariettes nouvelles qu'il avait reçues d'Italie. J'avais renoncé au métier de copiste ; mais comme ce lord payait très-généreusement, je ne voulus point lui refuser ce qu'il me demandait.

Lorsque ce seigneur m'eut ordonné ce que j'avais à faire, il aperçut Père Jean qui cuvait son vin au coin de la cheminée, et me demanda, d'un ton de gentilhomme, qui était cet original ? Le Révérend entendit ce mot, ouvrit les yeux, et répondit qu'il n'était original ni copie, mais qu'il s'appelait Père Jean de Domfront. L'air dont le Révérendissime prononça ces paroles déplut au lord, qui lui demanda s'il ignorait à qui il parlait ? — Je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit Père Jean : lorsque quelqu'un m'interroge, on qu'il parle de moi, je conclus que c'est un homme, et je lui réponds comme à mon semblable. Le lord, surpris d'une telle repartie, me demanda si cet homme était ivre. Je lui répondis

qu'il avait bu effectivement quelques flacons de trop ; mais que quand cela ne serait pas , c'était sa coutume de ne se gêner pour personne. Le seigneur anglais, plus surpris qu'anparavant, me demanda s'il était Quaker ? — Je ne suis ni Quaker, ni Juif, ni Anglican, dit le Révérend ; j'é porte des boutons à mon habit, et un chapeau retroussé ; la raison seule mesure mes termes, et non l'orgueil et le préjugé. Si tu étais aussi raisonnable que tu le dis, reprit le lord, tu te conformerais à l'usage ; tu saurais distinguer un homme de condition d'avec un crocheteur ; et tu aurais pour ce premier les égards dus à son rang. — Je ne connais d'autre rang dans le monde, répartit sa Révérence, que l'ordre immuable que la nature a établi entre les espèces. Un homme est constamment un homme, et jamais une huitre. Ces distinctions frivoles, que le hasard a mises parmi ceux de notre espèce, ne sont ni assez solides, ni assez considérables pour en imposer à un homme de bon sens. Celui qui n'est que crocheteur aujourd'hui, peut être demain général d'armée, ou ministre d'état, il peut être le plus grand prince de l'univers ; de même que celui qui est au pinacle de la fortune, peut être réduit en vingt-quatre heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les sentiments.. ? dit le lord. — La vertu, les sentiments, reprit Père Jean, se trouvent indifféremment dans tous les états, et non attachés à aucun rang. Les champs sont couverts d'Alexandres, de Césars, de Turennes et de Colberts, qui labourent la

terre ; et les premières dignités sont souvent remplies par des Garots et des Colas. La fortune distribue les rangs , et la nature les vertus : l'une ne consulte point l'autre dans ses distributions ; c'est pourquoi leurs dons se trouvent si différemment distribués. — Et la naissance ? dit le seigneur. — La naissance, poursuit le Révérend, est aussi l'effet du hasard : feins d'un homme qui est sorti de la côte de Trajan , s'il ne lui ressemble ! l'extraction, les titres, les honneurs et les richesses, ne sont que de vains ornements qui n'en imposent pas moins aux fats qui en sont revêtus, qu'aux sots qui les admirent ; mais un homme d'esprit pénètre à travers cet attirail, et juge si le perroquet vaut la cage (1). Le mérite essentiel

(1) « C'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. Nous louons un cheval, de ce qu'il est vigoureux et adroit :

..... Voluerem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rancio victoria circo.

Juv., Sat. viii.

non de son harnais ; un levrier, de sa vitesse, non de son collier ; un oiseau, de son aile, non de ses longues et sonnettes. Pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est sien ? Il a un grand train, un beau palais, tant de crédit, tant de rente : tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche ; si vous marchandez un cheval, vous lui ostez ses bardes, vous le voyez nud et à découvert : ou, s'il est couvert, comme on le présentait anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties

d'une statue consiste dans la statue même, et non dans la matière dont elle est composée. Un fat qui traverse Paris ou Londres dans un char doré, est un

moins nécessaires, afin que vous ne vous amusez pas à la beauté de son poil, ou à la largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considérer les jambes, les yeux, et les pieds, qui sont les membres les plus utiles. (Voyez HORACE, lib. 1, *Satyr.* II, 86 et seqq.) Pourquoi estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empaqueté ? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut véritablement juger de son estimation. C'est le prix de l'espée que vous cherchez, non de la guaine : vous n'en donnerez à l'aventure pas un quatrain, si vous l'avez dépouillée. Il le faut juger par lui-même, non par ses atours. Et comme dit très-plaisamment un ancien : (*Senec.*, *Epist.* LXXI, pag. 292, éd. Gron.) Sçavez-vous pourquoi vous l'estimez grand ? vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue. Mesurez-le sans ses échasses. Qu'il mette à part ses richesses et honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain et allègre ? Quelle ame a-t-il ? Est-elle belle, capable et heureusement pourvue de toutes ses pièces ? Est-elle riche du sien, ou de l'autrui ? La fortune n'y a-t-elle que voir ? Si, les yeux ouverts, elle attend les espées traîtresses ; s'il ne lui chant par où lui sorte la vie, par la bouche, ou par le gosier ; si elle est rassise, équitable et contente, c'est ce qu'il faut voir, et juger par-là les extrêmes différences qui sont entre nous. » MONTAIGNE, *Essais*, tome I, liv. I, cap. XLII, pag. 516, 517, 518, édit. de La Haye, 1727.

BOILEAU a dit à peu près la même chose en ces vers :

Dites-moi, grand Héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, quel sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier, qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître, en courant, sa bouillante vigueur ;

épouvantail de chenevières , qui fait peur aux idiots ; mais l'homme sage jette un coup d'œil sur le fat et son train ; il l'apprécie à sa valeur , et passe outre.

Ne me prendrais-tu pas pour un fat aussi , dit l'Anglais en colère ?... Je te prends pour ce que tu es , repartit Père Jean. Si tu as l'ame noble , généreuse , et le cœur d'un honnête homme , je respecte en toi le mérite et la vertu , et ce respect rejaillit sur toi ; si tu as de l'orgueil , et le cœur mauvais , je te méprise et je me moque de toi... — De quel pays serais-tu , par hasard ?... — Je suis de ce monde-ci. La patrie du sage est partout : il ne reconnaît point cette patrie au langage de certaines gens , aux murs d'une telle ville , au clocher d'un tel village , ni à la soupe qu'on y mange ; lorsqu'il voit le soleil et les étoiles , il dit : *je suis dans mon pays , et non dans un autre*. Mais si tu veux savoir où je suis né , je te dirai que c'est en France... — Quoi ! un Français a l'audace de parler de la sorte à un Anglais ?... — Tout Français raisonnable parlera ainsi à un Anglais impertinent ; et tout Anglais qui a le sens commun , ne fera point de

Qui jamais nese lasse, et qui, dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
Mais la postérité d'Alfane et du Bayard,
Quand ce n'est qu'une rasse , est vendue au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malice, ou tirer la charogne.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?

Satyre. v, vers 29 et suiv.

différence entre un homme né au-delà de la Manche, et un autre en-deçà. Je ne nie point que les Français ne méritent à certains égards le mépris que les Anglais ont pour eux ; mais pour mépriser les autres avec quelque ombre de raison , il faut être soi-même sans défaut : or , les gens de ton pays ont leurs ridicules , leurs faiblesses et leurs vices , ainsi que les autres nations ; ils ont donc autant de tort de mépriser les Français , que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de part et d'autre... — Sais-tu , dit le lord , que si j'avais ici mes gens , je te ferais jeter par la fenêtre de ton taudis ?.. Ah , Monseigneur ! s'écria Diego , savez-vous que le redoutable Père Jean a tué un capucin avec une cuiller à pot , et un marquis avec un bâton de fagot , et qu'il a mis en fuite six cent et trente-deux sauvages dans les déserts de la Tartarie ?... Qu'il ait fait ce qu'il aura voulu , reprit le lord , je le fais jeter dans la Tamise , la première fois qu'il paraîtra dans les rues .

En disant ces paroles , le seigneur anglais partit ; et Père Jean haussant les épaules , ne prit point la peine de le regarder aller.

CHAPITRE XXII.

Réflexions sur l'aventure du Chapitre précédent.

Cette scène me mit dans une telle transe ; que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura. Vitulos ; qui s'était éveillé au bruit que le lord et le Révérend faisaient , fut d'abord si étonné , qu'il ne savait où il était. Mais quand l'Anglais fut parti , je dis à Père Jean qu'il avait eu tort de parler ainsi à un homme de qualité ; que s'il n'avait aucun respect pour sa personne , il devait au moins en avoir pour son rang ; et que cette affaire pourrait bien avoir des suites fâcheuses pour lui. — Je ne crains ni le lord , ni les suites fâcheuses qu'il pourra me susciter , répondit le Révérend ; son début , en parlant à ma personne , a été celui d'un impertinent , et sa conclusion a été celle d'un fanfaron ou d'un assassin , c'est-à-dire d'un lâche. Si les lois d'un pays comportent que l'on doive respecter les gens de qualité , elles supposent en même temps qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui , repris-je , ne nous autorise pas à avoir tort nous-mêmes. Si le lord s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent , vous deviez lui faire sentir , par votre

modération, jusqu'à quel point il s'oubliait. Les procédés nobles et généreux d'un manant vis-à-vis d'un gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'âme ne consiste point à faire assaut d'impertinences et de grossièretés; elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables. — Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, repliqua Père Jean. Que l'on honore, si l'on veut, la poltronnerie du beau nom de modération; je méprise un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice que souffrir les injures; une répartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent, qu'une réponse gracieuse: l'une le confond, et l'autre l'enorgueillit. L'homme est tellement constitué, que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige; ou le rend plus circonspect. Si le lord a le sens commun, il réfléchira à l'avenir, avant que d'attaquer un homme comme moi. Au reste, je n'ai lu nulle part que l'on se garantisse des attaques d'une bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs, il ne faut pas seulement consulter l'intérêt de sa patrie dans ces circonstances, mais aussi le sien propre. Si l'homme à qui vous avez affaire allait tenir parole, que diriez-vous? que feriez vous? — Je dirais, repartit le Révérend, que

la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire
manquer à nous-mêmes (1), et je me défendrai.
Toutes les menaces du monde ne m'empêcheront
point de sortir à mon ordinaire :

Jamais rien ne m'arrête ;
Je brave la tempête ,
J'affronte le trépas ;
Si le ciel en éclats
S'écroulait sur ma tête ,
Je ne tremblerais pas.

(1) *Iustum, et tenacem propositi virum ,
Non civium ardor prava jubentium ,
Non vultus instantis tyranni ,
Meute quatit solida, neque Auster ,
Dux inquieti turbidus Adriæ ,
Nec submersæ magna Jovis manna
Si fractus illabatur orbis ,
Impavidum serient ruinae.*

Hon., lib. in, ode 5.

..... Altus Olympi
Vertex, qui spatio ventos hiemisque relinquit,
Perpetuum nulla temerarie nube preclusum ;
Celsior exurgit pennis, auditque rudentes
Sub pedibus nimbos, et raucæ tonitrua calcat.
Sic patiens animi, per tanta negotia liber
Emergit, æquillæ sui ; justique tonorem
Flectere non odium cogit ; non gratia suadet.

Caen., de *Mali Theod. Cen.*

CHAPITRE XXIII.

Continuation du même sujet.

PÈRE JEAN parlait encore lorsque le Compère entra : et ce dernier fut à peine dans la chambre, que Diego s'écria : Ah, mon cher maître ! où avez-vous été ? il est venu ici un maudit milord, qui a insulté le respectable Père Jean, et qui s'en est allé disant qu'il le ferait jeter dans la Tamise.

Lorsque le Compère eut appris le détail de cette aventure, il pesta à son ordinaire, et nous dit : L'on soutiendra encore que tout n'est pas mal dans ce monde ? Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines distinctions, et ceux qui en seront revêtus, viendront impunément insulter les honnêtes gens dans leur logis, et finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront usé du droit que tout homme a naturellement de se défendre ? Si tout était bien, verrait-on de pareilles choses ? si les lois étaient justes et suffisantes, un fat oserait-il seulement s'imaginer qu'il puisse injurier, et faire noyer un galant homme avec impunité ? O lois ! on a bien raison de dire que vous ressemblez à des toiles d'araignées, qui arrêtent les mouches, et que les

hannetons brisent ? La faveur, la considération, la cabale, mettent un grand scélérat à l'abri de la poursuite de la justice, et les mêmes choses font que le faible a toujours tort. Si le lord fait noyer mon oncle qu'il a insulté, il n'en sera rien ; si mon cher oncle, qui a été insulté, noie le lord, on l'enverra à Tyburn (1). Tel est le cours des choses dans ce monde.

L'insuffisance et l'injustice que vous prétendez exister dans les lois, dis-je au Compère, devraient justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre. Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les faibles essuient quelquefois, ne viennent pas tant de l'insuffisance des lois, que de la perversité de ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un crocheteur, qui a manifestement raison, en faveur d'un grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les lois portent qu'il soit ainsi : la plupart des lois qui existent dans l'univers, quelque opposées qu'elles paraissent, tendent plus ou moins directement au même but, c'est-à-dire, à l'ordre et à la paix : il ne faut que considérer l'esprit du législateur, et les circonstances qui les ont fait naître pour le voir. En un mot, si mon cher Compère avait bonne mémoire, il se souviendrait

(1) Lieu où l'on fait les exécutions à Londres.

que son condisciple Whiston lui a dit à Paris, que quoiqu'il soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les lois, telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme.

L'ami Jérôme a raison, dit Vitulos, et le Compère a tort de piailler sans cesse contre les lois : elles sont ce qu'elles sont : les elabauderies dont il nous étourdit, et qui n'ont de rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les rendront ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand homme, qu'il ferait bien de mettre dans sa mémoire, et d'en faire son profit, ainsi que nous, sans excepter même le Révérendissime.

« L'avis que je donne icy à celui qui veut estre
 « sage, dit Charron, est de garder et observer de
 « parole et de faict les loix et eoustumes que l'on
 « trouve establies au pays où l'on est ; et ce, non
 « pour la justice ou l'équité qui soit en elles, mais
 « simplement pour ce que ce sont loix et eoustumes :
 « non légèrement condamner ni s'offenser des cas
 « trangers ; mais bien librement et sainement exa-
 « miner et juger les unes et les autres, n'obligeant
 « son jugement et sa créance qu'à la raison. Voici
 « quatre mots. En premier lieu, selon tous les
 « sages, la reigle des reigles et la générale loy des
 « loix est de suivre et observer les loix et eoustumes
 « du pays où l'on se trouve, *sequi has leges indi-
 « genas honestum est*. Toutes façons escartées et

« particulières sont suspectes de folie ou de passion
« ambitieuse, heurtent et troublent le monde.
« En second lieu, les loix et coutumes se main-
« tiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes,
« mais parce qu'elles sont loix et coutumes; c'est
« le fondement mystique de leur autorité, elles
« n'en ont point d'autre; et celui qui obéist à la loy
« pour ce qu'elle est juste, ne lui obéist pas, parce
« qu'il doit; ce seroit soumettre la loy à son juge-
« ment, et luy faire son procès, et mettre en doute
« et disputer l'obéissance, et par conséquent l'estat
« et la police, selon la souplesse et diversité non-
« seulement des jugemens, mais d'un mesme ju-
« gement. Combien de loix au monde injustes,
« impies, extravagantes, non-seulement aux juge-
« ments particuliers des autres, mais de la raison
« universelle, avec lesquelles le monde a vescu
« long-temps en profonde paix et repos, et avec
« telle satisfaction que si elles eussent été très-justes
« et raisonnables? qui les voudrait changer et
« rhabiller, se monsteroit ennemy du public, et
« ne seroit à recevoir: la nature humaine s'accom-
« mode à tout avec le temps; et ayant une fois pris
« son ply, c'est acte d'hostilité de vouloir rien re-
« muer: il faut laisser le monde où il est; ces
« brouillons et remueurs de mesnage, sous prétexte
« de réformer, gastent tout... Il adviendra quel-
« quefois que nous ferons par seconde particulière
« et municipale obligation (obéissant aux loix et

« coutumes du pays), ce qui est contre la première et plus ancienne , c'est-à-dire , la nature et raison universelle ; mais nous lui satisfaisons tenant notre jugement et nos opinions justes et saines selon elle. Car aussi nous n'avons rien nostre et de quoy nous puissions librement disposer , que de cela : le monde n'a que faire de nos pensées ; mais le dehors est engagé au public, et luy en devons rendre compte : aussi souvent nous ferons justement ce que justement nous n'approuvons pas : il y a remède , le monde est ainsi fait (F). »

Ce passage-là est admirable, dit Père Jean à Vitulos ; et mon neveu est un bavard qui déraisonne de plus en plus. Mais cela n'empêche pas que si quelques coupe-jarrets , suscités par le lord , s'avisent de me mettre la main sur la carcasse , je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle.

(1) *De la Sagesse*, liv. 1, ch. viii.

CHAPITRE XXIV.

Suite de cette aventure.

Le lendemain de cette aventure, Père Jean s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha sous son habit, se prépara à tout événement, et sortit à son ordinaire ; mais il ne vit aucune apparence que le lord songeât à lui tenir parole. Le surlendemain, il sortit derechef, et il ne vit rien. Le troisième jour, il sortit encore : pour cette fois, un matelot ivre, ou faisant semblant d'être ivre, lui chercha querelle près de Billingsgate (1). Père Jean ne fit point semblant d'entendre le matelot, et voulut passer outre ; mais un autre se joignit au premier, et l'éclaboussa depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour le coup, le Révérend perdit patience : il appliqua un si furieux soufflet sur la face de ce dernier, qu'il l'envoya culbuter à plus de quinze pas. Alors un gros et puissant coquin, qui se trouvait là ; irrité de l'affront que le peuple Anglais venait de recevoir de la part d'un étranger, mit habit, chemise et perruque bas, défia le Révérendissime de se battre contre lui, et lui donna en

(1) Endroit situé sur la Tamise, au pont au-dessous du pont de Londres.

même-temps un coup de poing sur l'estomac ; mais ce dernier lui en rendit un autre si terrible , qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche , et le jeta par terre sans mouvement et sans connaissance.

Cet exploit attira à Père Jean l'applaudissement des passants : aucuns dirent qu'il était impossible que cet homme ne fût pas Anglais ; que s'il ne l'était point , il méritait non-seulement de l'être , mais encore de recevoir des lettres de bourgeoisie de Londres. Mais les camarades de ceux que Père Jean avait jetés par terre , s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver , et l'assaillirent de toutes parts. Alors le Révérendissime tira son gourdin , tomba sur cette troupe d'assassins , et en jeta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude ; mais le Redoutable entra dans une telle colère , qu'à chaque coup qu'il portait , il jetait bas son homme. Son combat de Pétersbourg , et la défaite des sauvages n'étaient qu'un jeu en comparaison de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire le rendit furieux ; il poussa un cri terrible , il saisit une solive qu'il rencontra par hasard , et tomba de plus belle sur ses ennemis. C'était fait de cette canaille entière , si elle ne se fût dissipée. Mais en moins de trois minutes , tout était disparu , et Père Jean se trouvait maître du champ de bataille.

Ceux qui avaient été spectateurs de l'action , firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du vainqueur , en disant qu'il méritait qu'on lui érigeât une statue à

Westminster : d'autres criaient qu'il fallait lui faire son procès , et l'envoyer à Tyburn : peu s'en fallut que les deux partis n'en vinsent aux mains pour soutenir leur opinion ; mais les premiers l'emportèrent : ils entourèrent Père Jean , le ramenèrent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées , et s'opposèrent à la garde qui voulait l'arrêter, ou plutôt se faire assommer ; car le Révérend était dans une telle fureur, qu'il se serait plutôt laissé hacher en pièces que de se rendre.

Lorsqu'il fut arrivé au logis , et qu'un de ceux qui étaient montés avec lui , nous eut fait le détail de cette aventure, Vitulos et moi , craignant de mauvaises suites , lui conseillâmes de sortir par une porte de derrière , qui donnait dans une autre rue , et de se retirer chez un traiteur Français de notre connaissance. Le Révérend regarda d'abord cette démarche comme une lâcheté ; mais à la fin il entendit raison et disparut. Il fit sagement , car peu de temps après son départ , il arriva un détachement de cinquante grenadiers pour le prendre.

L'officier qui était à la tête de ces cinquante hommes , nous demanda où était celui qu'il cherchait. Vitulos lui répondit que nous n'en savions rien ; et qu'il ne croyait pas qu'il fût dans la maison ; qu'en tout cas , il pouvait en faire la perquisition. Le Compère lui dit qu'il ferait beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquaient les gens dans la rue , par ordre d'un lâche , que de venir chercher un homme qui

n'avait fait qu'user du droit que la nature a donné à chacun de se défendre. L'officier demanda au Compère, de quelle autorité il lui tenait ce propos. Celui-ci lui répondit que c'était de l'autorité que chacun avait de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'officier ne prit point la peine de répliquer : il continua à faire fouiller partout ; et voyant que le Révérend était éclipsé, il se retira.

Cette affaire avait effectivement été suscitée par le lord. Nous apprîmes, au moment que la garde venait de sortir de chez nous, qu'il s'était trouvé parmi les spectateurs de l'action ; mais que, pour faire voir qu'il n'y avait aucune part, il avait applaudi avec les autres à la vigoureuse défense de Père Jean.

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête homme, et particulièrement d'un seigneur d'une naissance aussi illustre que celle du lord. Mais la noblesse anglaise, qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'âme, la bravoure et la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres pays, de voir, parmi elle, quelque membre qui la déshonore.

Cette dernière nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à Père Jean de sortir le soir de la maison où il était, et de se réfugier à Oxford ou à Cantorbéry jusqu'à nouvel ordre. Mais le Révérend méprisa cet avis, et s'obstina à demeurer à Londres. Aussi, mal lui en prit-il ; car deux jours après, on le surprit dans son lit, et on le conduisit en prison.

CHAPITRE XXV.

Suite de cette aventure.

A PEINE Père Jean fut-il en prison, que l'on commença son procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accusait d'avoir tué sept personnes, et d'en avoir estropié quinze autres. Le Révérend se défendit avec tout le courage et la présence d'esprit dont il était capable : il dit que le lord Foolishson étant venu l'insulter dans son logis, il lui avait répondu avec vigueur, que pour cela, ce seigneur l'avait menacé de le faire jeter dans la Tamise ; et qu'il ne doutait point que la querelle qu'on lui avait cherchée, ne vint de sa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace : on nous cita, nous comparâmes, nous déposâmes la vérité ; mais rien de tout cela ne prouva que l'insulte des deux matelots et ce qui s'ensuivit, fussent l'effet de la menace du lord. Par malheur, l'un de ces matelots était mort, et l'autre était disparu : tous ceux qui étaient blessés, déposèrent qu'ils s'étaient trouvés par hasard dans la mêlée, et sous les coups de Père Jean, qui frappait à tort et à travers, sans égard et sans distinction. Le Révérend Père n'avait donc aucun témoignage favorable pour lui : au contraire, le lord pouvait

prouver qu'il s'était trouvé là, et qu'il avait été le premier à louer et exalter le courage de Père Jean. Mais, à dire la vérité, l'on ne se donna point la peine de faire de grandes recherches. Le Révérendissime était un étranger sans appui, sans connexions ; il avait tué sept Anglais, il en avait estropié deux fois autant, et on tenait le bâton plombé dont il s'était servi après le commencement du combat, et celui qu'il accusait était un lord ; il ne faut point s'étonner si le tort fut de son côté. L'on ne convenait point que le lord n'eût fait la menace en question ; mais l'on regardait cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devait tirer aucune conséquence. Un des juges s'avisa même de dire qu'il n'était pas possible qu'un homme de condition se portât à une action si infame. Enfin, Père Jean, voyant que ses juges étaient très-indisposés en sa faveur, leur tint le discours suivant :

Messieurs, chacun de vous ne sent-il point au fond de son ame, que s'il était prouvé que j'eusse menacé de faire jeter un lord d'Angleterre dans la Tamise, et que trois jours après cette menace, quelques scélérats ayant attaqué ce lord, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait, chacun de vous, dis-je, ne sent-il point qu'il avouerait non-seulement que la défense du lord serait une action héroïque, comparable à tout ce que Robert Blake (1)

(1) Fameux Amiral d'Angleterre pour les parlementaires. Son

et Jean Curchill (1) ont fait de plus glorieux et de plus éclatant ; mais encore qu'il serait nécessaire de donner ordre de me faire saisir, et de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurais eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire ? Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice et la même satisfaction qu'on rendrait à ce lord ? Si le rang de ma partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne l'exempte point de toutes les recherches qu'on pourrait faire en ce cas : son honneur l'exige, et peut-être que ma vie en dépend. Les lois sont faites pour tout le monde ; par conséquent la justice l'est aussi ; et je ne crois pas qu'il y ait d'homme en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnaissant l'autorité des lois, s'arroge le privilège absurde d'être au-dessus d'elles. Si les ancêtres de ma partie ont mérité d'être anoblis par leurs vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur sous condition que leurs descendants pourraient impunément être

premier exploit fut la défaite des Espagnols près de Santa-Cruz. Il défit, en 1652, la flotte Hollandaise, commandée par Tromp, Buyter et de With : quoique les Hollandais disent le contraire. L'année suivante, il canonna Tunis, et brûla les vaisseaux des Tunisiens : il débarqua en même temps avec 1 200 hommes, et tailla en pièces 3000 hommes qui s'opposaient à son passage, de là il s'avança vers Alger et Tripoli, et se fit rendre tous les esclaves anglais, etc. Il mourut en 1657.

(1) C'est le célèbre duc de Marlborough.

des scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce monde : la moindre action vertueuse d'un homme de rang est toujours exagérée ; les bassesses, les crimes, dont il est coupable, sont constamment déguisés : l'on craint de déshonorer une famille ; comme si des honnêtes gens devaient porter la peine due aux actions d'un méchant homme. Ce préjugé, aussi injuste que ridicule, a rendu la plupart des gens de condition incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien est, selon eux, héroïque ; tout ce qu'ils font de mal est une vétille. C'est un attentat sacrilège aux droits de la noblesse, que de mesurer leurs actions à l'aune de la raison et de l'équité.

Un noble, véritablement noble (1), pense bien

(1) « S'il faut comparer ces deux espèces de noblesses (la naturelle et la personnelle), la pure naturelle, à bien juger, est la moindre, bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui, et non sienne : *Genus et proavos, et quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra putæ : nemo vivit in gloriam nostram ; nec quod ante nos fuit, nostrum est* : et qu'y a-t-il de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien ? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaniteux, très-mal né, et en soi, vraiment vilain. Elle est aussi inutile à autrui, car elle n'entre point en communication ny en commerce, comme fait la science la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soy rien de recommandable que cette noblesse de chair et de sang, la font fort valoir, l'ont toujours en bouche, en ensient les joues et le cœur (s'ils veulent mesurer ce peu qu'ils ont de bon) ; à cela les connoît-on, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puisque tant et toujours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient

Dulaurens. — Tome III.

15

différemment : il se croirait déshonoré, s'il savait que l'on appréciait ses actions au poids de l'opinion. Il ne se fait pas gloire des vertus d'emprunt ; mais de celles de son propre fonds. Il sait bien que ses ancêtres ont laissé des biens et un nom dont il a hérité ; mais il sait en même temps qu'il n'en est point ainsi de leurs vertus (1) : c'est un trésor qui leur est

par chetifs instruments, *ab utero, conceptu, partu*, et est enacuelie sous le tombeau des ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels et sépulchres des morts ; et anciennement aux statues des empereurs, ainsi, ceux-ci déstitués de tout mérite, et sujet de vray honneur, ont recours à la mémoire et armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parents aient eu bonne vue, et à un begue, l'éloquence de son aïeul ! et néanmoins, ce sont gens ordinairement glorieux, *altieri*, qui méprisent les autres ; *contemptor animus et superbia commune nobilitatis malum*. CHARRON, *de la Sagesse*, liv. 1, ch. LV.

- (1) *Stemmata quid faciunt ? quid prodest, Poëticæ, longo
Sanguine censei, pictosque ostendera vulnus
Majorum, et stantes in curribus Æmilianos,
Et Curios jam dimidios, nasumque minorem
Corvini, et Galbam auriculis nasoque cartentem ?
Quis fructus generis tabula jactare capaci
Corvinum, posthac multa contingere virga
Fumosos equitum cum dictatore magistros,
Si coram Lepidis male vivitur ? ...
Tota licet veteres exornent undique cernæ
Atria, nobilitas sola est, atque unica virtus ...
Ergo ut miremur te, non tua, primum aliquid da,
Quod possim titulis incidere, præter honores,
Quos illis damus, et dedimus, quibus omnia debes.*

JUVEN., *Sat. viii.*

propre, et d'où il ne peut tirer que l'exemple et l'émulation : il regarde la noblesse de son extraction comme un aiguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, et non autrement.

Si ce que je vous dis vous est connu, ainsi qu'à moi, messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est due ? Pourquoi ne vous donnez-vous point toutes les peines que vous vous donneriez sans doute en toute autre occasion, pour découvrir la vérité ? Si ce qu'on nomme bienséance, exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la société aux usages établis, il n'en est pas de même dans votre tribunal ; tous égards doivent y être prescrits sans exception : ici tous les hommes sont égaux, et doivent être tels ; ou le mot de justice est un vain nom dont l'objet n'a aucune réalité.

L'on m'accuse d'avoir tué et blessé. Mais je n'ai tué ni blessé personne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle ; j'ai la patience de supporter ses injures, et de passer outre : son camarade se plaint ensuite de me couvrir de boue ; cette patience m'échappe, je lui donne un soufflet ; rien de plus naturel que cela ; un troisième me provoque au combat, il m'applique un coup de poing sur l'estomac, je lui en rends un autre ; rien encore de plus naturel que ce que je fais-là. Vingt ou trente amis de ces gens-là me tombent sur le corps ; je saisis un gourdin que je porte, je me défends ; j'en jette sept

sur le carreau , et j'en blesse quinze ; rien encore de plus naturel qu'un telle défense..... Mais le gourdin était plombé : c'est une arme traîtresse et meurtrière, qu'il est défendu de porter dans tous les états policés..... Voudrait-on qu'un homme menacé depuis deux jours d'être jeté dans la rivière , ne portât pour toute arme qu'une baguette ? Il serait absurde de faire une telle supposition.

Ce que je viens de vous dire, messieurs , est la pure vérité. Tout autre que moi aurait demandé de remettre la défense de sa cause à quelque avocat , dont la rhétorique captieuse imposât et séduisît plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point orateur , et je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon cas avec simplicité : cela suffit. Tous les juges intègres devraient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'attends , avec toute la tranquillité possible , la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage , tant mieux pour vous ; sinou , tant pis. Il s'agit ici de rendre justice , ou de faire une injustice : je suis le patient ; vous , les agents ; cette affaire vous regarde donc plus particulièrement que moi.

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'emprisonnement de Père Jean.

Le lecteur croira sans doute que les juges anglais auront eu l'équité de renvoyer Père Jean, ou du moins, de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence? Point du tout; il fut condamné le lendemain à être pendu à Tyburn.

Quelqu'un dira peut-être que si Père Jean n'avait pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avait méritée dans d'autres; et que le ciel ne laisse jamais rien d'impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit ici que de cette fois-ci, et non d'autres; et que le ciel n'a point recours aux injustices des hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part, que les peines et les récompenses méritées étaient les suites naturelles du crime et de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quand à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre destinée tient ici-bas à trop de circonstances, pour que l'on puisse toujours dire avec exactitude, un tel vient d'être fait maréchal de France, parce qu'il le mérite; un tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite aussi.

Quoi qu'il en soit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous quatre à la prison pour voir le pauvre Père Jean. Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. — Pal-sambleu, mes amis, s'écria-t-il en nous voyant, vous me prenez sur le fait; Socrate fit sacrifier un coq à Esculape avant de mourir, et moi je sacrifie un dindon à mon appétit. Or ça, mettez-vous là, et faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, et vous demeurez; cela revient au même, car tôt ou tard vous en ferez autant. Mon cher oncle, dit le Compère, je n'aurais point cru que c'eût été si tôt, ni d'une manière si funeste. — A te dire la vérité, reprit le Révérend, je n'aurais point cru non plus que c'eût été cette semaine, du moins. Quant à la manière dont je vais mourir, que ce soit de celle-ci, ou d'une autre, cela m'est égal; la forme n'y fait rien; mais la brièveté de l'expédition y fait beaucoup; et je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte.... — Il n'y a point de honte à mourir, poursuivit Père Jean, il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit; d'avoir dix personnes autour de soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute; c'est peu de chose si je suis coupable, et peu de chose encore si je suis innocent. La nature porte tous les jours des sentences bien plus cruelles envers certaines personnes. Les unes, minées d'une consommation funeste, d'une

phthisie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé, de mille manières, jusqu'à quel point la patience et les forces humaines peuvent aller. D'autres sont condamnées à souffrir, des années entières, les douleurs d'une goutte opiniâtre, d'un cancer dévorant, et d'expirer ensuite dans des tourments effroyables. Après cela, seroit-il raisonnable que je me plaignisse ? Ma foi, dit Vitulos, mon confrère a raison. Il meurt innocent, il est vrai ; mais il vaut mieux mourir innocent que coupable. D'ailleurs, le genre de mort auquel il est condamné, est le meilleur qu'on puisse choisir. Si ceux qui meurent de cette mort, avaient le sens commun, ils la regarderaient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur. Mais ils sont comme ceux que l'on saigne ; la peur leur fait plus de peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois, ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment ? Mais telle est la nature de la plupart des hommes : ils ne souffrent que dans la crainte, et ne jouissent que dans l'espoir. Or ça, asseyons-nous, et buvons un coup à l'heureux voyage de mon cher confrère.

Nous nous assimes donc, et nous nous mimas à boire pour faire plaisir au Révérend.

CHAPITRE XXVII.

Suite du même sujet.

Lorsque nous eûmes bu quelques rasades, le Compère commença par déclamer, à son ordinaire, sur le bien et le mal et contre l'auteur de ce dernier. — Si tout était bien, s'écriait-il à tout moment, si le monde était gouverné de la manière dont mon compère Jérôme le prétend, verrait-on en ce jour le plus honnête homme de la terre, traité comme le dernier des scélérats ? Grand Dieu, tu connais le cœur de mon cher oncle : si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, et que la méchanceté triomphe (1).

Malgré ces déclamations, le Compère, ainsi que nous, ne laissait pas de boire de temps en temps quelques coups, parce que le Révérendissime Père Jean le voulait ainsi. Mais comme la tristesse chauffe

(1) Mon cher Jupiter, s'écriait Theognis, ta majesté et ton pouvoir sont grands ; personne ne connaît mieux que toi le cœur et l'esprit de l'homme ; rien n'égale ta puissance, ô souverain arbitre de l'univers ! Comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'honnête homme et le méchant jouir du même sort, comme si la vertu et le vice étaient égaux à tes yeux ?

le sang , le vin fit bientôt son effet ; nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous déploya son caractère. Père Jean entonna d'une voix de tonnerre quelques chansons à boire (1) , et son confrère Vitulos le seconda , le

(1) Quelques lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le Révérendissime fût disposé à chanter aux approches de la mort : ils n'auront vraisemblablement pas lu l'histoire des grands hommes , morts en plaisantant. Ils ne sauront pas que l'empereur Adrien , étant sur le point de rendre l'âme , fit les vers suivants :

Aniçula , vagula , blandula ;
Hoipos , comes que corporis ,
Que nunc abibis in loca ?
Pallidula , rigida , nudula ,
Nec ; ut soles , dabit jocor.

« Ma petite amie , petite folâtre , petite flatteuse , hôte et compagne chérie de mon corps , que vas-tu devenir présentement , toute pâle , toute tremblante , toute nue ? C'en est fait : tu ne folâtreras plus , ainsi que tu avais coutume de faire. »

J'ai mis la traduction de ce morceau en prose ; car je n'en ai trouvé aucune en vers français , qui en valût la peine. Prior et Pope ont tâché de le rendre en anglais ; mais il s'en faut beaucoup que leurs vers approchent de l'original , tant pour la brièveté , que pour la délicatesse , et le naturel qui y règnent. En tous cas , voici ces vers , et le lecteur en jugera.

Poor little , pretty , flatt'ring Thing !
Must we no longer live together ?
And dost Thou prune thy trembling wing.
To take thy Flight Thou know'st not whither ?
Thy homérous Vein , thy pleasing Folly ,
Lies all neglected , all forgot :

Compère redoubla ses exclamations ; Diego se mit à chanter le *Miserere*, et moi à pleurer (1). Le tinto-

And pensive , wav'ring , melancholy ,
Thou drest'st , and hop'st , Thou know'st not what.

Paton.

Ah fleeting Spirit ! wond'ring Fire
That long has warm'd my tender Breast !
Must thou no more this frame inspire ?
No more a pleasing cheerful Guest ?
Whither , ah ! whither art thou flying ?
To what dark undiscover'd Shore ?
Thou seem'st all trembling , shiv'ring , dying ,
And wit and humour are no more.

Parr.

(1) Rien ne fait mieux connaître la variété de l'esprit humain , que cette scène singulière. Un homme doit mourir , il chante : parmi ses amis , les uns tempêtent , les uns prient , et les autres pleurent. Quelle est donc la vraie manière d'envisager les choses ? ou , par combien de faces les choses peuvent-elles être envisagées ici-bas ? par une seulement. La vérité est une et simple ; mais la variété , la diversité des opinions , sont infinies. Je ne saurais m'empêcher de rapporter à ce sujet un des plus beaux passages qu'on lise dans *Philon*.

« Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi à tant d'opinions incertaines , répandues presque partout le monde , et qui nous prouvent que les Grecs , pour être trop déciais , tombent dans l'erreur , aussi bien que les barbares ; c'est que l'éducation , les coutumes , les lois anciennes , varient étrangement ; en sorte qu'il n'y a pas une seule de ces choses en quoi tout le monde convienne : au contraire , dans chaque pays , dans chaque nation , dans chaque état , dans chaque ville , dans chaque village , bien plus , dans chaque maison même , il y a une grande diversité de sentiments ; car , les hommes ont à cet égard d'autres idées que

marre que nous fimes fut tel, que le geolier, croyant que nous nous battions, accourut avec la garde pour mettre le holà. Mais lorsqu'il vit de quoi il s'agissait; il se mit à rire, et retourna d'où il était venu.

Enfin, lorsque le soir approcha, l'on nous avertit de nous retirer. Mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne pouvoir nous tenir sur nos jambes. C'est pourquoi l'on fit venir une charrette; et lorsque nous eûmes fait nos adieux à sa Révérence, l'on nous mit dessus tous les quatre, l'on nous ramena au logis, où chacun s'endormit, et ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux, je

« les femmes, et les enfans pensent autrement que les pères et mères, et ce que l'un juge déshonnête, l'autre le trouve honnête; et ce que l'un estime honnête, l'autre le croit déshonnête. L'un trouve
« telle ou telle chose juste: l'autre la tient injuste. Je ne suis point
« surpris que le vulgaire ignorant, qui est ordinairement esclave
« des lois et des coutumes de sa patrie, de quelque manière qu'elles
« aient été établies, qui, dès le berceau, pour ainsi dire, est ac-
« coutumé de leur obéir, comme à autant de maîtres et de tyrans,
« et dont l'esprit étant de bonne heure abaissé par une force ma-
« jeure, ne saurait s'élever à aucune pensée noble et hardie, que
« ce vulgaire, dis-je, s'en rapporte aveuglément aux traditions de
« ses ancêtres, en laissant son esprit dans une parfaite inaction,
« affirme, ou nie sans examen. Mais je ne saurais assez m'étonner
« que les philosophes, qui font profession de chercher l'évidence
« et la certitude, se divisent en plusieurs sectes, dont chacune forme
« des décisions différentes, et quelquefois même opposées, sur tou-
« tes les choses, grandes et petites. » *Philo. de Temulentia*, pag.
208, édit. Genève.

faillis tomber à la renverse, lorsque je vis le Révérendissime Père Jean entrer tout-à-coup dans la chambre. — L'ami, me dit-il avec transport, je viens d'enfoncer la prison, et je me sauve. Prends-garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamarre de l'Espagnol. Je vais prendre quelque argent, et je pars pour Paris. Si j'arrive à bon port, je serai logé à l'hôtel d'Enghien, rue du Champfleuri. Adieu. — En disant ces mots, il tira quelques guinées de la bourse commune, et disparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illusion, occasionnée par le trouble où mes sens étaient encore. Cependant j'éveillai le Compère, Vitulos et Diego, auxquels je contai ce que je venais de voir, ou de croire voir. Les deux premiers se moquèrent de moi : Diego soutint que l'on avait sans doute avancé l'heure de l'exécution, et que c'était l'âme de Père Jean qui m'était venue dire adieu ; tellement que je ne fus certain du fait qu'environ quatre heures après, qu'il vint six sergents visiter la maison, et nous demander si nous ne savions aucunes nouvelles de notre camarade qui s'était évadé, ainsi que tous les autres prisonniers qui avaient été à portée de passer par le trou qu'il avait fait (1).

(1) Quelque lecteur un peu difficile me demandera avec quel instrument Père Jean a pu faire ce trou, etc. Je répondrai que je n'en sais rien, et que ce lecteur pourrait se contenter de savoir que Père Jean s'évada, et rien de plus. Un auteur n'aurait jamais fini, s'il voulait contenter tout le monde.

Lorsque ces sergents furent partis , je demandai au Compère si , supposé que son cher oncle eut le bonheur d'arriver en France , il croirait encore que tout fût mal. — Pourquoi non ? me répondit-il ; n'as-tu pas entendu que ces sergents ont dit que tous les prisonniers qui avaient été à portée de passer par le trou que mon oncle avait fait , s'étaient échappés ? Il y a sans doute quelques assassins parmi ces derniers , qui éviteront la peine due à leurs forfaits , et qui recommenceront leur ancien train de vie sur de nouveaux frais. — Avouez du moins , répliquai-je , que s'il y a du mal dans le monde , il y a aussi quelque bien : car si cette aventure va mettre le crime à l'abri de sa punition , l'innocence va se trouver à l'abri de l'injustice. — Le Compère ne me répondit rien : il me tourna le dos pour écouter Diego , qui prêchait sur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.

CHAPITRE XXVIII.

Changement de matières.

ENVIRON six jours après, nous reçûmes une lettre, par laquelle nous apprîmes que Père Jean était arrivé sain et sauf à Calais. Cette nouvelle nous causa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'instant même, et nous nous mîmes en route pour Paris. L'attachement que j'avais pour mes amis, le désir que j'avais de rejoindre le Révérend, l'emportèrent sur l'aversion que j'avais conçue contre les pays où règne le catholicisme (1) : peut-être que ce que je venais de voir dans les pays où règne le protestantisme, y contribua un peu aussi.

Lorsque nous fûmes arrivés à Paris, nous trouvâmes effectivement le Révérend là où il nous avait dit : et notre joie en le revoyant, ne fut pas moindre que celle de notre réunion à Londres.

Notre premier soin, après cela, fut de chercher un logement : nous en trouvâmes un dans la Vieille rue du Temple, chez un sculpteur, ami du Compère dès notre premier séjour en cette ville. Alors

(1) Voyez la pag. 26 et suiv. de ce volume.

chacun de nous reprit son train de vie ordinaire : le Compère Mathieu se mit à écrire , Père Jean à boire, Vitulos à se divertir, Diego à prier , et moi à méditer.

Lorsque le Compère eut fini son *Traité du Manichéisme*, il nous le lut. Père Jean et Vitulos le trouvèrent fort bien écrit , et beaucoup moins dangereux qu'ils ne se l'étaient imaginé : pour moi , je n'en jugeai point de même ; je trouvais cet ouvrage malin , pernicieux , et capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des jeunes gens. Il était rempli de fades plaisanteries , à la vérité , de pointes , d'hyperboles et de beaucoup de polissonneries ; mais c'était particulièrement par là que je jugeais de l'effet qu'il pourrait faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes Français est dépravé , disais-je en moi-même , leur goût est bizarre ; or , ce livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissements imaginables ; et c'est à la faveur de l'espèce d'enthousiasme où il va jeter ses lecteurs idiots , que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeste. Si cet ouvrage était un traité en règle du Manichéisme , le Compère ne pourrait y dire que ce que l'on a dit avant lui sur ce point ; et les objections que l'on aurait à y opposer , se trouveraient toutes faites : mais les meilleures répliques ne tiennent guère contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du côté de celui qui a raison , tandis que le plaisant a

tous les droits du monde. Un sophisme, un raisonnement mal fondé, ne tiennent point vis-à-vis un homme d'esprit ; mais une plaisanterie le déconcerte. Aussi est-ce à l'abri de cette dernière que les incrédules du jour se sont retranchés : c'est de là qu'ils lancent leurs traits empoisonnés contre les dogmes les plus respectables. Ayant vu quelques grands hommes, qui, persuadés que les raisonnements les plus solides ne peuvent rien contre l'erreur et la superstition, ont pris le parti de les tourner en ridicule, ils ont voulu faire de même ; mais, au lieu de s'en tenir à l'erreur seule, ils ont attaqué la vérité, et qui plus est, la source même de la vérité.

Je pris donc la liberté de dire au Compère mon sentiment sur son livre ; mais le Compère, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il aurait le front d'oser présenter un tel manuscrit à un libraire. — Pourquoi non ? me répondit-il : je ne trouve rien dans mon ouvrage qui répugne à la vérité ; or, je ne dois point rougir de le publier. Quand même mon livre serait rempli d'erreurs et d'abominations, il n'en serait que mieux reçu de messieurs de la librairie. La plupart de ces gens-là se soucient fort peu qu'un livre soit bon ou mauvais, lorsqu'ils voient du profit à l'imprimer. L'intérêt est la religion des libraires, et l'argent est leur dieu. Les peines les plus sévères, les menaces les plus terribles, ne peuvent les empêcher de sa-

crifier à son autel. Comme il importe fort peu aux apothicaires que les malades crèvent, pourvu qu'ils se défassent de leurs drogues, il n'importe pas davantage aux libraires d'empoisonner la société entière, pourvu qu'ils vendent leurs livres. Si tu écoutais ces animaux raisonner entre eux, lorsqu'il sont fait l'acquisition de quelque ouvrage pernicieux, tu leur entendrais dire : Voilà un excellent livre ; il va se vendre comme du pain. Mais prenons bien garde de nous laisser pincer en le vendant : cachons-le dans notre grenier ; et quoique nous en ayons mille exemplaires, disons toujours aux gens qui en souhaitent, que c'est le dernier, et faisons-le bien payer.

Il n'y a point de tours que ces messieurs n'inventent pour tromper la police, le public, et pour se tromper les uns les autres. S'ils ont à imprimer un ouvrage dont ils craignent quelques suites fâcheuses, ils le feront sur du papier et avec des caractères étrangers, et y mettront le premier nom de ville et d'imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoient quelques livres prohibés dans certains pays, ils ont toujours le suisse ou le valet-de-chambre de quelque grand seigneur, qui reçoivent les ballots sous l'adresse de leur maître, et les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cents exemplaires d'un ouvrage en souscription, ils en tireront mille. S'ils font le catalogue de quelque vente, et qu'il y ait un livre rare d'une telle date,

ils y mettront celle d'une édition moins recherchée , pour désorienter les étrangers qui pourraient en faire hausser le prix , et ils ont le livre pour rien : si la tricherie est découverte , la fausse date passe pour une faute d'impression : j'en ai vu qui rendaient en ce cas un ouvrage imparfait , pour l'acheter à bon compte , et le recompléter ensuite. Si six de ces messieurs s'entendent dans une vente , et qu'ils aient envie de six cents numéros qui soient les mêmes , ils ne hausseront point l'un sur l'autre ; ils achèteront ce nombre entre eux ; ils le partageront , et boiront encore par-dessus le marché à la santé du propriétaire qu'ils auront volé ; estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent exemplaires , qu'un petit profit sur six cents : ou bien , ils établiront une société permanente , et feront ensorte d'avoir à vil prix la plupart des livres d'une vente , pour les revendre à profit commun dans une autre , comme font en Hollande le libraire Rarissime et ses associés... Ils ne sont point scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs confrères , soit étranger ou autre , imprime un ouvrage , par exemple , en 4 volumes in-8° , ils le contreferont en 3 volumes in-12 , pour le donner à quelques sous de moins , et couper l'herbe à leur camarade. Il est vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occasion. S'ils ne croient pas trouver leur compte dans une contrefaçon en moins de volumes que l'édition originale , ils en feront une ,

soi-disant augmentée de quelques notes , qui n'ont pas le sens commun , ou d'une mauvaise table , griffonnée par quelque chétif auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres : ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises figures , gravées par quelques apprentis de Paris , par quelque graveur de Hollande , ou par tel autre original du calibre de l'habile homme qui égratigne les planches des Journaux anglais. Enfin , si je voulais faire une énumération de toutes les subtilités de ces messieurs-là , il y aurait de quoi faire un livre aussi gros que celui qui contient les tours de maître Gonin ; et je ferais voir à toute la terre que les procureurs portent à tort le titre de premiers fripons de l'univers (1).

Mais tels que soient les libraires , continua le Compère , je ne laisserai point de me servir de leur ministère pour publier mon ouvrage , ainsi que Dieu , si l'on en croit la Légende , s'est servi quelquefois du ministère du diable pour publier la vérité.

Je ne répliquai rien. Le Compère était homme à continuer sa litanie jusqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos sur ce qu'il venait de me dire , et de rendre justice au fond de mon ame au peu de libraires honnêtes gens que j'avais connus dans le cours de mes voyages.

(1) Tout cela est vrai à la lettre.

CHAPITRE XXIX.

Événement funeste.

Trois mois après notre arrivée à Paris , le livre de mon cher Compère parut. Les idiots reçurent cet ouvrage avec avidité, parce qu'il les faisait rire ; mais les connaisseurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenait, et l'apprécièrent à sa valeur ; tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour-propre de son auteur ; car il aimait que ses ouvrages fissent du bruit. Mais la joie du pauvre Compère fut troublée par une maladie, qui l'attaqua un soir au sortir de table.

Le Révérendissime Père Jean, en sa qualité de médecin, ordonna d'abord quelques remèdes qui parurent faire un très-bon effet. Mais le lendemain, le mal du Compère redoubla de façon, que son cher oncle trouva à propos de faire venir deux autres médecins, pour consulter ensemble sur la nature et l'état de cette maladie. La consultation finie, ces messieurs convinrent du traitement, et du régime que le malade devrait observer, et Père Jean se chargea de la cure.

Quelques soins que le Révérendissime se donnât,

il ne put arrêter le progrès du mal de mon cher Compère. En trois jours de temps, il se trouva dans un tel état, que l'on désespéra de sa vie. Vitulos fut donc rechercher les mêmes médecins : il se tint une nouvelle consultation ; l'on y conclut qu'il fallait que le malade partit, et Père Jean se chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorsque ces messieurs furent sortis, le Révérend s'approcha du lit de son neveu, et lui dit tout uni-ment que quand Hippocrate, Galien et Boërhaave reviendraient sur la terre, ils ne pourraient lui sauver la vie. Tout ce que je te recommande, continuait-il, c'est de ne point faire ici le sot : il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'esprit, dont je t'ai donné l'exemple dans les prisons de Londres, d'où je ne croyais sortir que pour aller faire un saut sur rien.

Tu t'es plaint, toute ta vie, du mal qu'il y a dans le monde : or, ce mal ne va être plus rien pour toi ; tu ne vas être plus rien toi-même. *Nec quisquam expergitus extat*, dit Luerèce, *frigida quem semel est vitæ pausa secuta* (1). Platon (2), Cicéron (3),

(1) « Celui-là qui est une fois endormi du sommeil de la mort, ne se réveille jamais. » *De la nature des choses*, liv. iii.

(2) Voyez ses œuvres, édit. de Serranus.

(3) « Quid illi Mors attulit ? nisi forte ineptiis ac fabulis ducimur, existimemus illum apud inferos, impiorum supplicia perferre, ac plures illis offendisse putes inimicos, quam hic reliquiss. Quod tandem illi eripuit mors, præter sensum doloris ? » *Orat.*, pag. 1277.

Sénèque (1) ont dit la même chose; je te le répète; meurs donc d'une mort digne de toi.

Lorsque Père Jean eut fini son compliment, il nous dit de donner à son neveu tout ce qu'il désirerait, et s'en alla au cabaret.

Le Révérendissime étant parti, je m'approchai du lit du Compère, et je le trouvai comme pétrifié par

(1) Voyez le tom. II, pag. 168.

Voilà, dit Hénault, d'après Sénèque le Tragique, *Troad.*, act. II.

Comme se perd en un moment
Cette portion d'air dans les corps enfermée,
Que le plus actif élément
Développe et pousse en fumée :
Comme au souffle des aquilons,
On voit bientôt évanouie
Une pesante nue, ou de grêle ou de pluie,
Qui d'un déluge affreux menace les vallons ;
Ainsi s'épand cette ame vaine,
Qui meut tous les ressorts de la machine humaine.
Tout meurt en nous quand nous mourons :
La mort ne laisse rien, et n'est rien (*) elle-même ;
Du peu de temps que nous durons
Ce n'est que le moment extrême.

Je me mets au-dessus de cette erreur commune :
On meurt, et sans ressource, et sans réserve aucune.
S'il est après ma mort quelque reste de moi,
Ce reste, un peu plus tard, suivra la même loi,
Fera place à son tour à de nouvelles choses,
Et se replongera dans le sein de ses causes.

Id., *alibi*, *passim*.

Madame Deshoulières, qui était l'amie et le disciple de Hénault,

(*) *Post mortem nihil est ; ipsaque mors nihil.*

la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il gisait immobile ; la rougeur que la fièvre lui occasionnait , avait fait place à une pâleur mortelle ; ses yeux étaient fermés... Il ne les ouvrit enfin , que pour jeter un regard vers le ciel , en s'écriant :

Affreuse image du trépas ,
 Qu'un triste honneur m'avait fardée !
 Surprenantes horreurs ! épouvantable idée ,
 Qui tantôt ne m'ébranlées pas !
 Que l'on vous connaît mal quand on vous envisage ,
 Avec un peu d'éloignement ,

donne assez à connaître, par les vers suivants, que sa façon de penser sur la mort, n'était point éloignée de celle de son maître.

Coures , ruisseaux , coures , fuyes et raportes
 Vos ondes dans le sein des mers d'où vous sortez ;
 Tandis que pour remplir la dure destinée
 Où nous sommes assujettis,
 Nous irons reporter la vie infortunée,
 Que le hasard nous a donnée,
 Dans la sein du néant d'où nous sommes sortis.

Il n'y a poëte moderne, un peu distingué, qui ne se soit mêlé de rimer sur cette matière. Comme il serait trop long de les citer tous, je me contenterai de rapporter un passage de l'épître que le philosophe de Sans-Souci, adresse au maréchal Keith. Le voici : »

Ennemis irrités, armez votre vengeance ;
 Le trépas ne défend contre votre insolence ;
 Grand Dieu ! votre courroux devient même impuissant ,
 Et votre foudre en vain frappe mon monument ;
 La mort met à vos coups un éternel obstacle.

Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément !
 Mais que la grandeur du courage
 Devient d'un difficile usage,
 Quand on touche au dernier moment !

Je fus surpris de voir le Compère dans cette situation d'esprit. Je m'attendais à le voir mourir avec cette fermeté d'âme qu'il avait fait paraître toute sa vie, lorsqu'il parlait de son dernier moment ; mais cette vaine philosophie, dont il avait fait tant de bruit, ne put seulement lui procurer le courage de faire quelque contenance, ni de dissimuler un instant (1).

- (1) *Hi sunt, qui trepidant, et ad omnia fulgura pallent,
 Cum tonat : exanimis primo quoque murmure Cœli.*

Juv., Sat. xiv.

— Sed metus in vita poenarum pro malefactis
 Est insignibus insignis, scelerisque lucta ;
 Carcer, et horribili da saxa jacta deorsum ;
 Verbera, carnifices, robur, plex, lamina, tædæ ;
 Quæ tamen et si absunt, at mens sibi conscia facti
 Premetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis :
 Nec videt interea, qui terminus esse malorum
 Possit, nec quæ sit poenarum denique fœcis :
 Atque eadem metuit magnis hæc in morte gravescent.
 Hinc Acherusia fit — vita. —

Lucan., lib. II.

— Sux quemque premit terroris imago.
 Heu quantum penne misero mens conscia donat,
 Quot Styga, quot mænes, infestaque tartara somnis
 Videt ! — infera monstra flagellant.

Lucan., lib. VII.

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher Compère venait de l'idée horrible que la plupart des hommes se forment de la mort ; mais je m'aperçus bientôt que cette frayeur avait une toute autre cause. Des remords cruels le dévoraient... Hélas ! ils l'avaient dévoré toute sa vie ! L'humeur atrabilaire et insupportable où il se trouvait quelquefois , était sans doute l'effet du trouble de son ame. Les différents systèmes qu'il forgeait à tous moments , et qu'il soutenait l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté , étaient comme des forts où il croyait se mettre à l'abri des reproches de sa conscience. Son esprit l'avait égaré , et l'amour-propre l'empêchait de se redresser : il fuyait de précipice en précipice , et partout les remords portés sur les ailes de la vérité , venaient l'assaillir...

Je ne saurais exprimer combien l'état de mon pauvre Compère me toucha. Je saisis le premier instant favorable pour le consoler. — Si votre vie , lui dis-je , fut un tissu d'égarements criminels , les frayeurs qui vous agitent en ce moment sont extravagantes. Vous passez d'une extrémité à l'autre. S'il vous reste assez d'esprit pour reconnaître vos fautes , il doit vous rester assez de raison pour savoir que celui que vous avez accusé d'impuissance , et peut-être d'injustice , est toujours votre père. Si votre ame est encore susceptible de quelque affection , ce ne doit point être de cette frayeur désespérante que vous témoignez , ce doit être d'un repentir sincère de vos péchés. Le

désespoir d'un pécheur fait injure à la Divinité et l'irrite ; un retour véritable , une tendre confiance , une soumission entière l'apaisent. Si Dieu est bon , il est miséricordieux ; mais pour que nous sentions les effets de sa miséricorde , nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes : si nous retournons à Dieu , il revient à nous : il ne nous demande rien au-delà de nos forces , et des moyens de réconciliation qui nous sont donnés ; mais il veut absolument l'emploi de ces forces et de ces moyens ; sa bonté fait le reste. — Ah ! mon cher Jérôme ! s'écria le Compère , ces remords effroyables dont je suis bourrelé , sont les avant-coureurs des supplices horribles qui me sont destinés. — Il ne put continuer : les sanglots et les larmes lui coupèrent la parole ; et il ne recouvra de calme que pour entrer dans une espèce de léthargie , qui dura plus de quatre heures.

Je ne puis m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'esprit humain. — Il faut, dis-je en moi-même , que l'orgueil , la vanité , la présomption , aient un empire bien absolu sur l'homme , pour que , malgré les égarements criminels et funestes où il sait qu'il se plonge , il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience et la voix de la religion. Il n'est point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche et la crapule , tel que le redoutable Père Jean , puisse parvenir à un tel point d'endurcissement , que son ame , féroce au-

tant que courageuse, devienne insensible à la crainte et aux remords; mais qu'un homme éclairé, qui voit, qui connaît ses erreurs, auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes, qu'un tel homme, dis-je, puisse tenir sa vie entière, contre des motifs si puissants, c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble et l'effroi furent de tout temps le partage des superstitieux et leurs bourreaux (1) : hélas! ils ne feraient

(1) « Il n'y a point de peur qui trouble l'homme comme celle que la superstition lui inspire : car, celui-là ne craint point la mer, qui ne navigue point; ni les combats, qui ne suit point les armées, ni les voleurs de grands chemins, qui ne sort point de sa maison, ni la calomnie, qui n'a rien; ni l'envie, qui mène une vie privée; ni les tremblements de terre, qui demeure dans les Gaules; ni la foudre, qui habite l'Éthiopie; mais celui qui craint les Dieux, craint toutes choses; la terre et la mer, l'air et le ciel, les ténèbres et la lumière, le bruit et le silence; il craint même jusqu'à un songe : en un mot, le sommeil fait oublier à l'esclave la sévérité de son maître, et au malheureux la pesanteur des fers dont il est garrotté : l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcère, les douleurs les plus aiguës donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en sont tourmentés; mais la superstition ne fait point de trêve, pas même avec le sommeil : elle ne permet pas à une âme de respirer un seul moment, ni de se rassurer, en rejetant, du moins pour quelque instant, ces effrayantes idées qu'elle a de la Divinité... Mais le pis est que les superstitieux n'ont pas même l'esprit lorsqu'ils sont éveillés, de se rire de tout cela, et de concevoir qu'il n'y a rien de réel dans ces fantômes qui les épouvantent. Enfin, quoiqu'ils soient sortis de leurs songes, ils s'entretiennent encore de leur illusion, et redoutent une ombre chimérique qui ne leur peut faire aucun mal... Mais ce qui passe toute imagination, c'est que la mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'homme, non-seul-

point le supplice d'un philosophe à sa mort, s'il avait écouté le premier remords qu'il sentit dans le cours de sa vie. Mais quelle extravagance ! quel aveuglement de mépriser, par orgueil, ou plutôt, de fuir comme un tourment ce qui n'est qu'un motif destiné à nous ramener à la résipiscence, dans la voie de la vérité et de la vertu. « Les remords, dit un savant homme, sont les huissiers de la Divinité. Ils nous avertissent de nos égarements : ils nous citent sans cesse devant le tribunal de celui que nous avons offensé : nous fuyons ; nous croyons que c'est pour y être jugés et condamnés... hélas ! ce n'est que pour y reconnaître notre tort, que pour éprouver les effets de la miséricorde de notre père commun, et nous faire rentrer dans le sentier où il veut que nous marchions. »

J'allais pousser mes réflexions plus loin ; mais les lamentations que l'Espagnol faisait sur la mort pro-

lement n'engloutit pas la superstition, au contraire, on dirait qu'elle la fortifie ; et l'imagination passant les limites du tombeau, porte les craintes jusqu'an-delà de la vie, où elle trouve des peines éternelles ; et cessant alors de penser aux maux passés, elle s'en représente qui les suivront pour ne finir jamais. Les portes de je ne sais quel enfer, s'ouvrent pour laisser voir à l'âme superstitieuse des rivières de feu et les noirs torrents du Styx : là, elle aperçoit d'épaisses ténèbres, remplies de spectres hideux, de figures affreuses à voir, qui pussent des cris et des gémissements effrayables : là se présentent à son imagination, des juges, des tourments, des bourreaux, enfin, des abîmes et des cavernes pleines de misères et de douleurs. » PLUTARQUE, *Traité de la Superstition*, pag. 1, 2, 3.

chaîne de son maître, et qui augmentaient de moment à autre, m'en empêchèrent. Tantôt il criait, il gémissait, ou beuglait comme un taureau; tantôt il parlait à Dieu, à la Vierge, à tous les Saints, et puis au Compère, qui ne l'entendait pas... Vous allez mourir, se mit-il à dire à ce dernier, et je ne vous verrai plus! Vous allez mourir, sans confession, sans absolution, sans viatique, et sans extrême-onction; car vous ne parlez plus, vous ne voyez plus, vous n'entendez plus; et quand même vous parleriez, que vous verriez, et que vous entendriez encore, voici mon camarade Jérôme, qui, tout dévot qu'il est, ne veut point que je cherche le moindre prêtre pour vous consoler dans ce dernier moment, pour vous absoudre de vos fautes, et vous ouvrir la porte du Paradis. D'ailleurs, nous n'avons ici ni cierge bénit, ni eau bénite, ni reliques, qui puissent tenir l'ennemi de votre âme éloigné de ces lieux. J'avais autrefois un morceau de la tunique de Saint François, je l'ai perdu; j'avais un *Agnus Dei*, on me l'a volé; j'avais un rameau de la Pâque-fleurie, le Redoutable l'a brûlé!..... Bienheureux Saint Anacréon (1)! qui avez succédé à Saint Lin dans le siège de Rome! je ne suis qu'un misérable pécheur, qu'un chétif Espagnol.... qu'un pauvre gentilhomme, né du commerce illégitime du sous-gardien des Cordeliers de Bilbao, avec la sacristine des Carmélites de

(1) Il veut dire Saint Anacle.

la même ville ; je n'ose parfois élever ma voix indigne jusqu'au ciel : priez , s'il vous plait , le glorieux Saint Michel , archange et toujours vierge , de descendre ici-bas avec sa rondache , sa pertuisane et son corselet ; de se placer à côté du lit de mon doux maître ; de le garder des embûches de Satan à son heure dernière , et de conduire son âme saine et sauve en Paradis , lorsqu'elle quittera son corps : sans quoi , c'est fait de lui. La philosophie est quelque chose d'admirable tandis que l'on vit ; mais elle ne sert de rien à la mort. Il faut des secours d'un autre genre à mon cher maître ; ceux des hommes lui manquent , il ne peut en recevoir que d'en-haut..... Peut-être , hélas ! n'aura-t-il point le temps de se repentir de ses fautes ! mais je m'en repens pour lui.....

Mais que vois-je ? mon doux maître va passer..... Bienheureuse Vierge Marie ! quelles grimaces il fait : voyez donc comme il roule les yeux..... ah , mon cher maître ! dites votre *In manus* : c'est fait de vous !..... c'est fait de vous ! c'est fait de vous !..... mais il ne peut plus parler..... Mon cher Vitulos , dites-le pour lui , ou donnez-lui du moins une cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos semblables , si nous voulons qu'en en ait pour nous..... C'est la faute de ce maudit Jérôme , si mon maître meurt. Mon maître avait une santé de fer : il aurait vécu autant qu'un patriarche ; mais depuis quelque temps il le contredit en tout. Il l'accuse de je ne sais quel manichéisme , comme s'il y avait du mani-

chéisme à croire que si Dieu fait pour deux sols de bien , le diable en fait pour six de mal. Dieu voudrait sauver tous les hommes , hélas ! mais Satan lui en escamote au moins quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Le vilain animal a plus de pouvoir qu'on ne pense ; il en a tant , qu'il a été la cause de la mort de son maître même.

Mais mon doux maître n'est point encore trépassé. Il ouvre les yeux.... il me regarde..... Ah ! philosophe incomparable ! si tu reviens de cette maladie , je promets à Saint Roch un cierge quinze fois plus gros que celui que je donnai à Saint Dominique, lorsqu'il nous tira de la misère par le canal du marquis de Barjolac , qui vient d'être tué d'un coup de fusil dans la rue Froumentau , ainsi que je l'ai appris du portier des Quinze-Vingts..... Diego allait continuer ; mais la présence du Révérendissime Père Jean de Domfront , qui rentra en ce moment , le fit taire.

Lorsque le Révérend se fut aperçu que le Compère respirait encore ; il dit : — Ma foi , je croyais mon neveu déjà dans les espaces imaginaires. Si j'avais su cela , je ne serais point rentré si tôt. Je n'aime point à troubler les gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Aussi long-temps qu'il y a quelqu'espoir de guérison chez un malade , je suis homme à me mettre en quatre pour le secourir : passé cela , je le laisse : une femmelette suffit près de lui , pour lui rafraichir la langue et le gosier avec

quelque syrop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances que l'on fait à un mourant, l'étonnaient ; cette foule de spectateurs l'étouffe, et l'éblouit. Un homme qui meurt a assez de besogne en lui-même, sans l'accabler de fadaïses, de sornettes, et d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il est détaché de tout ce qu'il laisse en ce monde, il est insensé de lui en rappeler le souvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, sa famille, ses parents, ses amis, les cris et les gémissements de ceux qui lui sont chers, feront qu'il les regrettera encore davantage. Toutes ces prédications, ces propos, ces regrets, ces exhortations, sont aussi hors de saison. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années, doit savoir mourir un quart-d'heure, comme disait Montmorency au cordelier qui le prêchait (1) ; et la foule des spectateurs ne peut, comme je l'ai dit, que rendre l'agonie d'un mourant plus douloureuse. Il y a de l'inhumanité à faire souffrir un homme, pour se procurer la singulière satisfaction de le voir expirer :

(1) Anne de Montmorency, pair, maréchal et connétable de France, l'un des plus grands capitaines du XVI^e siècle. Il s'était trouvé à huit batailles, dans quatre desquelles il avait eu le souverain commandement. Ayant été blessé à mort à la bataille de St-Denis, un cordelier se mit en devoir de l'exhorter ; mais ce grand homme lui dit, d'un ton ferme et assuré : « Penses-tu, mon ami, qu'un homme qui a vécu près de 80 ans avec honneur, n'ait point appris à mourir un quart-d'heure ? »

qui en a vu un , en a vu mille : vouloir en voir davantage est une curiosité barbare , qui ressemble à celle de ceux qui ne peuvent être assez près de l'échafaud , toutes les fois qu'on roue quelque malheureux.

CHAPITRE XXX.

Suite de la maladie du Compère.

PÈRE JEAN parlait encore , lorsque le Compère sortit de sa léthargie. Comme cet état l'avait fatigué extraordinairement , on lui donna à boire ; et le Révérend jugea à propos de ne lui dire mot. Mais le Compère rompit lui-même ce silence : il demanda à son oncle s'il ne croyait pas qu'il pût en échapper ? Celui-ci lui répondit que non , et qu'il devait s'attendre à partir de ce monde avant vingt-quatre heures.

Est-il possible ! s'écria le Compère , que personne ne puisse me sauver la vie , ou du moins me la prolonger de quelques jours. Ah , mon cher oncle ! que vais-je devenir ? Je suis un homme perdu. Je sors d'un assoupissement funeste , pendant lequel mon esprit s'est représenté des choses horribles. J'ai vu l'enfer ouvert , et les supplices effroyables que l'on y fait souffrir à ceux qui , comme moi , n'ont suivi dans leur vie que ce que la perversité de leur âme leur inspirait. Qu'il va m'en coûter ! pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes opinions criminelles. Je vous ai trompés , mes amis , et je me suis trompé moi-même ! — Mon cher mai-

tre, dit l'Espagnol, s'il était permis à votre serviteur Diego de la Plata de vous donner quelque petit conseil, je vous dirais que ces lamentations que vous faites sont excellentes, mais qu'il conviendrait plutôt que vous employassiez cet intervalle de connaissance que le ciel vous envoie, pour examiner votre conscience, et vous confesser ensuite. Je connais le R. P. Anselme, récolet, qui a assisté Louis-Henri Cartouche à la mort; il a reçu de Rome le pouvoir d'absoudre tous les cas réservés; je vais le chercher. — Hélas! mon cher Diego, dit le Compère, crois-tu qu'il y ait encore de pardon pour moi? — Oui, dit mon doux maître, reprit l'Espagnol, il y en a bien eu pour Saint Longin, qui avait percé le côté de Notre Seigneur. — Va dono, dit le Compère, cours et reviens au plus vite avec cet homme de Dieu... Ventrebieu! s'écria Père Jean, si quelque frocard a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, et je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher confrère, dit Vitulus, si vous aimez votre neveu, laissez-lui la satisfaction de mourir comme il veut. Les mourants sont comme les enfants: ils ont des fantaisies; il faut s'y prêter. Un prêtre, ou un moine, est une poupée qui les amuse et les endort: que ce soit un de ces gens-là ou un autre qui assiste le Compère dans ce moment, peu importe, moyennant qu'il se tranquillise, et qu'il avale la pilule sans faire la grimace. — Je ne suis point de ce sentiment-là, dis-je à mon tour; ce moment est trop précieux

pour abandonner un homme à lui-même , ou entre les mains de quelque béat , qui est plus capable de lui faire tourner la tête , que de lui procurer des secours solides et nécessaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaïses et de puérilités la cervelle d'un malade ; il s'agit de lui donner une idée sublime et majestueuse de l'auteur de la nature , une idée nette et distincte de la religion , et d'affermir sa foi sur tous les dogmes qu'elle prescrit ; il s'agit ensuite de lui rappeler ses fautes , de lui inculquer un repentir sincère , un ferme propos de s'amender , s'il retourne en santé , ainsi qu'une confiance solide en la miséricorde de celui qu'il a offensé. Je me charge de m'acquitter ; autant qu'il me sera possible , de toutes ces choses envers le Compère , et je le prie de m'écouter.... — J'allais continuer ; mais le Compère me témoigna que je lui ferais plaisir de me taire , et pria derechef l'Espagnol d'aller lui chercher un confesseur.

Père Jean voyant cela , dit à son neveu de mourir de la façon qu'il l'entendrait , et sortit.

CHAPITRE XXXI.

Suite de cet événement.

Dizzo partit donc , ainsi qu'il en avait été requis , et ne sarda guère à amener son Père Anselme.

Lorsque ce religieux fut entré , il nous fit tous sortir de la chambre , et se mit en devoir de confesser le Compère. Comme il n'y avait qu'une cloison entre cette chambre et le cabinet où nous nous étions retirés , et qu'ils parlaient assez haut l'un et l'autre , nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le Compère , baigné de larmes , se confessa d'abord de tout ce que le récollet voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique , qu'il accompagna de peintures si ridicules de l'enfer , d'un tableau si dégoûtant du paradis , que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le moine par le collet , et de le jeter en-bas de l'escalier.

Enfin , le récollet finit par dire au malade qu'il n'y avait point de pardon pour lui ; s'il ne donnait un tiers de son bien aux pauvres , un tiers aux âmes du purgatoire , et le reste à l'église. Ce que le Compère promit de faire. Mais , comme l'effet valait mieux que la promesse , le religieux insista , et le malade

nous fit appeler pour lui remettre sa part de la bourse commune : mais on lui répondit que Père Jean avait la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour, le Père Anselme ordonna encore au Compère de jeûner au pain et à l'eau pendant six ans, s'il revenait de sa maladie, et d'entrer au bout de ce temps-là dans le Tiers Ordre de Saint François. Le Compère promit non-seulement toutes ces choses, mais il demanda en outre s'il ne serait point plus sûr pour lui de mourir dans l'habit de cet Ordre. Le récollet répondit qu'oui : mais comme il ne lui était point possible de lui fournir cet habit dans le moment, il ajouta que son capuchon suffirait. En conséquence de quoi, il encapuchonna le Compère, et lui ceignit le cordon séraphique autour des reins. Le Compère ainsi accoutré, commença à envisager la mort avec courage et résignation. — Mes chers amis, nous dit-il, je sens en ce moment une satisfaction que je n'avais point encore éprouvée. Joignez vos prières aux miennes, pour demander à Dieu, que les marques vénérables dont je suis revêtu, soient les instruments de mon triomphe sur Satan, et les preuves les plus complètes de mon humilité.

Comme Diego était sorti aussitôt qu'il eut introduit le récollet, il rentra en ce moment avec un carme qu'il avait été chercher ; et un jacobin, qu'il avait vraisemblablement été prier de venir aussi, arriva presque en même temps.

Lorsque ces nouveaux venus virent le récollet,

et qu'ils se virent l'un et l'autre, ils demandèrent à l'Espagnol s'il se moquait d'eux ? Mais le récollet leur demanda à son tour si ce n'était pas plutôt de lui qu'ils se moquaient ? De sorte que de propos à autre, les trois moines s'échauffèrent ; et se mirent à faire un carillon si épouvantable, que la maison en trembla. Bref, ils allaient en venir aux mains lorsque Père Jean entra.

Le Révérend ne sut d'abord s'il rêvait, ou s'il veillait. La vue de ces trois moines en dispute, celle du Compère en capuchon, le firent reculer d'étonnement ; mais ayant repris ses esprits, il saisit un manche à balai, il tomba sur cette monacaille, et les allait assommer tous, si Vitulos et moi n'y eussions mis le holà. Les trois religieux prirent d'abord le Révérend pour le diable. Le carme effrayé se sauva sous le lit ; le jacobin se mit à crier miséricorde ! et le récollet se mit à l'exorciser. D'un autre côté, Diégo était tombé évanoui, le Compère se démenait sur son lit ; un chien que nous avions aboyait à tout rompre, et le chat épouvanté était grimpé aux vitres, où il poussait des miaulemens effroyables.

Lorsque la colère de Père Jean fut un peu apaisée, il fit sortir le carme de son réduit, et il ordonna aux trois moines de s'embrasser. — Or ça, cafards de par tous les diables, dit-il, qui faites le métier de réconcilier les pécheurs avec Dieu, réconciliez-vous tout-à-l'heure les uns avec les autres, ou je

vous arrache la fressure. — Hélas ! monsieur , dit le jacobin , ne savez-vous pas que nous ne nous réconcilions jamais avec personne ? Ces bons Pères ont la gloire de leur Ordre à soutenir ; moi , j'ai celle du mien , et tous les trois , celle de la prêtrise. D'effrayez-nous , si vous le voulez , vous ne nous ferez faire aucune bassesse. — Sors donc d'ici , race de vipère , reprit Père Jean , et va vider ton différend dans la rue avec ces deux coquins-là. — Et mon capuchon , dit le récollet ?... — Sors d'ici au plus tôt , ou je t'anéantis. — En même-temps le Révérend sauta à son sabre qui était pendu contre la muraille , et les trois moines faillirent à se casser le cou en dégringolant l'escalier.

Lorsque cette monacaille fut disparue , je dis à Père Jean : Votre Révérence vient de faire encore un bel exploit. Voici bien une autre affaire que votre querelle de Londres. Là vous n'aviez affaire qu'à un lord ; ici ce sera au corps entier des ecclésiastiques.

Eh , que me peut-il arriver de pis qu'à Londres ? répondit le Révérend : le lord y a voulu me faire assassiner , et la justice me faire pendre. Je suis si accoutumé à vivre parmi les dangers , que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelque égard pour l'état de votre neveu. — Et cette race infernale en avait-elle elle-même des égards pour mon neveu ? Si je n'étais venu mettre ces scélérats à la raison , le charivari qu'ils faisaient aurai duré jusqu'au soir. Au reste , peu importe que la

mort de mon neveu soit avancée ou reculée de quelques moments , puisqu'il faut qu'il parte....

Or ça , notre ami , continua le Révérend en s'adressant au Compère , te voilà pas mal accoutré avec ton capuchon. Je me suis toujours bien douté que tu ferais quelque folie à l'heure de la mort : mais je ne croyais pas que ç'aurait été celle de mourir encapuchonné. Tu t'es fait gloiré toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime philosophie , et tu finis par être celui de la plus vile superstition : fin vraiment glorieuse , et digne de ceux qui , comme toi , n'ont jamais raisonné qu'au hasard et sans principes ; mais plutôt par envie de faire du bruit que par celle d'instruire les hommes. Va , je te renie pour mon neveu , et je ne veux plus le voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié , mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu. — En finissant ces mots , le Révérend prit son havresac , et fut se loger à deux ou trois maisons au-dessus de celle où nous étions ; et quelques instances que Vitulos et moi lui fîmes , nous ne pûmes le retenir.

CHAPITRE XXXII.

Mort du Compère Mathieu.

Le Compère ne prêta guère d'attention ni à ce que son cher oncle lui dit, ni à son départ. La scène qui venait de se passer lui avait causé une émotion si considérable, qu'il avait perdu les trois quarts du bon sens qui lui restait. Enfin il rentra dans une seconde léthargie, que nous crûmes être la dernière. Mais au bout de deux heures, il reprit ses sens, et redemanda son récollet. On lui dit qu'il reviendrait plus tard. Mais comme cela ne le contentait pas, je pris le parti d'aller prier notre hôte le sculpteur de chercher quelque ecclésiastique.

Le sculpteur revint un moment après avec un prêtre séculier. Celui-ci était un vénérable vieillard qui faisait tout uniment son métier, qui n'avait peut-être point parlé deux fois en sa vie de la Constitution, et qui n'avait jamais lu les nouvelles ecclésiastiques. Il aborda le Compère d'un air ouvert et affable : et après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât son capuchon, parce que cela le devait gêner. Ce que le Compère permit.

Lorsque ce prêtre eut appris que le malade s'était

confessé, il lui dit : Mon cher enfant, il me paraît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de misères cette vie est remplie, et à savoir que la mort d'un vrai chrétien est la fin de ses misères. Envisagez donc votre dernier moment comme un port assuré, où vous serez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miséricorde du Père commun de tous les hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, et demandez-lui pardon de vos égarements. Si vous n'avez pas eu toute la foi que notre religion auguste exige, ayez maintenant cette foi ferme et sincère, et croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes et les dérèglements qui déshonorent le sanctuaire, l'exemple des esprits forts du siècle, la corruption de notre nature, vous auront peut-être fait secouer le joug de la religion de vos pères ; ils vous auront conduit à cette espèce d'incrédulité qui est malheureusement si commune aujourd'hui ; rentrez donc dans cette religion, croyez que Dieu a envoyé son divin fils sur la terre pour éclairer les hommes, et pour les tirer de l'esclavage où la chute de leur premier père les avait plongés : croyez que ce fils de Dieu est Dieu lui-même : croyez, en un mot, tous les dogmes et les mystères que l'Évangile contient, et que l'on vous a vraisemblablement enseignés dans votre jeunesse. Ces mystères augustes, quelque impénétrables qu'ils soient, n'en sont pas moins dignes de notre foi et de notre véné-

ration. Si vous jetez les yeux sur l'histoire de l'Église, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués sans motif d'intérêts, de vengeance ou d'ambition. Si les mêmes passions ont régné quelquefois chez ceux qui étaient faits pour être les défenseurs de la pureté de la religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'Évangile par les hommes qui le prêchent sans le pratiquer; nous devons juger de l'Évangile par l'Évangile même, et par les discours de ceux qui, en le prêchant, se conforment à ce qu'il prescrit.

Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'ecclésiastique, les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai point non plus vos derniers moments de cent propos inutiles, qui ne se servent qu'à jeter un malade dans le trouble et l'effroi, ou dans une superstition odieuse et criminelle; il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincère de vos fautes, une ferme confiance en Dieu, et aux mérites de Jésus-Christ.

Le Compère ayant répondu qu'oui, le prêtre continua ses exhortations, et dit des choses si touchantes, que le malade, Vitulos et moi, fondîmes en larmes. Enfin, le bon vieillard se disposait à chercher le viatique, lorsque le Compère entra tout-à-coup en agonie, et expira. Quelques heures plus tôt, il serait mort comme un sot, et il mourut comme un saint.

Le lecteur me dispensera de lui exprimer la dou-

leur où cette mort me plonge : il doit en juger par l'attachement tendre et sincère que j'avais pour mon cher Compère.

La fureur qu'il avait de philosopher , l'avait conduit d'erreurs en erreurs , et lui avait attiré , ainsi qu'à moi , bien des peines et des traverses ; ce qui l'avait rendu farouche sur la fin de sa vie. D'ailleurs , il avait le cœur bon , il était humain et compatissant : ces vertus seules feraient son éloge. S'il fit des folies , ce ne fut pas plus par envie d'en faire , que par haine pour celles des autres.

Cette mort acheva de troubler l'esprit du pauvre Espagnol. Le Compère fut à peine expiré , qu'il fallut l'emmener hors du logis , pour le vacarme qu'il y faisait ; et trois jours après , on fut obligé de le conduire aux Petites-maisons. Nous ne restions plus que trois , Père Jean , Vitulos et moi. Mais nous nous séparâmes bientôt. Le Révérend se fit capitaine de dragons , son confrère retourna chez les capucins , et moi je demurai à Paris.

Le prêtre respectable qui avait assisté le Compère dans ses derniers moments , fut dorénavant ma seule compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur , sa charité , sa piété , m'attachèrent à lui pour jamais. Ses discours , ses instructions , ses lumières et son zèle , me ramenèrent à mon ancienne croyance : il me démontra , par des arguments invincibles , la vérité des dogmes que j'avais rejetés si légèrement ; et je compris enfin ,

que si les passions et la mauvaise foi peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuses en matière de foi, toute la sincérité possible peut nous y entraîner de même, lorsqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos faibles lumières.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . Suite des aventures de Jérôme.	5
CHAPITRE II. Suite de mes aventures.	22
CHAPITRE III. Suite de mes aventures.	32
CHAPITRE IV. Suite de mes aventures.	37
CHAPITRE V. Discours du vieillard Français.	41
CHAPITRE VI. Discours du vieillard sur la nécessité de la croyance en la révélation.	50
CHAPITRE VII. Suite du discours du vieillard.	61
CHAPITRE VIII. Suite des aventures du vieillard.	78
CHAPITRE IX. Suite du discours du vieillard.	89
CHAPITRE X. Fin du discours du vieillard.	97
CHAPITRE XI. Réflexions que je fis sur le discours du vieillard.	107
CHAPITRE XII. Suite de mes réflexions sur le discours du vieillard.	117
CHAPITRE XIII. Fin de mes raisonnements.	127
CHAPITRE XIV. Récit des aventures de Père Jean , après le naufrage , etc.	130
CHAPITRE XV. Raisonnement sur l'opinion de Compère.	136
CHAPITRE XVI. Raisonnement de Vitulos sur ce qui a été dit dans le chapitre précédent.	143
CHAPITRE XVII. Continuation du même sujet.	148

	Pages.
CHAPITRE XVIII. Continuation du même sujet.	150
CHAPITRE XIX. Suite de mon discours au Compère.	167
CHAPITRE XX. Discours de Diego ; etc.	182
CHAPITRE XXI. Changement de matières.	204
CHAPITRE XXII. Réflexions sur l'aventure du chapitre précédent.	210
CHAPITRE XXIII. Continuation du même sujet.	213
CHAPITRE XXIV. Suite de cette aventure.	218
CHAPITRE XXV. Suite de cette aventure.	222
CHAPITRE XXVI. Suite de l'emprisonnement du Père Jean.	229
CHAPITRE XXVII. Suite du même sujet.	232
CHAPITRE XXVIII. Changement de matières.	238
CHAPITRE XXIX. Événement fuxeste.	244
CHAPITRE XXX. Suite de la maladie du Compère.	258
CHAPITRE XXXI. Suite de cet événement.	261
CHAPITRE XXXII. Mort du Compère Mathieu.	266

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

965303



13

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

